

*Sriyam*

# *Je n'étais pas seul - 2° -*

*L'Amour franchit chaque seuil*



*2° Volume*

*Sriyam*

*Je n'étais pas seul - 2° -*

*L'Amour franchit chaque seuil*

*2° Volume*

Titre: Je n'étais pas seul -2°-

Auteur: Sriyam

Première édition: novembre 2014

ISBN: 978-1-326-98334-5

© Sriyam

Tous droits réservés

*A mon Ange*

*Merci,*

*de la façon dont tu as parlé à mon cœur d'Enfant,  
d'avoir été à mes côtés comme un Ami,  
de m'avoir aimé et soutenu comme un Papa,  
de m'avoir enseigné comme un Ami - Sage,  
de m'avoir pris dans tes bras comme un Ange.*

*Merci,*

*de m'avoir fait découvrir le Monde de Lumière  
et d'Amour.*

*Merci,*

*de continuer à rester à mes côtés  
comme un Ami,  
comme un Papa,  
comme un Ami - Sage  
et de m'entourer de Ta Lumière  
et de Ton Amour d'Ange.*

*Je t'aime.*

*Grande Lumière*

*Anges*

*Essences de Lumière*

*Merci,*

*de m'aimer, de m'aider, de me protéger,  
de m'accompagner à marcher dans ce monde,  
de guider mon Âme dans le Sentier de Lumière,  
de me donner tout ce que vous me donnez tous  
les jours,  
des miracles qui accompagnent ma vie,  
de m'aider à devenir toujours plus Enfant,  
de faire et créer toutes ces choses pour moi,  
de me donner la possibilité de collaborer avec  
Vous à nourrir les cœurs des Enfants intérieurs.*

*Je Vous aime.*

# *I*ntroduction

- *Salut,*

*Steven et moi sommes revenus pour continuer notre  
histoire.*

*Pas vrai, Steven ? -*

- Si, si, et je suis content de faire ça pour toi.

Tu sais, tous les jours, je t'ai envoyé tout l'amour que je ressens  
pour toi.

J'ai tenu ma promesse. -

- *Super Steven, et moi, avec toi, j'ai envoyé tout mon amour et  
plein de joie.*

*J'ai vu qu'ils forment un arc-en-ciel lumineux qui unit tous nos  
cœurs, comme cela arrive toujours quand on envoie les  
'choses' aux personnes qu'on aime. -*

*Steven et Dave*

## *Note de l'auteur*

*Les événements racontés reproduisent fidèlement la réalité,  
seuls les noms des personnages ont été changés.*

*Steven est un enfant et comme tel, il pense, parle, exprime ses  
Sentiments et ses émotions.  
Il garde ce langage même en grandissant.*

*Les majuscules ont été utilisées pour faire ressortir la valeur  
intrinsèque des mots.*



- Maintenant que Lucius est fiancé, je sors avec d'autres copains. Je me sens bien avec eux tous, mais plus particulièrement avec Leonard.

Nous avons énormément de choses en commun et je l'aime vraiment beaucoup.

Il a une mobylette et, même si c'est interdit, je monte derrière lui.

Et comme ça, nous sommes allés en ville, au manège, où mes amis m'attendaient.

Leonard est tout de suite devenu leur ami et nous nous sommes bien amusés ensemble.

J'aime de plus en plus la ville : il y a plein de choses à faire, de nombreux endroits où aller et tellement de jeunes filles à rencontrer.

C'est pour ça que le dimanche, j'y retourne avec Léonard et tous nos amis.

Nous allons également dans la salle de bal que je connais et où nous rencontrons Martin, John et tous les autres. -

-----

- Dimanche dernier, j'ai rencontré une fille bien plus âgée que moi. Elle s'appelle Catherine.

Elle est très belle mais aucun de mes amis n'avait le courage de lui demander de danser avec lui.

J'ai vu qu'elle était gentille avec tout le monde et qu'elle dansait avec beaucoup de jeunes.

J'ai donc pris mon courage à deux mains et, pour faire le fier devant mes copains, je leur ai dit :

“Ben moi, maintenant, je vais aller lui demander de danser avec moi.”

Ils se sont tous mis à rigoler :

“Elle te dira non, elle est trop âgée pour toi !”

Quand je l’ai invitée, j’avais les jambes qui tremblaient : elle ne m’a pas répondu, mais elle a souri et elle s’est levée.

J’étais un peu gêné tellement j’étais ému, pourtant j’ai essayé de paraître sûr de moi et pendant qu’on dansait un slow, je lui ai demandé :

“Tu t’appelles comment ?”

“Catherine, e toi ?”

“Steven”,

ai-je répondu en lui souriant.

Elle me serrait fort, je sentais son parfum, mon cœur battait la chamade et je ne réussissais pas à parler...

Une fois la danse terminée, je lui ai demandé si je pouvais m’asseoir à sa table et elle a accepté d’un sourire.

Elle était très douce et gentille. Et ainsi, après avoir parlé un peu avec elle, je lui ai proposé de la revoir en ville.

Quand elle a encore dit oui, je n’arrivais pas à y croire : c’était trop beau !

De temps en temps, je regardais mes copains qui tournaient autour de nous : ils n’en croyaient pas leurs yeux !

Avant de nous quitter, nous avons fixé le lieu et l’endroit de notre prochaine rencontre et, à la fin, titubant, j’ai ajouté :

“Je n’ai pas encore de voiture.”

Encore une fois, elle m’a souri :

Ce n’est pas grave, moi j’en ai une.”

Ensuite, je suis retourné chez mes amis qui, encore tout stupéfaits, se sont bien payé ma tête, mais je n'avais qu'une seule envie : retourner à la maison de ma mamie : j'avais vécu tellement d'émotions fortes... ! -

- Heureux comme je ne l'avais jamais été, je suis monté sur la mobylette de Léonard et nous sommes retournés à la campagne. Je continuais de me répéter : jeudi, je reverrai Catherine ! Cette pensée m'a empêché de dormir : que dimanche incroyable ! -

- Avoir connu Catherine me procure une joie immense. Bien sûr, mamie s'en est rendu compte... et elle est contente de me voir aussi joyeux et souriant. Dans deux semaines, je recommencerai les cours : c'est bien la première fois que je suis content de rentrer en ville... ! -

-----

- Aujourd'hui, j'ai revu Catherine ! Je suis allé en ville en bus. Elle est arrivée au rendez-vous avec un peu de retard, dans une magnifique voiture de sport jaune. Je suis monté avec elle, heureux et ému... elle conduisait sûre d'elle.

Un peu plus tard, elle s'est arrêtée à la digue du grand fleuve et nous avons commencé à parler de nous.

À un moment donné, elle a commencé à me caresser : je me suis senti très gêné...

Elle s'est mise à rire :

“Steven, tu es si jeune... on voit que tu n’as jamais eu de petite amie !”

J’ai eu un peu honte... mais ensuite, nous avons tous les deux éclaté de rire et nous sommes repartis. Tout au long du retour, nous avons continué à blaguer et à rire.

Et comme ça, j’ai oublié ma honte et j’étais sûr qu’elle ne se serait plus jamais moquée de moi...

Je me sentais très bien avec elle, et même un peu protégé.

Avant de nous quitter, nous nous sommes promis de nous revoir la semaine suivante.

J’étais si content que j’ai failli louper mon bus pour rentrer chez ma mamie.

Sur le chemin du retour, je continuais à penser à elle : j’avais du mal à croire qu’une fille plus âgée que moi, aussi jolie et qui avait tant de garçons qui lui faisaient la cour, sorte avec moi ! -

-----

- Je suis rentré à la maison, en ville, une semaine plus tôt que prévu !

J’ai dit à ma mamie et à mon père que je devais préparer les livres pour commencer l’école, mais en fait, je voulais revoir Catherine. -

-----

- J’ai revu Catherine.

Quand nous nous sommes retrouvés, elle m'a proposé :

“Ça te va si nous allons chez des amis ?”

Bien sûr que j'étais d'accord : la seule chose qui m'intéressait, c'était d'être avec elle...!

Nous sommes restés là tout l'après-midi, mais ses amis ne sont jamais arrivés...!

Quand nous nous sommes quittés, j'étais heureux et complètement étourdi.

Je suis alors allé rejoindre mon ami John et je lui ai raconté tout ce que j'étais en train de vivre. -

- Samedi, pendant que nous mangions, papa m'a demandé si je pouvais le rejoindre au bar l'après-midi.

J'ai tout de suite imaginé qu'il y avait du neuf : quand il doit me dire quelque chose, il le fait soit en voiture, soit au bar, mais en tous cas, jamais à la maison !

Effectivement, il m'a fait asseoir à sa table et, après avoir passé commande, d'un ton décidé, il a commencé :

“Steven, tu es grand à présent, tu peux sortir quand tu veux, voici les clés de la maison. Tu sais que je travaille toutes les nuits, je te demande de ne pas sortir tous les soirs et, quand tu sors, s'il te plaît, ne rentre pas tard.”

J'ai pris les clés avec un :

“Ça va.”

J'étais sûr qu'il était déjà au courant de ce qui se passait avec ma tante, et pour savoir ce qu'il en pensait, j'ai ajouté :

“Tu sais que ça fait déjà un petit temps que tante Adèle ne fait plus mes lessives ?”

Il m'a juste répondu ces quelques mots :

“Steven, nous n'avons pas eu de chance, il faut que tu aies un peu de patience !”

Puis il s'est levé et m'a donné mon argent pour la semaine :

“Voici de l'argent en plus pour pouvoir déposer tes chemises au nettoyage à sec... et n'oublie pas ton père...”

(Cette phrase, ça fait déjà un petit temps qu'il me la dit... et ça m'énerve énormément !)

Malgré tout, je suis sorti heureux du bar : super, avec les clés de la maison, je pourrai sortir quand je veux, et je n'en ai plus rien à faire si je ne trouve rien à manger quand je rentre en retard pour le déjeuner ou le dîner !

Et oui, même ça ma tante me le fait !

Pour moi, ce qui compte, c'est d'être dehors le plus possible : je me sens vraiment trop mal dans cette maison !

Maintenant, je suis libre, j'ai mes amis et le bar où nous nous retrouvons.

Et la plus belle chose, c'est que je pourrai encore voir Catherine... -

-----

- Le collègue a rouvert ses portes.

J'ai commencé l'école avec beaucoup de bonne volonté et de motivation : je veux y arriver à tout prix ! Je veux absolument obtenir mon diplôme d'Ecole Moyenne !

Beaucoup de mes amis en ville fréquentent l'Ecole Supérieure, et quand nous parlons des études, j'ai honte d'être aussi peu instruit. -

-----

- Nous venons à peine de commencer l'année scolaire et j'ai déjà obtenu de bonnes notes à l'école. Malheureusement, à l'atelier de tournage, les choses ne se passent pas aussi bien. Ce travail ne me plaît pas et je n'arrive pas à le faire. Tous les jours, je demande à maman de m'aider à trouver un métier qui pourrait me plaire. -

-----

- Au cours de ces premiers mois d'école, j'ai vécu beaucoup de choses nouvelles. Et aujourd'hui, je me sens plus grand. Comme j'ai les clés de la maison, je peux entrer et sortir quand je le veux. Je me sens mieux, aussi parce que je ne vois tante Adèle que pendant les repas, et encore, seulement quelques minutes...! -

-----

- Depuis que je connais Catherine, j'éprouve des émotions qui me rendent très confus et distrait.

Je pense sans cesse à elle...

Maintenant que je suis revenu en ville, nous nous voyons souvent.

Un soir, nous sommes allés dans un parc : elle m'a pris les mains et, en me regardant droit dans les yeux, elle m'a dit :

“Steven, tu sais que je suis beaucoup plus âgée que toi et je dois t'avouer quelque chose : je suis mariée et j'ai une fille. Je pense c'est donc mieux que nous ne nous voyions plus, même si cela me fait mal, parce que tu es un brave garçon et que tu es gentil.”

J'ai senti une douleur terrible dans la poitrine.

Ma bouche est devenue toute sèche et je n'arrivais plus à parler: j'ai éclaté en sanglots et je me suis mis à pleurer comme un enfant.

Elle est restée silencieuse quelques minutes, puis elle a essayé de me calmer.

Comme elle voyait que je n'arrêtais pas de pleurer, elle m'a fait asseoir sur un banc.

Ce n'est qu'après un temps certain que je suis arrivé à parler et, entre deux sanglots, je l'ai suppliée :

“Catherine, ne m'abandonne pas, laisse-moi rester avec toi, rien de rien ne m'intéresse. Je t'aime, ne me quitte pas, je t'en supplie...”

Elle aussi s'est émue : elle ne s'attendait peut-être pas que je me sente aussi mal, elle ne pensait pas que je l'aimais aussi fort.

Elle m'a expliqué le motif de sa décision en me tenant tendrement dans ses bras.

Nous avons parlé un long moment et à la fin, elle a conclu :



“Ça va, Steven, nous continuerons à nous voir, mais uniquement en tant qu’amis.”

Après ces mots, je me suis senti un peu rassuré et tranquilisé. -

-----

- Je suis rentré à la maison en plein milieu de la nuit.  
J’ai ouvert la porte sans faire de bruit et j’ai directement grimpé dans mon lit.

Je me suis remis à pleurer, en essayant d’étouffer mes sanglots sous mon oreiller parce que je ne voulais pas réveiller Flavius. La douleur dans ma poitrine était tellement forte, comme si quelque chose s’était cassé à l’intérieur de moi.

Je n’arrivais pas à me consoler et je n’arrêtais pas de répéter :

“Catherine ne m’aime plus, elle va me quitter, elle est mariée, elle ne peut pas rester avec moi.” -

-----

- C’est le matin, Flavius s’est déjà levé.  
Je me sens tellement mal et je suis épuisé.

Qu’est-ce que je fais ? Je sais que ce que dit Catherine est vrai : je suis trop jeune pour elle, et puis, elle est mariée, je ne peux pas la fréquenter.

Mais si je pense à la quitter, j’ai l’impression que je vais mourir! Mon estomac se serre tellement fort qu’il me fait mal, je sens une douleur énorme au cœur, dans la poitrine. -

- “Maman, aide-moi, je suis perdu, je ne sais plus quoi faire.  
Non, je sais ce que je devrais faire... Mais je n’arrive pas à ne plus revoir Catherine.  
Je me sens seul, maman !  
J’ai ne pas le courage de parler avec personne, maman aide-moi...” -

*- Steven, calme-toi, Je suis ici à tes côtés.  
Tu n’es pas seul. Je t’aime.  
Tu sais que je comprends tout ce que tu ressens.  
Courage, mon garçon, continue de parler avec ta maman.  
Demande également à ton ami Ange de t’aider.  
Ils t’aideront à faire la chose juste, même si pour le moment tu n’arrives pas à comprendre ce que ton cœur est en train de te dire.  
Essaye d’être prudent, tu es en train de vivre une situation qui n’est pas simple. -*

-----

- Catherine a tenu parole : de temps en temps, nous sortons ensemble.  
Elle m’a un peu plus parlé d’elle et ce qu’elle ne m’a pas dit, je l’ai compris tout seul...  
Elle n’aime plus son mari, mais ils ne se quittent pas parce que leur fille est très jeune. Ils ont donc décidé de vivre leur vie chacun de son côté, même s’ils continuent à habiter sous le même toit.  
Catherine adore s’amuser et danser.

Elle laisse sa fille chez sa mère pour pouvoir sortir jusque tard dans la nuit.

Quand je sors avec elle et que nous allons danser, elle me présente aux autres comme son ami.

Elle danse avec beaucoup d'hommes et m'a dit qu'elle était amoureuse de l'un d'eux...

Je me sens très mal quand je la vois danser avec les autres ou quand elle me parle de l'homme qu'elle aime, mais je fais semblant de rien et je me tais : j'ai tellement peur qu'elle me dise qu'elle ne veut plus me voir...

Quand je vais avec elle dans les salles de bal, dans les boîtes de nuit, dans les bars, je découvre et je vois des choses dont je n'avais qu'entendu parler jusqu'ici.

Bon nombre de ses amis sont des personnes bonnes et gentilles, mais certains sont 'bizarres'.

Catherine m'a dit que certains font partie de la pègre.

Quand elle m'amène dans certains endroits, je ne me sens pas bien : il n'y a que des adultes alors que je ne suis encore qu'un petit garçon !

Je sais que je pourrais rester à la maison... mais je la suis partout, juste pour pouvoir être un peu avec elle.

Parfois, l'un ou l'autre de ses amis se moque de moi.

Je ne dis rien, mais elle intervient et me défend avec force et conviction :

“Laisse mon ami tranquille !”

Et ça les calme.

De temps en temps, nous prenons la voiture de l'un d'eux et nous allons dans des boîtes de nuit hors de la ville.

Ils ont des voitures très puissantes et roulent à toute vitesse.

Je ferme les yeux tellement j'ai peur, j'ai le cœur dans la gorge et mes jambes tremblent.

Ils font les fanfarons, mais moi, ça ne m’amuse pas du tout ! -

-----

- La nuit dernière, j’ai fait une rencontre qui m’a dérangé.  
Une fois sortis de la boîte de nuit, Catherine m’a amené dans un autre endroit pour y rencontrer d’autres amis.

Quand je suis entré, j’ai été un peu étonné : parmi eux, il y avait Richard, mon cousin, qui a quatre ans de plus que moi.

Son père travaillait avec le mien et papa m’a toujours dit de rester loin de lui.

Il y a des années, il s’est enfui de chez lui et on l’a retrouvé dans une ville loin d’ici.

Il avait fait des sottises et volé de l’argent et il a donc été envoyé dans une ‘Maison de correction’.

Mais quand il en est sorti, il a continué à faire des bêtises.

Depuis lors, papa m’a interdit de lui parler. Mais quand je le rencontre, je le salue quand même, et je discute avec lui parce que je le trouve très sympathique.

Il est grand, très fort, sûr de lui et il se fait respecter par tout le monde.

Quand il me voit, il s’arrête et m’invite toujours à manger ou à boire quelque chose.

Il me présente à ses amis en leur disant avec un sourire :

“Voici mon cousin Steven.”

J’aime être avec lui : il me fait toujours comprendre qu’il m’aime bien et il me le montre de toutes les façons possibles.

C’est pour ça que je désobéis à mon père.

Cela faisait déjà un petit temps que je ne l’avais plus vu.

Richard, quand il m'a vu, m'a souri et m'a demandé :

“Qu'est-ce que tu fais ici ?”

Je lui ai répondu en montrant Catherine :

“Je suis avec elle.”

Alors, il s'est retourné d'un coup vers Catherine et lui a dit d'un ton sec :

“Tu sais que c'est mon cousin ?”

“Non, je ne le savais pas. C'est seulement un ami...”

Lui a-t-elle répondu.

Il a continué sur un ton déterminé.

Tous les autres hommes assis autour de la table se sont tus.

Ensuite, heureusement, Richard a recommencé à sourire ! Il nous a alors fait asseoir avec eux et nous a demandé ce qu'il pouvait nous offrir.

Même s'il était très tard, nous avons commandé à manger et nous sommes restés avec eux.

Richard s'est assis à côté de moi.

Comme toujours, j'avais peu de choses à dire et j'écoutais donc en silence.

Ils étaient tous plus âgés que moi et partout dans la pièce, il y avait des personnes ‘bizarres’.

Quand nous avons eu fini de manger, Richard m'a demandé de sortir un instant avec lui :

“Steven, sortons un moment, je voudrais te parler.”

Une fois dehors, il a continué sur un ton autoritaire :

“Steven, que fais-tu avec cette fille-là ? Tu ne connais pas sa vie ? Ce n'est pas une fille pour toi. Elle est mariée et a une fille. Que je ne te voie plus jamais avec elle !”

J'ai baissé la tête, je ne savais quoi lui dire... je suis resté silencieux.

Richard avait parlé sur un ton sans appel.

En me voyant comme ça, il m'a mis le bras sur l'épaule et a ajouté doucement :

“Allez, viens maintenant, il est tard, je te ramène à la maison avec un de mes amis.”

Quand nous sommes rentrés, Catherine nous a regardés : Richard lui a fait dit qu'il allait me raccompagner chez moi et elle est venue avec nous.

Richard s'est remis à sourire et, alors qu'il conduisait la superbe voiture de son ami, il blaguait avec Catherine et moi.

Une fois arrivés, après avoir salué Catherine, j'ai remercié Richard pour ce qu'il m'avait offert dans la boîte de nuit et son ami, pour le trajet en voiture.

Je suis rentré à toute vitesse. Il était très tard, mais heureusement papa n'était pas à la maison.

J'entendais encore résonner les paroles de Richard :

“Ce n'est pas une fille pour toi. Tu ne connais pas sa vie ?”

Je préfère ne pas y penser ! J'ai l'impression que je ne pourrais jamais vivre sans revoir Catherine...

Avant de m'endormir, je revois le visage de Richard et j'éprouve une douce émotion : il m'a parlé comme un père... il s'est soucié de moi et il ne veut pas que je souffre... Et ça, même s'il n'a jamais vécu avec moi et si nous nous voyons peu...! Bonne nuit Richard, je t'aime. -

-----

*- Attention Steven, le milieu que tu es en train de fréquenter est très dangereux.*

*Tu es un brave garçon, très sensible et tu as de bonnes valeurs. Mais ton cœur est si vide et blessé qu'une partie de toi est fragile, naïve et désespérée.*

*Steven, tu poursuis l'amour parce que tu sais qu'il existe, puisque tu l'as reçu de Susan, de ta mamie, de tes oncles et de certains de tes amis.*

*Tu as compris qu'ils ont tout fait pour te le donner et tu leur en es reconnaissant, mais tu sens que pour toi, ce n'était qu'une goutte, alors que ton cœur en demande un océan...*

*Cependant les personnes que tu es en train de fréquenter sont très différentes de toi.*

*C'est sûr qu'elles aussi ont souffert et qu'elles n'ont pas reçu l'amour, mais pour le moment, elles essayent de remplir le vide de leur cœur avec des choses différentes de celles que tu cherches toi.*

*C'est pour cela qu'elles ne peuvent pas te donner ce que tu désires.*

*Ton besoin d'amour est si grand, que pour le moment, tu ne comprends pas clairement les sentiments que tu éprouves et que tu as l'illusion que tu reçois de l'amour et de l'attention.*

*Steven, je te donne un exemple pour t'aider à mieux comprendre. Pour le moment, tu es comme un vase d'argile et on peut te modeler facilement.*

*Tu pourrais devenir un homme bon, correct, respectueux, doux et affectueux. Ou bien tu pourrais devenir dur, te fermer entièrement à l'amour et peut-être emprunter des mauvais chemins qui peuvent s'avérer très dangereux.*

*Tout dépend de toi, des personnes qui sont à tes côtés, des endroits que tu fréquentes, de ce que tu as dans le cœur.*

*Les personnes que tu fréquentes actuellement ne peuvent te donner cet amour qui peut soigner et guérir ton cœur, ni cette douceur et cette tendresse que tu désires tant.*

*Ne les juge pas : tu ne sais pas ce qui les a poussés à choisir ce genre de vie. Ils font semblant d'être bien, mais en réalité, ils se font des illusions sur beaucoup de choses...*

*Ne te laisse pas tromper par leurs sourires, leur assurance, leurs paroles.*

*Ils essayent de cacher leurs souffrances en réagissant ainsi.*

*Aime-les, respectes-le, mais ne les laisse pas t'influencer. -*

-----

- Salut Dave, cette nuit j'ai fait un long rêve très beau et je m'en souviens très bien.

J'ai rêvé de toi, Dave. Tu m'as parlé de Catherine, de Richard, de leurs amis, de moi, de l'amour.

Tu m'as expliqué des choses très importantes que je ne réussissais pas à comprendre et tu m'as donné de bons conseils. Et comme ça, j'ai bien mieux compris les personnes que j'ai rencontrées ces derniers temps.

A présent, je me sens plus tranquille.

Mais dis-moi, Dave, c'était un rêve ou tu m'as vraiment parlé ?-

- *Mon garçon, j'entends et je vois ton cœur.*

*Et quand tu te perds dans la douleur et que tu ne m'appelles pas parce que tu es perdu, je te parle pendant que tu dors, au travers de tes rêves.*



*Quand c'est possible parce que, même si tu ne t'en rends compte, c'est toi qui me permets de le faire.*

*Tu es un garçon simple, bon et tes intentions sont belles et pleines d'amour.*

*Reste comme tu es.*

*Souviens-toi que si tu en as besoin, j'arriverai toujours dans tes rêves.*

*Je suis content que mes paroles aient rassuré ton cœur.*

*Je t'aime Steven. -*

- Dave, tu es fantastique, merci pour ton amour. -

-----

- Le bar que mes amis et moi avons choisi comme lieu de rencontre s'appelle Royal, il vient d'ouvrir.

C'est Martin qui l'a trouvé et il nous a plu à tous.

Après une semaine à 'l'essai', nous avons décidé de toujours nous retrouver là-bas.

Il se situe au rez-de-chaussée d'un énorme immeuble : il est très spacieux et il a de grandes baies vitrées qui permettent de voir dehors lorsqu'on est assis dans les fauteuils ou sur les divans.

Il y a également un billard et deux flippers.

C'est un endroit fait pour s'y retrouver à plusieurs.

Devant le bar, il y a une grande esplanade et la rue qui mène au centre-ville.

Tout près, il y a aussi le bar où va papa, mais nous ne nous voyons jamais.

Le Royal est géré par Cyrus, Sabine et leurs parents. Cyrus a environ trente ans, Sabine quelques années de plus que nous.

Le soir, je suis un des premiers à arriver.

Je me prends une boisson et je m'assieds sur le divan pour lire le journal.

Pour le moment, je ne me sens pas bien parce que je pense sans arrêt à Catherine. Quand je l'appelle pour la voir, elle trouve un tas d'excuses pour ne pas être avec moi.

A présent, nous nous voyons rarement et je sens que bientôt, elle décidera de ne plus sortir avec moi.

Je sais que c'est ce qu'il faut, mais j'ai du mal à l'accepter.

J'ai tellement de tristesse au fond du cœur...Je n'arrive à m'en libérer d'aucune façon...

William, le propriétaire du bar, me regarde souvent et me sourit. C'est un type sympathique, d'environ 60 ans : il est 'maigre', pas très grand, avec deux petits yeux très malins qui contrôlent tout et tout le monde.

Nous nous parlons beaucoup.

Un soir, je me sentais plus triste que d'habitude et je fixais la baie vitrée : j'étais hébété !

Tout à coup, William m'a appelé :

“Steven, viens ici que nous discussions un peu.”

A cette heure-là, au bar, il n'y a personne.

Après quelques minutes à parler avec lui, j'ai éclaté en sanglots :

“William, je n'y arrive plus. J'aime beaucoup Catherine. Si je continue à me sentir aussi mal, je me jette sous un tram...”

Il est resté un moment sans rien dire, en me regardant fixement. Puis, il a éclaté de rire.

Je n'arrivais pas à comprendre... William ne s'était jamais comporté comme ça avec moi !

Il m'avait toujours écouté sérieusement.

Il avait sûrement vu une expression amusante sur mon visage parce qu'il continuait à rire, plié en deux, derrière son comptoir.

Je le regardais étonné.

Quand il a retrouvé son calme, il m'a dit :

“Steven, excuse-moi, ça se voit que tu es vraiment jeune !

Mais comment peut-on penser à se jeter sous un tram pour une femme ?

Tu es un beau jeune homme intelligent et elle est tellement plus vieille que toi...

Rassure-toi Steven, d'ici peu, tout ceci te passera et tu verras le nombre de jeunes filles que tu rencontreras !

Et quand tu repenseras à elle et à ce que tu m'as dit, toi aussi, tu éclateras de rire comme je viens de le faire.”

Puis, il est sorti de derrière son comptoir, il m'a fait une caresse et il a continué :

“Steven, la vie n'est pas facile, mais j'ai appris à en rigoler.

Ne sois pas fâché si je me suis mis à rire, je ne voulais absolument pas te faire mal.”

“J'en suis sûr, William, je sens que tu m'aimes bien.”

Lui ai-je répondu en souriant pour le rassurer.

Juste au moment où je finissais ma phrase, j'ai vu entrer John.

J'ai rapidement essuyé mes larmes et je suis allé à sa rencontre.

Les rires de William m'avaient ‘réveillé’ : j'étais plus lucide et j'avais retrouvé ma bonne humeur.

De derrière son comptoir, William me regardait en souriant et avec sympathie... -

-----

- Cette année, pour la première fois, je ne suis pas allé passer les vacances de Noël chez ma mamie.

Je suis bien sûr allé lui dire bonjour. Elle était contente de me voir et m'a rassurée :

“Steven, je suis contente qu'à présent tu restes en ville où tu as tes amis.

Susan vient toujours me voir avec Georges et me donne de tes nouvelles.

Je sais que tu n'arrives plus à vivre dans cette maison, mais tu dois encore avoir un peu de patience.

J'ai appris que tu as maintenant les clés de ta maison et que tu peux donc sortir quand tu veux. Fais quand même attention aux amis que tu fréquentes !

Continue à rendre visite à Susan et continuez à vous aimer.

Viens nous dire bonjour quand tu peux : tes oncles et moi sommes toujours très heureux de te revoir.” -

-----

- Cet hiver est très froid et quand il y a de la neige, Martin et moi allons au collège en bus.

C'est vraiment un ami.

Je lui serai toujours reconnaissant de m'avoir fait connaître tous ses amis.

Nous formons un super groupe et nous nous aimons tous. -

-----

- Je suis au collège, c'est la pause du déjeuner : je me sens mal et j'ai peur.

J'allais commencer à manger, tout à coup, je ne me suis pas senti bien. Je me suis enfui du réfectoire.

J'ai le cœur qui bat la chamade, je transpire, je suis très agité.

J'ai couru me cacher derrière les ateliers de tournage et de typographie.

Quand je me sens mal, je me cache toujours parce que j'ai peur que quelqu'un me voie : j'ai trop honte de moi !

Je continue à faire les cent pas, mais ça ne passe pas :

- "Maman, aide-moi, j'ai tellement peur ! Je ne sais pas ce qui m'arrive... je me sens si seul !

Je t'en prie, reste près de moi. Aide-moi à me calmer, je me sens trop mal.

Maman, aide-moi." -

-----

- Ce matin, j'étais à peine arrivé au collège que Martin m'a appris une nouvelle terrible. Il était appuyé contre le mur du corridor, près de la petite église, et il regardait fixement le sol.

Quand il a relevé la tête pour répondre à mon salut, j'ai compris qu'il lui était arrivé quelque chose : il était pâle, ses yeux étaient rouges.

Dans un souffle, il a murmuré :

"Ferdinand est mort."

J'espérais avoir mal compris... je n'ai pas ouvert la bouche...

“Cette nuit, il a pris la voiture de son père pendant qu'il était au travail. Il a fait une sortie de route, il est mort sur le coup. Lawrence m'a réveillé ce matin à l'aube, il est désespéré.”

J'ai éprouvé tellement de sensations : douleur, peur, agitation. Tout à coup, je me suis senti très fatigué : j'arrivais à peine à tenir sur mes pieds.

Nous sommes entrés dans l'église en silence et nous avons écouté la messe.

Pendant le laboratoire, nous sommes allés tous les deux plusieurs fois dans les toilettes pour pleurer.

Au repas, nous n'avions ni l'un ni l'autre envie de manger.

Après quelques minutes, nous sommes sortis du réfectoire et nous sommes allés derrière les terrains de football, dans le verger.

Nous nous sommes assis sous les arbres : nous ne voulions pas entendre les bavardages ni les cris.

Nous nous sommes fait une accolade et nous nous sommes pris la main.

Nous nous posions tous les deux la même question :

“Pourquoi a-t-il fait cela ?”

Ferdinand n'avait même pas dix-sept ans et il n'avait pas le permis.

Il n'avait jamais dit à personne qu'il voulait conduire.

Maintenant, nous nous doutions que ce n'était pas la première fois qu'il prenait la voiture de son père pendant qu'il était au travail.

Pourquoi a-t-il fait cela ? -

- J'ai préféré ne pas voir Ferdinand avant l'enterrement.  
Au cours de la cérémonie, j'ai embrassé Lawrence et j'ai serré la main de son père.

Et puis, je me suis un peu éloigné.

De loin, je les voyais dans les bras l'un de l'autre, se soutenant chacun à son tour : ils étaient restés à eux deux.

Je regrette maintenant de ne jamais avoir dit à Ferdinand que je savais très bien ce que l'on ressent dans son cœur quand on n'a plus sa maman.

Peut-être que, si nous nous étions parlé, il n'aurait pas fait certaines choses et nous aurions pu nous aider l'un l'autre.

Ou peut-être que tout ceci devait quand même arriver ?

Mais maintenant, je ne peux plus rien y faire... !

Et ça me rend encore plus malheureux...

Au retour de l'enterrement, les paroles de Dave résonnent en moi :

*“Steven, ta maman est au Ciel, et de là-haut, elle veille sur toi et te protège.”*

Cette pensée m'effleure : peut-être que Ferdinand a rencontré ma maman... peut-être que maintenant, ils me regardent ensemble...

Je lève les yeux au Ciel, je souris et je dis :

“Ferdinand, tu as sûrement rejoint ta maman, à présent, tu es heureux... Je suis vraiment désolé de ne pas t'avoir parlé comme j'en avais envie, pardonne-moi.

Je sais que maintenant, tu peux me comprendre... reste près de moi, toi aussi, comme ma maman.

Aide-moi, sans toi, je me sens encore plus seul...

La vie me fait peur.” -

- Ce soir, nous ne nous sommes pas retrouvés au bar...  
Nous avons tous juste envie de pleurer ! -

*- Steven, tu as bien fait d'écouter Lawrence quand il t'a dit de ne pas parler à Ferdinand de sa maman, parce qu'il est juste de respecter la façon dont une famille décide de vivre et de surmonter une douleur aussi profonde que la mort d'une personne aimée.*

*Maintenant, tu as une preuve de plus que le silence ne peut pas étouffer une telle douleur.*

*C'est cela que tu sens dans ton cœur et qui te fait douter si tu as bien fait de te taire avec Ferdinand ou pas.*

*Tu as respecté le choix de sa famille mais tu ne sais pas quel était en réalité son choix et son besoin.*

*Pour cela, Steven, quand dans ta vie tu rencontreras des personnes qui souffrent ou qui vivent de telles situations, approche-toi d'elles avec beaucoup de respect.*

*Ensuite, au moment le plus opportun, avec douceur et délicatesse, fais-leur comprendre que tu peux partager leur douleur car toi aussi, tu as souffert.*

*Fais-leur sentir ton désir de les aider de la façon dont ils le désirent, même simplement en les écoutant ou en les serrant contre toi.*

*De cette façon, tu leur donneras la possibilité d'ouvrir leur cœur, quand et comme ils le veulent et tu seras serein parce que tu leur auras donné ta disponibilité et ton amour. -*

-----



- Je ne sors plus avec Catherine !

De temps en temps, quand son mari est au travail, elle m'invite chez elle et nous discutons un peu.

Pendant que nous parlons, elle se fait belle et me donne des conseils sur la façon de m'habiller...

Elle reçoit un tas de coups de téléphone : elle rit et blague avec tout le monde.

Je me sens mal, je suis jaloux... je voudrais qu'elle ne soit que mon amie à moi, qu'elle n'aime que moi... Mais ce n'est pas le cas !

Quand je la vois avec un homme, je me sens terriblement mal.

Je fais tout ce que je peux pour ne plus l'appeler.

Je revois William, plié en deux derrière son comptoir, qui se tord de rire...

J'entends Richard qui dit :

“Ce n'est pas une fille pour toi, je ne veux plus te voir avec elle...”

Je pense que quand je suis chez elle, elle pourrait au moins m'éviter de me faire écouter ces stupides coups de fil...

Je suis honteux, je me sens ridicule... à certains moments, je me sens très en colère contre elle !

Au bar, quand je rencontre le regard de William, je me souviens de ses paroles :

“Courage, Steven, d'ici peu, quand tu penseras à elle, toi aussi, tu éclateras de rire comme je viens de le faire.”

Tout ceci m'aide à ne plus l'appeler : quand je ne la vois pas, je suis plus content et je recommence à sourire. -

-----

- Le mal-être que j'avais connu il y a un certain temps, au collègue, s'est répété deux fois.

Cela m'arrive chaque fois quand je suis au réfectoire, assis à table, et que je vais commencer à manger.

Alors, je me lève rapidement, je dis à Martin que je sors parce que je n'ai pas envie de manger.

Lui, il a compris que je ne me sens pas bien, mais il ne me demande rien et dit seulement :

“Tu es devenu tout pâle.”

Je me dirige rapidement vers les ateliers, j'appelle ma mère et je lui demande de m'aider.

Je vais me promener, et après environ une demi-heure, mon mal-être passe.

Les jambes encore un peu tremblantes et le tee-shirt trempé de sueur, je retourne chez Martin.

Je pense à Susan : elle aussi, quand elle a commencé à se sentir mal, elle devenait tout à coup pâle et se mettait à trembler.

Ce souvenir avive ma peur....

Quand Martin me voit, il me rassure :

“Maintenant, tu vas mieux, ton visage a repris des couleurs.”

En entendant ses paroles, je reprends courage et je me mets à rire.

J'ai beaucoup de chance d'avoir un ami comme Martin qui me comprend et ne fait pas de commentaires !

En de tels moments, sa présence m'aide beaucoup et me fait sentir moins seul.

Merci, Martin, pour toute ton amitié. -

*- Steven, le mal-être que tu es en train de vivre est une réaction de ton corps à tout ce que tu as vécu pendant ces années.*

*Beaucoup de sensations et d'émotions fortes se sont accumulées dans ton cœur : elles se sont également gravées dans ton corps et maintenant, celui-ci est en train de manifester sa fatigue et sa souffrance à travers ces moments de mal-être imprévisibles.*

*Courage Steven, serre les dents.*

*Continue à te comporter comme tu le fais.*

*Sois toujours plein d'amour envers les autres : il y a des personnes qui t'attendent, prêtes à te donner leur amour et à te réchauffer le cœur. -*

-----

- Maintenant que Ferdinand s'en est allé au Ciel, nous n'allons plus à la maison de Lawrence, et lui vient très rarement au bar. Avant, il venait souvent parce qu'il voulait rester près de son frère.

La dernière fois que nous l'avons vu, il nous a dit :

“Mes amis, excusez-moi si nous nous voyons peu, mais je ressens le besoin de passer plus de temps avec ma petite amie.”

John a répondu pour nous tous :

“Lawrence, nous sommes heureux que tu sois avec ta petite amie. Nous sommes ici, quand tu voudras venir, cela nous fera plaisir de passer du temps avec toi.” -

-----

- Nous parlons de moins en moins de Ferdinand et nous évitons d'évoquer les moments que nous avons passés ensemble. Nous ressentons énormément son absence et sommes encore très perturbés : la douleur et la mort nous font très peur. -

-----

- Je ne vois plus Catherine, je ne l'entends plus non plus : j'en ai marre de me sentir aussi mal, de me sentir humilié, de la supplier de pouvoir rester un peu avec elle.

Je ne me fais plus souffrir en allant dans les lieux qu'elle fréquente

Je reste loin d'elle...

Et j'ai recommencé à regarder les autres filles...

Maintenant je comprends pourquoi, depuis que j'ai connu Catherine, les autres n'existaient plus pour moi.

En Catherine, j'ai cherché une mère : en fait, à certains moments, elle se comportait comme telle avec moi.

Aucune jeune fille ne pouvait me donner cela.

J'aimais également chez elle son insouciance et sa volonté de vivre.

Mais ce qui m'a poussé à l'aimer aussi fort, ce sont sa douceur, sa gentillesse, ses longues discussions avec moi, ses conseils et toutes les choses qu'elle m'a faites découvrir.

A certains moments, elle se comportait comme une sœur aînée, à d'autres moments, comme une mère, elle me protégeait tout le temps.

Maintenant que j'y pense... peut-être que ce soir-là, au parc, quand elle m'a dit que c'était mieux que nous ne nous voyions

plus, elle voulait m'éviter que je me sente aussi mal par la suite...

Je crois vraiment que je cherchais une mère en elle... mais Catherine n'a sûrement pas été une gentille maman avec moi...comme elle n'arrive pas à l'être avec sa fille.

Au moins, ça, je l'ai compris !

Et j'ai aussi compris que c'est bien que je ne la cherche plus.

Je ne veux plus me sentir aussi mal ! -

-----

*- Mon garçon, je suis content que tu aies appris ceci.*

*Tu es si sensible que tu devines les choses même si tu ne les comprends pas totalement.*

*C'est vraiment ce qui est arrivé : tu cherchais en Catherine toute la tendresse d'une maman qui te manque toujours plus.*

*C'est ce besoin qui t'a poussé vers une fille bien plus âgée que toi et non vers les filles de ton âge, ce qui aurait été naturel.*

*Et quand, justement, elle t'a fait comprendre que tu étais trop jeune pour elle, tu étais si désespéré parce que tu revivais l'abandon que tu avais vécu au moment où ta maman est montée au ciel.*

*Si une personne ne reçoit pas l'amour ni ce dont tout enfant a besoin de recevoir, elle continue à le rechercher jusqu'à ce que son cœur guérisse.*

*Maintenant, regarde comme ce besoin t'a poussé à accepter n'importe quel compromis et même à risquer de vivre des situations dangereuses.*

*C'est pour cela que tu dois toujours être attentif à faire ce que ton cœur te suggère de faire et pas ce que tes besoins te poussent à choisir. -*

-----

- Aujourd'hui, j'ai rencontré Patrick, mon cousin, le fils d'un autre frère de mon père. Il a le même âge que moi, et son père est mort quand il avait 11 ans.

A présent, il vit avec sa mère Virginia et son frère Guy.

De temps en temps, quand j'étais petit, Patrick venait nous dire bonjour avec sa maman.

Pendant que tante Virginia prenait une tasse de café avec tante Adele, nous allions dans ma chambre.

Il me racontait qu'il avait beaucoup d'amis et qu'il jouait souvent dans sa cour.

Toutes les 10 minutes, sa maman l'appelait :

“Patrick, Patrick, tu es où ? Sois sage, je t'en prie !”

Et lui, en riant et en soupirant, il me disait :

“J'en ai marre de l'entendre toujours m'appeler comme ça”,

mais ensuite, il courait vers elle.

Tante Virginia lui faisait un tas de caresses en lui disant :

“C'est bien, Patrick, tu es un brave garçon obéissant.”

Tante Adele ne disait rien. Je la regardais et j'avais envie de pleurer...

Qu'est-ce que j'aurais aimé avoir une mère comme tante Virginia et recevoir toutes ces caresses !

Patrick se plaignait que sa maman soit aussi attentionnée, mais je comprenais qu'il en était bien content...

C'était beau de les voir ensemble !

Je ne sais pas ce qui s'est passé entre elle et tante Adele, mais tout à coup, tante Virginia n'est plus venue nous rendre visite.

Et c'est comme ça que je n'ai plus vu Patrick. J'en étais très triste car je le trouvais sympathique et j'aimais passer du temps avec lui.

Quelques années plus tard, pendant que j'étais en train de manger, j'ai entendu une brève conversation entre mon père et tante Adel dans laquelle ils disaient du mal de tante Virginia.

Ils n'avaient pas prononcé son nom, mais je me suis rendu compte qu'ils parlaient d'elle, même si je n'ai pas compris ce qui s'était passé.

Aujourd'hui, quand j'ai vu Patrick, il était assis sur sa Lambretta, devant le bar Rosy. Nous nous sommes regardés un moment et nous nous sommes salués avec beaucoup de joie juste en même temps.

“Steven, que c'est chouette de te revoir, tu te souviens quand je venais te voir chez toi ?”

“Oui, Patrick, et je me rappelle les fous rires que nous avons eus quand, de la fenêtre de ma chambre, nous sifflions les personnes qui passaient dans la rue, à vélo ou à pied.”

Nous nous sommes regardés et nous avons éclaté de rire.

Quand nous étions petits, c'était toujours comme ça entre nous : il suffisait que nous nous regardions pour que nous commencions à nous tordre de rire.

Patrick a énormément poussé et il est beaucoup plus grand que moi. Ses cheveux blonds lui arrivent presque aux épaules et il sourit beaucoup, comme toujours.

Patrick m'a invité à entrer dans le bar pour jouer au flipper avec lui.

Une fois la partie terminée, il m'a demandé quel bar je fréquentais et nous nous sommes donné rendez-vous là-bas pour faire une promenade ensemble. -

-----

- Patrick est venu me retrouver au bar.

Mes amis le connaissaient déjà parce qu'ils habitent dans le même quartier, mais ils ne savaient pas qu'il était mon cousin. Ils le prennent pour un grand clown et ils disent qu'il conduit sa Lambretta tellement comme un fou que personne ne veut monter avec lui.

Nous sommes allés tous ensemble faire une promenade. Pendant que nous marchions, Patrick m'a dit :

“Steven, j'ai dit à maman que je t'ai rencontrée. Elle voudrait te voir, si un jour tu veux passer à la maison, cela nous ferait fort plaisir.”

Je l'ai beaucoup remercié et je lui ai promis que j'irais dans pas longtemps. -

-----

- Tante Virginia m'a reçu très chaleureusement et m'a dit de nombreuses choses gentilles.



Après m'avoir dit qu'elle était contente que je passe du temps avec Patrick, elle m'a demandé comment j'allais.

J'ai beaucoup de mal à répondre à cette question sans être ému...

Et encore plus si elle vient d'une dame qui pourrait être ma mère et qui me parle comme une mère.

C'est plus fort que moi.

Les yeux rougis et la voix tremblante, j'ai répondu :

“Tante Virginia, ça ne va pas vraiment bien. Je ne m'entends pas avec tante Adele, je ne lui parle plus. J'ai expliqué à papa tous les problèmes que j'ai avec elle, mais il m'a seulement répondu que je devais avoir de la patience. Il m'a aussi donné les clés de la maison. Il me donne assez d'argent pour que je puisse même déposer à la laverie les vêtements que Susan ne lave pas.”

Sans que je m'en aperçoive, j'ai parlé pendant une heure, en expliquant tout ce que j'étais en train de vivre.

C'était comme un fleuve en crue qui a brisé ses digues. Puis, tout à coup, l'émotion s'est transformée en crise de larmes.

Tante Virginia est restée tout ce temps près de moi, tandis que Patrick s'était un peu reculé sur le divan.

Ils m'avaient écouté en silence, ma tante ne m'interrompait que quelque fois pour demander des explications.

Quand j'ai arrêté de pleurer, Patrick est allé dans la salle de bain et tante Virginia m'a réconforté :

“Je te comprends, Steven, je savais déjà tout, j'ai toujours su que Susan et toi vous étiez malheureux. Mais à présent, tu es grand, tu as les clés de la maison et ton père, heureusement, te donne de l'argent.

Cette année, tu vas obtenir ton diplôme de 3<sup>o</sup> année, tu trouveras un travail et tu vivras ta vie.

Maintenant, essaye d'être heureux et de t'amuser.

Ma maison t'est toujours ouverte. Allez, hop ! Je vais nous préparer un bon café..."

Je ne comprenais pas ce qui m'était arrivé. Je ne voulais pas dire toutes ces choses, ni pleurer, mais dans cette maison, je me sentais si bien que tout est sorti naturellement.

J'avais l'impression que tante Virginia était ma mère et Patrick mon frère.

Tout était différent : je me sentais léger, vidé et je me sentais bien mieux.

Je n'avais plus envie de sortir de cette maison. Quand le moment de partir est arrivé, j'ai salué ma tante en l'embrassant très fort et en lui promettant que j'allais revenir peu de temps plus tard. -

-----

- Susan habite au centre-ville.

Depuis qu'elle est mariée, elle ne travaille plus. C'était le souhait de George et ma sœur est bien contente de pouvoir se dédier à son mari et à son ménage.

George travaille en pauses et parfois, quand je vais leur dire bonjour, il n'est pas à la maison.

Susan est toujours très contente de me voir et me demande immédiatement :

"Dis-moi, Steven, comment vas-tu ?"

Je lui raconte donc ce qui se passe à l'école et je lui parle de mes amis.

Mais quand nous commençons à parler de papa, son visage s'assombrit subitement et elle se sent mal.

J'ai compris qu'elle est encore beaucoup plus fâchée contre lui que moi.

Quand à tante Adele, elle ne cite même pas son nom.

Moi aussi, après avoir un peu parlé de papa, je commence à me sentir mal.

Je ne sais que faire : je sens que Susan désire parler de tout ceci, mais je n'ai le courage de lui dire que je ne me sens pas bien.

Alors, je trouve une excuse pour m'en aller rapidement.

Avant de nous quitter, nous nous consolons mutuellement pour ce que nous avons souffert quand nous étions petits et nous nous saluons en soupirant... -

-----

- Ça fait longtemps que je ne sors plus avec Flavius.

Son cousin et lui fréquentent le bar près de notre maison.

Parfois, nous nous retrouvons dans la même pizzeria ou dans la même boîte de nuit : lui avec ses amis, moi avec les miens.

Nous nous disons vite bonjour, sans rien ajouter, presque comme deux étrangers.

Je suis triste que cela se passe ainsi. -

- Papa reste loin toute la semaine.

Donc, quand Flavius ne va pas chez sa tante, nous dînons ensemble.

Tante Adele ne mange jamais avec nous. Elle se tient debout près de Flavius et ils ont de grandes conversations entre eux.

Il lui parle de son travail et de ses amis.

Il fait le spirituel, il parle de lui en disant qu'il est gentil et malin.

Tante Adele ne le quitte jamais des yeux et de temps en temps, elle intervient d'un :

“Tu as bien fait, Flavius ! Tu as été gentil !”

Et lui, il rit, satisfait.

Ce que lui dit sa mère est très important pour lui.

Je ne l'ai jamais entendu désobéir à sa mère, ni mal lui répondre et il rentre toujours à l'heure à laquelle elle lui dit.

Il écoute attentivement la façon dont il doit se comporter avec les autres ou dans certains lieux.

Il lui raconte avec qui il sort, où il va et ce qu'il fait.

Je pense que tante Adele ne l'a jamais réprimandé. Il leur suffit d'échanger un regard pour se comprendre sans parler.

A table, ils continuent à discuter comme si je n'étais pas là et ils ne m'adressent ni la parole, ni un regard.

Déjà petit, quand ça arrivait, je me sentais mal.

Au début, j'essayais de me montrer attentif et j'intervenais parfois en lançant une boutade, espérant qu'ils me parlent un peu aussi, mais ils m'ignoraient et continuaient à discuter entre eux.

Quand j'ai compris qu'ils n'allaient jamais m'inclure, je me suis fait une raison et j'ai mangé en silence.

J'avais l'impression d'être le 'vilain petit canard'.

Ma gorge se nouait, j'avalais la nourriture en même temps que les larmes, je me sentais seul et j'avais peur.

Maintenant, je mange rapidement en pensant que je pourrai sortir après...

J'en ai marre d'écouter les mêmes discours de Flavius et d'entendre tante Adele l'approuver continuellement.

Je sors en silence de la cuisine et quand je suis en rue, je respire profondément.

Comme ça, mon mal-être diminue. -

- Je vois encore la scène de tante Adele et de Flavius à table et je me dis qu'ils sont vraiment différents quand papa mange avec nous.

Flavius ne fait ni le malin, ni l'orgueilleux, il reste silencieux.

Idem pour tante Adele. Elle s'assied pour manger avec nous et est prête à servir papa dès qu'il lui fait un signe.

Je me sens mieux dans ce silence : au moins, comme ça, nous sommes tous égaux ! -

- J'ai besoin de me promener seul.

Je pense à Flavius.

Ce n'est pas un mauvais garçon, mais avec moi, il est toujours froid et distant.

Nous ne nous sommes jamais disputés, mais malgré cela, quand il est près de moi, je ne me sens pas bien.

Je réfléchis : ça fait des années que nous dormons dans la même chambre et nous ne sommes pas arrivés à devenir amis. Nous nous parlons peu, et si cela arrive, nous ne nous racontons que des choses sans importance.

Quand nous nous voyons en dehors de la maison, nous avons du mal à nous saluer.

Je suis tellement triste de cette situation... mais je suis également très en colère contre papa et tante Adele.

Notre famille n'en est pas une ! C'est un théâtre où nous jouons une comédie très triste. Et je me sens très mal... ! -

-----

- Hier, je suis allé dire bonjour à Susan et George.

Ils étaient aussi souriants que le jour de leur mariage.  
Quand je me suis assis, Susan m'a annoncé :

“Steven, je suis enceinte, nous sommes super heureux.”

Elle m'a embrassée très émue tandis que George nous regardait en souriant, les yeux brillants.

Je l'ai serrée très fort contre moi et lui ai donné un bisou.

Puis je leur ai souri à tous les deux :

“Je suis super content pour vous, vous allez être encore plus heureux !”

Je suis resté manger avec eux pour fêter la bonne nouvelle.

Quand j'ai quitté leur maison, j'étais heureux de les avoir vus aussi amoureux et unis, très attentionnés l'un envers l'autre.

Susan a enfin trouvé un peu de paix...

George est vraiment l'homme qu'il lui faut ! -

-----

- Flavius a obtenu son permis de conduire.

J'étais en train de manger quand il est rentré à la maison et qu'il a dit à tante Adele :

“Maman, génial, j'y suis arrivé, j'ai mon permis.”

Naturellement, tante Adele lui a répondu :

“Bravo Flavius, viens manger maintenant...”

Papa n'était pas là et Flavius a donc expliqué en détail à sa mère comment s'était passé l'examen.

Comme toujours, ils parlaient entre eux... et moi, je n'existais pas... !

J'étais très surpris : je ne savais même pas que Flavius s'était inscrit dans une auto-école !

“Pourquoi me l'ont-ils caché ?”

Je me suis senti terriblement triste : les belles choses aussi, on me les cache... !

“Pourquoi ?”

Je ne suis pas arrivé à trouver une explication... !

Il faut que je me fasse une raison : dans cette maison, je n'entendrai jamais un discours sincère, je ne recevrai jamais une parole de considération, de tendresse !

Maintenant, je comprends pourquoi je ne me sens pas bien quand Flavius est tout près de moi !

J'espérais encore qu'un jour, lui et moi, nous nous serions parlé sincèrement, comme des amis...

Nous avons presque le même âge ! Flavius ne veut vraiment rien partager avec moi !

J'ai l'impression de vivre avec des ennemis...

J'ai pensé à mon père et j'ai éprouvé tellement de rage : il le savait, il aurait pu me le dire !

“Qu'est-ce qu'il y avait de mal ? Pourquoi tous ces mystères ?”

Je suis tellement angoissé, l'anxiété est revenue... Je ne veux plus me sentir aussi mal : je vais continuer à me taire encore davantage et je resterai hors de la maison le plus possible !

Je quitte très vite la maison : je me sens tellement seul ! -

- *Courage Steven, je sais que tu souffres beaucoup.*

*Tu es en train de vivre une situation difficile, mais tu verras que bientôt, tu rencontreras de nombreuses personnes qui t'aimeront, qui t'aideront et qui t'estimeront.*

*Tiens bon, mon garçon. Je suis à tes côtés, je t'aime. -*

-----

- L'air du matin est redevenu tiède.

Les champs le long de la route qui mène au collège s'étendent à perte de vue.

Je les regarde, enchanté, de mon vélo, je sens qu'ils vivent et je vois qu'ils sont prêts à donner leurs fruits.

Tout ceci me rappelle que les examens approchent et que le collège va bientôt se terminer. -

-----

- L'examen de troisième année était facile et, comme je l'espérais, j'ai obtenu mon diplôme.

Par contre, les examens de tournage ne se sont pas passés aussi bien et je n'ai pas reçu l'attestation de travail. Mais je ne souffre pas de cet échec : le travail de tourneur ne me plaît pas et je n'arrive pas à le faire convenablement. -

- J'ai annoncé le résultat des examens à papa.

J'avais un peu peur vu que je savais qu'il ne me suffisait pas d'obtenir le diplôme de troisième année.



La même scène s'est répétée, comme toujours : il a écouté mes paroles, le visage sérieux et le regard intense, puis il a murmuré en secouant la tête :

“Ça va.”

Et il a commencé à manger.

J'espérais tellement que cette fois-ci, il me propose de rester un peu avec lui pour discuter de mon avenir.

Avant de lui parler, je m'étais dit que j'allais lui demander un conseil :

“Papa, que puis-je faire maintenant ? Tu peux m'aider ?”

Au contraire, en le voyant aussi sérieux en train de manger en silence, je n'ai pas eu le courage de lui demander quoi que ce soit.

J'ai compris que ce n'est pas seulement son sérieux et son silence qui me bloquent et m'empêchent de parler, mais c'est quelque chose qui vient de lui et qui me tient loin de lui.

J'ai senti une telle peur, un grand désespoir, un tremblement dans les jambes, une voix à l'intérieur de moi me disait :

“Tu es seul, Steven ! Quel est ton avenir ? Qui va t'aider ?”

J'en avais le souffle coupé et je suis sorti rapidement. Ce n'est que maintenant que je suis seul dans la rue que je peux à nouveau bien respirer. -

- “Maman, je me sens mal, je me sens de plus en plus seul, j'ai peur de l'avenir qui m'attend, je ne sais que faire, comment je vais vivre... J'espère que toi, ‘petite maman’, tu pourras m'aider...!” -

*- Tu as bien compris, Steven.*

*En réalité, ce qui te bloque principalement, pour le moment, c'est l'énergie qui émane de ton père, pas seulement son regard. L'énergie qu'une personne émet à cause d'une pensée qu'elle a, un sentiment qu'elle ressent, s'appelle une 'vibration'.*

*Ce sont des ondes invisibles que nous émettons tous.*

*On peut les percevoir et les comprendre surtout avec son cœur. Pour apprendre à les reconnaître, tu peux faire ce jeu avec un ami.*

*Asseyez-vous l'un en face de l'autre.*

*Ensuite, tu fermes les yeux et tu respirez profondément.*

*Suis le mouvement de ta respiration jusqu'à ce que tu te sentes calme.*

*Puis, écoute le battement de ton cœur.*

*A ce moment-là, demande à ton ami de penser à un quelque chose de beau et de plaisant et écoute ces ondes qui viennent de lui.*

*Alors, demande-lui de penser à quelque chose de triste qui lui est arrivé et continue d'écouter dans ton cœur son énergie : tu entendras qu'elle est différente de la première.*

*Demande-lui ensuite de faire semblant d'être très fâché et après petit moment, demande-lui d'exprimer des pensées d'amour, tandis que tu continues à écouter ce que tu entends.*

*Tu verras que son énergie change à chaque fois qu'il pense ou imagine quelque chose.*

*Tu peux aussi refaire ce jeu en lui demandant d'exprimer avec des paroles les différents sentiments qu'il vient de t'exprimer uniquement avec sa pensée : la joie, la tristesse, la rage, l'amour.*

*Dis-lui de les alterner, pendant que tu continues à écouter les yeux fermés, en faisant attention à ce que tu sens arriver de lui. Essaie de refaire ce jeu en regardant ton ami dans les yeux, écoute ce que tu ressens dans ton cœur : tu auras la confirmation que son énergie change.*

*Ces différentes 'ondes' que tu sentiras sont les 'vibrations'.*

*Si tu es attentif aux vibrations et que tu essayes de les reconnaître, tu comprendras que ce qu'une personne dit ne correspond pas toujours à ce qu'elle pense ou à ce qu'elle ressent.*

*C'est pour cela, Steven, que dès à présent, tu dois essayer de faire moins attention aux paroles et écouter ce que tu entends dans ton cœur à ces moments-là.*

*Et rappelle-toi de toujours regarder dans les yeux les personnes avec qui tu parles.*

*Les hommes peuvent dire ce qu'ils ne pensent pas, ils peuvent contrôler les mouvements de leur corps pour cacher leurs sentiments et leurs émotions, mais leurs yeux exprimeront toujours ce qu'ils ont dans le cœur.*

*Steven, continue de te comporter avec amour avec tout le monde et écoute ce qui se passe dans ton corps.*

*Si, quand tu parles avec une personne, tu sens de la joie, tu te sens calme, plein de force, cela veut dire que ses vibrations sont positives pour toi.*

*Si, au contraire, tu perds ta joie, ton calme et même un peu de tes forces, tu sauras qu'autour de toi, quelqu'un crée des vibrations qui ne sont pas de l'amour, que cela peut te nuire et tu devras donc faire attention.*

*Fais ceci sans juger, ni les choses, ni les personnes, avec amour et respect.*

*Avec le temps, tu comprendras plus clairement que les vibrations, même si elles sont invisibles, sont réelles et qu'elles*

*expriment toujours la vérité, même quand une personne essaye de la cacher avec des mots.*

*Sois toujours serein, Steven, ta maman est près de toi et te protège. Elle t'aidera aussi pour ton travail.*

*Demande-lui ainsi qu'à ton ami Ange, de toujours t'aider, avec la certitude qu'ils te protégeront et t'aideront pour tout.*

*Comme ça, tu ne seras plus angoissé quand tu penses à ton avenir. -*

-----

- Aujourd'hui, au cours du repas, à un moment donné, papa a commencé :

“Steven, maintenant que tu as le temps de chercher un travail, essaye de voir ce que tu voudrais faire.”

A table, il y avait aussi tante Adele et Flavius.

J'ai eu une boule dans la gorge et j'avais envie de pleurer :

“Mais papa, comment ne comprends-tu pas que j'ai besoin de toi, de tes conseils, de ton aide pour affronter le monde !

Si tu savais, papa, comme j'ai peur et comme je me sens fragile et peu sûr de moi !

J'ai très peur du monde, des personnes, des difficultés de la vie. C'est pour cela que j'ai peur de faire n'importe quel travail. Toi, tu es un homme fort et sûr de toi.

Je t'en prie, parle-moi, voyons ensemble ce qui pourrait me convenir.”

Mais papa continue à manger en silence... sans me regarder... sans ajouter une parole...

Je ne voulais pas montrer à tante Adele et à Flavius que je me sentais mal, j'ai fait un effort et, la voix un peu tremblante, j'ai murmuré :

“Ça va, je vais chercher”,

et j'ai continué à manger, même si je n'avais plus faim et que j'avais juste envie de m'enfuir... Quand il y a ces brefs dialogues à table, on dirait que le silence qui les suit est encore plus profond.

Je pense que papa s'est rendu compte que je n'étais pas bien : un peu plus tard, il a ajouté :

“Peut-être, pour commencer, tu pourrais essayer de trouver un travail dans un dépôt de récolte de fruits. C'est le bon moment, je sais qu'ils cherchent toujours des jeunes.”

D'un signe de la tête, j'ai fait oui.

Je me suis dépêché de finir de manger, je me suis levé et, en m'adressant à mon père, j'ai dit :

“Je sors.”

Il a secoué la tête et m'a salué avec un ‘salut’.

Bien que je me trouve au grand air, le mal-être que je sentais ne semblait pas vouloir diminuer.

La nervosité, la peur, la rage alternaient à l'intérieur de moi.

“Papa, pourquoi m'as-tu parlé d'une chose aussi importante pour moi devant tante Adele et Flavius ? Tu sais qu'ils ne m'aiment pas... on ne se dit même plus bonjour.

Je me sens comme un fainéant, quelqu'un qui n'a ni envie d'étudier, ni envie de travailler.

Tu veux qu'ils se moquent de moi ? J'ai besoin de toi, papa !

Tu me demandes toujours si j'ai de l'argent, mais maintenant, j'ai besoin de tes conseils, de te parler comme à un ami.

J'ai peur de la vie, du monde, de tout.  
Papa, s'il-te-plaît, parle-moi..." -

-----

- Une semaine est déjà passée, et je n'ai pas encore commencé à chercher du travail dans un dépôt de fruits.

J'ai honte de me présenter seul. Si on me demande pourquoi mon père n'est pas venu avec moi, je ne saurais quoi répondre.

Et je me sens donc encore plus fâché contre lui : il m'a mis dans une situation de laquelle je ne sais comment sortir.

"Mais pourquoi ne veux-tu pas venir avec moi dans un moment aussi important ? Pourquoi ne veux-tu pas m'aider au moins maintenant ?"

C'est sûr que s'il m'accompagnait, ce serait plus facile de trouver un travail.

Je n'arrive pas à me faire une raison ! Je n'arrive pas à me calmer...

Je passe mon temps à traîner en ville, je me sens seul, triste, j'ai peur.

Heureusement que mes amis m'invitent toujours chez eux.

Pour le moment, je fréquente beaucoup les familles de mon cousin Patrick et de Sebastian.

Tous les trois, nous cherchons du travail.

Patrick a réussi ses examens et il ne lui reste donc plus qu'une année d'école.

Il est à la recherche d'une occupation pour la période estivale.

Sebastian a échoué et il ne veut plus continuer ses études.

C'est un garçon gentil et généreux.

Il est fils unique et habite tout près de la maison de mes cousins Guy et Patrick.

Quand Martin me l'a présenté, son insouciance et son assurance m'ont tout de suite frappé.

Sa devise, c'est :

“Pas de problème !”

Il vit avec sa mère Leah, son père Eugene et son grand-père paternel Gustavus.

Maintenant que je connais sa famille, je comprends mieux son caractère.

Ses parents et son grand-père sont tout pour lui.

Dans cette maison, il y a beaucoup d'harmonie, de paix, et on s'y sent très protégé.

Chez Sebastian, ça ne pouvait qu'être comme ça :

“Pas de problème !”

A eux aussi, je leur ai parlé de ma maman, de tante Adele, de mon père et de la difficulté que j'ai de vivre chez moi.

Et j'ai ajouté :

“J'aime mon père et il me manque beaucoup. Si, au lieu d'être camionneur, il avait un autre travail, peut-être que nous aurions le temps d'être un peu ensemble, et je pense que comme ça, à la maison, la situation serait différente.”

Leah et Eugene m'ont écouté attentivement et m'ont fait part de leur sympathie et de leur compréhension.

Et puis, ils ont fait le commentaire suivant :

“Steven, ce n'est pas facile de vivre comme ça, tu es très courageux. Mais la position de ton papa n'est pas facile non plus. Bien sûr qu'il t'aime et il essaye que tu ne manques de rien d'un point de vue matériel.

Et c'est normal que tu voudrais qu'il soit près de toi et qu'il te parle plus.

Mais, crois-moi, Steven, être parent n'est pas simple.

Il a perdu ta maman quand il était jeune et tu étais très petit, et il s'est retrouvé dans une situation dramatique.

Essaye de le comprendre et de toujours l'aimer.”

Leah m'a caressé en se levant :

“Courage, Steven, tu as la vie devant toi et tu peux être heureux. Maintenant, cela nous ferait plaisir que tu restes manger avec nous.”

J'ai directement accepté, content de pouvoir encore passer du temps dans cette maison.

Grand-père Gustave se tenait dans un coin de la pièce.

Il avait tout écouté en silence, il m'a regardé avec douceur et m'a souri.

J'ai éprouvé une forte émotion : je n'ai jamais connu mes grands-pères (seulement mes deux grands-mères) et je me suis toujours imaginé l'amour qu'ils m'auraient donné si je les avais eus... -

-----

- Sebastian, Patrick et moi, nous nous sentons très bien ensemble et nous nous amusons énormément.

Patrick a une fiancée : c'est la fille du propriétaire du bar 'Rosi'. Malheureusement, il aime sortir avec ses amis et la délaisse un peu.



Sebastian a beaucoup de jeunes filles qui lui ‘tournent autour’, mais il ne veut pas de fiancée.

Moi, par contre, j’en voudrais bien une... et je suis à sa recherche...

Avec la belle saison qui s’annonce, nous sommes impatients de pouvoir à nouveau bouger plus, de voir de nouveaux endroits, de faire d’autres connaissances.

Aucun de nous trois n’a encore dix-huit ans et nous n’avons donc pas encore notre permis de conduire.

Nous prenons souvent le train pour nous rendre dans la grande ville proche de la nôtre.

Nous comparons très souvent les jeunes des deux villes : ceux de cette grande ville sont bien à la mode pour tout et ont une façon de parler et de se comporter totalement différente.

Quand nous discutons avec eux, nous nous remarquons qu’ils nous prennent un peu de haut... mais nous nous rendons très vite sympathiques et finissons toujours par devenir amis. -

-----

- Cette semaine, j’ai rencontré Hadrian, un ami de l’école élémentaire.

Cela faisait déjà un petit temps que je ne l’avais plus vu.

Il habite près de chez moi, mais il fréquente le bar de Flavius.

Quand, en cinquième élémentaire, il est arrivé en classe avec sa mère, notre professeur nous a dit :

“Garçons, je vous présente Hadrian. Il vient de la campagne. Sa famille vient d’emménager ici, en ville. Il est votre nouveau compagnon”,

et il l'a fait s'asseoir sur le banc à côté du mien.

Sa silhouette m'a surpris : il était grand et fort, on aurait presque dit un 'petit homme'.

Nous sommes tout de suite devenus amis et nous nous sommes directement beaucoup appréciés.

Nous discutons très longtemps de notre chère campagne que nous aimions tant.

Sans nous le dire, nous avons compris que, dans notre cœur, nous nous sentions des 'campagnards', et nous en étions heureux.

Aujourd'hui, à peine Hadrian m'a-t-il vu, qu'il m'a salué chaleureusement :

“Salut Steven, comment ça va ? Ça fait longtemps que tu ne viens plus au bar. Tu ne sors plus avec Flavius ?”

“Je vais bien, Hadrian, et je suis super content de te revoir. Je ne sors plus avec Flavius, nous sommes vraiment trop différents l'un de l'autre.

Nous avons préféré sortir chacun de notre côté, et maintenant, nous avons chacun notre cercle d'amis.”

“C'est normal, moi aussi, je change souvent d'amis et j'aime sortir un peu avec tout le monde.

Mais dis-moi Steven, tu as trouvé un travail de tourneur ?”

“Non Hadrian, je n'arrive pas à faire le tourneur, je n'aime pas ce métier. Je suis à la recherche d'un autre type de travail.”

“Moi, je suis content d'avoir arrêté mes études parce que j'aime faire le mécanicien et travailler sur les voitures.

Tu sais, Steven, j'ai déjà le permis et une voiture. Si tu veux, de temps en temps, nous pouvons aller ensemble dans une des

boîtes de nuit qui se trouvent en bord de mer et dans les villages en dehors de la ville.”

J’ai accepté avec joie et je lui ai demandé si je pouvais amener mes amis Sebastian e Patrick.

Content, Hadrian ‘est exclamé :

“Bien sûr, plus on est de fous, plus on rit.”

Après avoir fixé une date pour la soirée que nous allions passer ensemble, nous nous sommes salués et j’ai couru chez Sebastian et Patrick pour leur annoncer la bonne nouvelle.

Maintenant, nous pouvons nous rendre facilement dans les guinguettes du bord de mer et des villages lointains.

La proposition de Hadrian est arrivée juste au bon moment.

John, le seul de notre groupe qui a une voiture, c’est fiancé et vient donc rarement au bar. -

-----

- Susan lave encore mes vêtements. J’essaye de lui en donner le moins possible pour ne pas la fatiguer, ni profiter de sa disponibilité.

Je fais attention à être propre et bien habillé et, heureusement, j’ai de l’argent pour pouvoir déposer quelques affaires à la laverie. -

- *Super, Steven, tu as raison de ne pas profiter de la disponibilité de Susan.*

*A présent, elle a sa famille et de nouvelles obligations.*

*En plus, elle sait que ton père te donne de l'argent pour laver certains de tes vêtements à la laverie, ce qui pourrait la déranger vu qu'elle n'a jamais eu droit à aucune attention de sa part. Ta sensibilité t'aide à te comporter avec elle de la bonne façon. -*

-----

- Susan et George m'accueillent toujours avec joie et amour. Mais après un petit temps, elle commence à me parler de papa et, comme toujours, je me sens mal.

Ses discours sont presque toujours les mêmes :

“Tu sais, Steven, papa vient tous les samedis. Il m'apporte un sac de choses à manger (qu'il a choisies lui), il me demande comment je vais et, après cinq minutes, il s'en va.

C'est une honte, il ne se préoccupe pas de moi, il ne me demande jamais si j'ai besoin de quelque chose.

Quand je pense que j'ai dû quitter la maison... pour cette femme... que je me suis rendue malade...

Je n'ai jamais rien reçu de lui, même quand je me suis mariée...”

Et ainsi de suite.

Pendant qu'elle parle, moi aussi, je ressens de la colère contre papa et tante Adele et je commence à me sentir lassé.

Je l'écoute un peu, j'essaye de la rassurer, mais quand je me sens trop faible, je lui dis au revoir et je sors.

Je reste confus et fâché... je m'efforce de ne pas penser à cela, et je vais à la maison de Sebastian ou de Patrick. -

-----

- Dès que je suis chez tante Virginia, je me sens mieux. Je l'aime beaucoup, c'est une femme intelligente, forte et courageuse.

Cela ne doit pas être facile pour elle d'élever Patrick et Guy seule, depuis la mort de son mari.

En plus, elle boite, mais on dirait que cela ne lui pose pas de problème. Je l'ai toujours vue comme ça et je ne lui ai jamais demandé ce qui lui était arrivé.

Leur maison est petite et modeste, mais elle fait tout pour que ses enfants ne manquent de rien.

J'aime tellement l'entendre leur donner des conseils et son avis sur tout.

Qu'est-ce que moi aussi, je voudrais en recevoir... ! Je me sentirais sûr de moi, comme Patrick, et je n'aurais sûrement plus toujours cette envie de pleurer et les jambes qui tremblent...

Tante Virginia parle sur le même ton décisif que papa, en regardant son interlocuteur toujours droit dans les yeux.

Elle encourage toujours son fils cadet :

“Patrick, si quelqu'un se moque de toi ou te dit quelque chose qui ne te convient pas, n'aie pas peur, réponds-lui à chaque fois. Surtout, fais-toi respecter.”

Il a bien appris les enseignements de sa mère et les met en pratique, même dans le bar qu'il fréquente.

Farceur, plaisantin, sûr de lui et avec un petit sourire ironique sur le visage, il est toujours prêt à dégainer sa langue acérée.

C'est pour ça que tout le monde, petits ou grands, fait très attention en lui parlant et le respecte.

C'est amusant de voir la tête de Gérard, le gérant du bar, quand il voit arriver Patrick : cela ne lui plaît pas beaucoup...

Son visage devient rouge feu et il commence à s'agiter. Ce qui est drôle, c'est que Pamela, sa fille, est la petite amie de Patrick: Gérard ne s'en console pas...

Dans un an, Patrick aura son diplôme, alors que Guy a arrêté l'école parce qu'il n'aimait pas étudier.

À présent, il travaille dans une exploitation de fruits et légumes et il a un bon salaire. -

-----

- Aujourd'hui, je suis allé chez Octavius, mon coiffeur.

C'est un garçon jeune, je le trouve sympathique et je sens que c'est une très bonne personne.

Comme il savait que j'avais quitté l'école, il m'a demandé :

“Steven, tu as déjà trouvé du travail ?”

Je lui ai répondu que non et que j'étais en train d'en chercher un.

“Steven, que voudrais-tu faire ?”

J'y ai pensé un instant et, pour la première fois, j'ai clairement compris ce que je voulais faire :

“Représentant de commerce. J'aimerais rencontrer beaucoup de monde.”

“Tu sais, Steven, de temps un temps, l'un ou l'autre de mes clients me demande si je ne connais pas des garçons qui cherchent un emploi. Parmi eux, il y a aussi des représentants de commerce. Si j'entends quelque chose, je te tiens au courant.”

Je suis sorti de sa boutique et l'ai remercié de s'intéresser à moi. Il m'a salué avec un grand sourire en disant :

“Je n'ai rien fait de spécial, ce sont eux qui me l'ont demandé.”

Je ne sais pas bien pourquoi, mais, même si je n'ai aucune certitude de trouver un travail, je ressens une joie nouvelle dans mon cœur.

Papa ne m'a plus posé aucune question sur le sujet : j'espère toujours qu'il m'interroge... comme ça, je pourrais lui dire que j'ai compris ce que je voulais faire.

A présent, j'ai un espoir dans le cœur : j'aurai bientôt un emploi qui me plaît, comme ça, je ne me sentirai plus honteux de devoir chercher un travail tout seul.

C'est peut-être aussi pour cela que je me sens si content. -

-----

- En ce moment, c'est la coupe mondiale de football. Patrick m'a invité chez lui pour voir ensemble le match de notre équipe nationale.

J'ai accepté avec beaucoup de joie parce que je me sens terriblement bien chez lui.

Le match a commencé tard dans la soirée.

Tante Virginia s'est retirée dans sa chambre, après nous avoir préparé un excellent gâteau.

Ça a été une très belle rencontre : beaucoup de buts et des émotions à n'en plus finir.

Dans la maison, il y avait une super ambiance. Même Guy, qui est très réservé et silencieux, parlait énormément et sautait, hurlant de joie.

Jusqu'à ce moment-là, je n'avais pas beaucoup confiance en lui, je ne me sentais pas du tout à mon aise.

Les premières fois que j'ai ressenti cela, je pensais que c'était peut-être parce qu'il est beaucoup plus âgé que moi.

Puis j'ai compris que ce qui me dérangeait, c'était son perpétuel silence, identique à celui de mon père à la maison !

Par contre, l'autre soir, je le considérais comme un frère aîné.

C'est magnifique ! Le football nous fait nous sentir comme des enfants heureux qui veulent jouer ensemble et, de cette façon, il nous aide à nous apprécier davantage.

Un instant, je me suis revu petit, au stade, avec mon père. Nous criions et sautons de joie.

Lui aussi, grâce au foot, il redevenait un enfant heureux... !

Guy a atteint le paroxysme de l'enthousiasme quand, à la fin du match, Patrick et moi l'avons longuement serré dans nos bras.

Tante Virginia, malgré le vacarme, est restée dans sa chambre. Mais quand elle a entendu que la partie était finie, elle a ouvert la porte de sa chambre pour nous jeter un coup d'œil.

Son visage était souriant et heureux, sûrement pas à cause de la victoire de notre équipe, mais de nous voir nous embrasser !

J'ai quitté leur maison tard dans la nuit. Dans toutes les rues de la ville, les supporters avaient commencé à faire des tours avec leurs voitures, jouant du klaxon et agitant les drapeaux.

Les lumières étaient encore allumées dans toutes les maisons : tout le monde faisait la fête.

Il n'y avait que chez moi qu'il faisait noir Papa était au travail ! Qui sait s'il s'est arrêté quelque part pour voir le match...

J'ai ressenti une grande tristesse : qu'est-ce que j'aurais voulu vivre avec lui ce que j'avais vécu chez tante Virginia ! Je me suis senti encore plus seul que jamais !

Tante Adele était dans sa chambre à coucher. Flavius dormait, il n'aime pas le football.



Avant de m'endormir, j'ai pensé à la belle soirée que je venais de passer et aux émotions que j'avais vécues.

Je n'aurais jamais imaginé pouvoir recevoir de Guy autant d'embrassades et de paroles d'amitié.

Ma pensée est allée vers ma mère :

“Merci maman, j'ai passé une belle soirée dans une famille qui m'aime.” -

*- C'est vrai, Steven, tu n'as pas une vraie famille, mais tant de personnes t'accueillent chez elles et te donnent la chaleur et l'amour d'une famille.*

*Grâce à tes marques de gratitude et de joie, tu fais en sorte que cela puisse toujours arriver.*

*Tu as raison, Steven, de ne pas te laisser emporter par des sentiments bien différents qui pourraient t'alourdir le cœur et fermer la porte qui mène à la joie et à l'amour. -*

-----

- Flavius a une belle voiture. C'est un coupé FIAT 128 de couleur bleue.

Je ne l'ai appris qu'aujourd'hui, pendant le repas. Papa et moi étions déjà à table quand Flavius est arrivé : il nous a salués en souriant et s'est assis à table avec nous.

Tante Adele lui a servi ses pâtes et après quelques minutes, papa lui a demandé :

“Alors Flavius, elle roule bien, ta voiture ?”

Je pensais que papa parlait de sa voiture à lui parce que je sais qu'il la lui prête de temps en temps.

Mais quand Flavius lui a répondu :

“Super bien, papa. C'est vraiment une magnifique voiture, je suis très content de l'avoir”.

C'est comme ça que j'ai compris que papa lui avait acheté une nouvelle voiture.

J'ai commencé à transpirer et à m'agiter. Mais je me suis immédiatement contrôlé et j'ai continué à manger, en faisant semblant de rien.

Mais la rage et l'amertume que j'avais en moi augmentaient :

Je sentais que j'étouffais et je voulais fuir de là...

Papa a tout de suite compris ce qui m'arrivait : tout à coup, il s'est retourné vers moi, en me souriant.

Puis, à nouveau sérieux, sur un ton qui ne laissait place à aucun commentaire, il s'est exclamé :

“Comme je l'ai toujours dit, dans cette maison, je ne veux voir ni mobylette, ni moto. C'est trop dangereux. Une fois le permis en poche, la voiture suit.”

Son regard pointait droit sur moi... et il s'est remis à me sourire.

Comme d'habitude, il ne me dit pas les choses directement, il fait des discours généraux, ou donne l'exemple d'autres personnes. Comme ça, je ne peux pas lui poser des questions précises, ni demander des explications.

Quand il me parle en me regardant aussi intensément, je reste comme hypnotisé, je ne peux que lui dire :

“Ça va, papa”,

et esquisser un sourire.

Ensuite, je sens un poids énorme sur mon corps, comme si une montagne était en train de m'écraser.

Ce dont j'ai le plus honte, c'est d'avoir envie de pleurer et les jambes qui tremblent.

Tante Adele était impénétrable, le regard sérieux. Elle semblait indifférente à tout ce qu'elle entendait, elle continuait à faire la navette entre la table et la petite cuisine.

Le repas terminé, alors que je me levais pour m'en aller, Flavius s'est adressé à moi en souriant :

“Steven, tu n'as pas envie de voir ma nouvelle voiture ?”

Je lui ai répondu, à contrecœur :

“Bien sûr, Flavius, termine de manger et on y va.”

Je n'avais pas dit la vérité, je n'avais pas du tout envie de la voir, mais je ne suis pas arrivé à dire autre chose.

J'ai regardé la voiture, en faisant semblant d'être intéressé, mais la comédie n'a pas duré longtemps : nous savions tous les deux que nous n'en avions rien à faire, mais nous devons nous comporter de la sorte...

Dans notre maison, il existe un langage muet. Papa et tante Adele savent l'exprimer de plein de façons : avec leurs silences, leurs regards, leur attitude, très peu souvent, avec leurs sourires et le regard complaisant...

Flavius et moi le savons bien ! Nous nous sommes salués sans chaleur et je me suis dirigé vers le centre-ville.

Mes pensées courraient à bride abattue : dans cette espèce de famille, on continuait à cacher même les belles choses.

Si Flavius n'était pas rentré plus tôt aujourd'hui, qui sait quand j'aurais su qu'il avait reçu une voiture ! Pourquoi donc ?

Je me sens tellement seul. Au fond de mon cœur, j'espère toujours que papa me parle.

Je me contenterais d'un simple bavardage, de temps en temps, rien que nous deux.

Au contraire, encore des mystères, des embrouilles, des comédies et des mensonges. -

- "Papa, j'ai tellement besoin de toi, mais j'ai de plus en plus peur de toi, peut-être même encore plus maintenant que quand j'étais enfant.

J'enrage tellement de ne pas pouvoir te parler. Quand j'essaye, tu me repousses avec tes réponses sèches, tes manières décidées et péremptoires, ton regard sérieux et toujours la même phrase qui me glace :

- Je ne veux même plus en entendre parler. -

Papa, j'aimerais tellement t'entendre dire que tu m'aimes, que je suis important pour toi, que moi aussi, je suis bon et brave, que j'ai des qualités et certaines aptitudes.

Au contraire, ton silence et ton absence me font penser que je ne vauds rien, et même pire, que je suis un fardeau.

Papa, c'est quoi la vérité ?

Même si je n'ai pas encore de travail, je pense valoir quelque chose.

Je sens que je réussirai bientôt à trouver le job qui me convient. Si tant de personnes m'aiment et m'invitent chez elles, c'est que moi aussi, j'ai quand même certaines qualités.

Qu'est-ce que je voudrais que tu me serres dans tes bras, papa, que tu m'approuves, que tu reconnaisse mes qualités !

Mais tu m'évites encore et toujours...

Je continue à espérer que, maintenant que je suis plus grand, tu me parles de maman.

J'ai toujours tellement peur de te le demander... à présent, je n'ose même plus penser pouvoir le faire.

Papa, je n'ai que toi, ne me laisse pas dans ce silence, rassure-moi sur mon avenir.

Je sens que je ne vais plus arriver longtemps à vivre dans cette maison.

Je me sens si confus, que ce soit dans ma tête ou dans mon cœur. Je t'aime tellement, papa, mais je suis également très en colère et j'ai envie de me rebeller.

J'ai si peur, je me sens si seul au plus profond de moi parce que je n'ai ni toi, ni maman à mes côtés." -

*- Je comprends, Steven, ton désarroi et ta peur.*

*Aujourd'hui, tu souffres encore davantage parce que tu fréquentes les familles de tes amis et de tes cousins. Tu vois l'amour, la tendresse (attention, remplacer affection par tendresse à la page 32), la compréhension qu'ils reçoivent et pas toi.*

*Tu vois que presque tous les parents soutiennent, comprennent et aident leurs enfants.*

*Ils sont à leurs côtés dans la vie de tous les jours, pour affronter les situations de la vie et, dans ces familles, les conversations sont spontanées et naturelles.*

*Tu sens une grande douleur, un grand vide en toi.*

*Tu sens que les marques de tendresse et les attentions que tu reçois n'emplissent pas ton cœur, comme ce serait le cas si c'était ta maman ou ton papa qui te les donnaient.*

*Steven, tu es très bon parce que tu continues quand même à être ouvert à l'amour.*

*Grâce à ta sensibilité et à ta façon de te comporter, tu permets à ton cœur de recevoir une certaine nourriture.*

*Continue d'aimer ton père, même si sa présence t'intimide et si tu ressens des sentiments contradictoires envers lui.*

*Tu ne sais pas encore comprendre les douleurs, les drames, les difficultés qui le poussent à se comporter de la sorte, à agir comme il le fait.*

*Fais confiance à l'amour que tu as dans le cœur et ne te ferme pas à lui.*

*Demande à ta maman de t'aider, parle-lui de tout ceci et elle apaisera ton cœur.*

*Sois toujours ouvert à l'amour : tu vivrais de nombreuses et belles choses. -*

-----

- Le salon d'Octavius, le coiffeur, est tout prêt de ma maison.

Quand je sors de chez moi pour retrouver mes amis, je regarde toujours dans la direction de sa vitrine pour le saluer. C'est ce que j'ai encore fait hier.

Lui, par contre, en plus de me sourire comme il le fait toujours, m'a fait signe d'entrer.

J'ai tout de suite deviné qu'il voulait me dire quelque chose à propos d'un travail et mon cœur a commencé à battre plus fort.

Octavius a demandé au client qu'il était en train de servir s'il pouvait s'absenter un moment et est allé dans son arrière-boutique.

Il en est ressorti presque directement et, gentiment, comme à son habitude, il m'a tendu une carte de visite :

“Tiens, Steven. Ce monsieur cherche un garçon qui désire s'orienter vers le métier d'assureur. Il est prêt à te rencontrer lundi prochain, dans la matinée. J'espère que cela te sera utile.”

J'aurais voulu lui sauter au cou de joie, mais comme il avait un client et que nous ne nous connaissions finalement pas si bien que cela, je me suis retenu et je suis juste arrivé à lui dire :

“Je ne sais comment te remercier, Octavius, je suis super heureux.”

Il était déjà retourné à son travail. Il a haussé le regard et, en me souriant, il m'a rassuré :

“Tu verras, Steven, tout va bien se passer. La prochaine fois qu'on se voit, il faudra que tu me racontes.”

Une fois dehors, encore incrédule, j'ai lu le nom à plusieurs reprises : Lucian Glanville, inspecteur d'agence.

L'émotion que je ressentais était tellement forte que je me sentais un peu étourdi.

De nombreuses pensées me sont venues :

“Qui sait à quoi ressemble ce monsieur... Vais-je lui plaire ? Ou peut-être va-t-il penser que je suis trop inexpérimenté ?

Et si, au cours de notre rencontre, je perds mes moyens, comme d'habitude ? Il va penser que je ne suis pas prêt à rencontrer de nombreuses personnes.

Acceptera-t-il mon manque d'assurance, en sachant qu'un assureur doit se montrer désinvolte et sûr de lui ?

Vais-je réussir à faire ce travail ?

Oui, bien sûr que j'y arriverai ! Je vais tout faire pour.”

“Maman, je sais que tu seras là et que tu m'aideras...”

Cette pensée m'a directement tranquilisé, a calmé mon esprit et j'ai de nouveau souri : je vais rencontrer tant de personnes, j'aurai mon argent, je serai indépendant et comme ça, je pourrai enfin quitter la maison.

Sebastian m'attendait devant la porte de sa maison.

Je lui ai hurlé de loin :

“Sebastian, j’ai une nouvelle fantastique, j’ai peut-être trouvé un travail”,

et je lui ai tout expliqué.

En souriant, il a dit avec joie :

“Génial ! Je suis content pour toi ! Moi aussi, j’ai une grande nouvelle.

Hier soir, j’ai discuté avec mes parents et j’ai décidé de reprendre les cours. Mon père m’a trouvé un job pour les mois d’été : je vais travailler dans sucrerie.”

Heureux, nous nous sommes mis à rire.

Un peu plus tard, Patrick est arrivé :

“Les amis, les amis, j’ai quelque chose de chouette à vous dire. Hier, maman et Guy m’ont appris que la sucrerie cherche de la main-d’œuvre pour deux ou trois mois. J’y suis allé pour voir et ils m’ont déjà engagé.”

Sebastian et moi nous sommes regardés ébahis et, en riant, nous lui avons raconté ce qui nous était arrivé à nous aussi.

Nous avons tous les trois explosé de joie.

“Génial ! C’est fantastique !”

Nous avons passé une magnifique journée : nous sommes allés au bar, dans les jardins publics, au Luna Park et nous avons rencontré des jeunes filles.

Le soir, nous nous sommes quittés, enthousiastes.

Sur le chemin vers la maison, j’ai recommencé à penser à mon futur travail.

J’aurais tellement aimé que papa soit à la maison pour pouvoir lui annoncer immédiatement la bonne nouvelle.



Tout à coup, j'ai senti une grande tristesse et j'ai vu l'image de Sebastian et de Patrick.

Je voyais Sebastian heureux et je l'entendais dire :

“Mon père m'a trouvé un travail pour les mois d'été”,

et Patrick qui ajoutait :

“Maman et Guy m'ont appris que la sucrerie cherche de la main-d'œuvre...”

Ils ne sont pas seuls comme moi... quelqu'un pense à eux... je voyais mon père sérieux, silencieux, qui se désintéressait de moi et ma gorge se serrait.

Je me suis repris et j'ai essayé de chasser ces pensées.

Je me suis rappelé du visage d'Octavius, de la douceur de ses paroles, de son intérêt pour moi et mon cœur s'est calmé sur le coup : si Octavius, qui me connaît depuis peu, a pris la peine de s'occuper de moi et a donné mon nom à une personne, cela signifie que je vaudrais quelque chose pour lui, qu'il estime que je suis un bon garçon.

Je me suis senti fier et orgueilleux : j'ai hâte de le dire à papa. Comme ça, lui aussi, il se rendra compte que les autres ont de la considération pour moi et qu'ils m'aiment. -

-----

- Papa est rentré à la maison et nous nous sommes retrouvés pour le repas.

Son humeur était la même que tous les jours.

Un 'salut' quand il est entré dans la cuisine, tête basse, sérieux et silencieux.

Quand je suis à table avec lui et tante Adele, j'ai peur qu'il me fasse des reproches ou qu'il me dise devant ma tante et Flavius que je n'ai pas bien fait quelque chose.

Ce n'est encore jamais arrivé, mais malgré cela, je ne me sens pas tranquille.

D'habitude, rigide et tendu comme une corde de violon, je mange rapidement pour quitter la table le plus vite possible et sortir.

Aujourd'hui, je me suis rendu compte que, quand je dois parler en leur présence, dans cette pièce, avec un tel silence, ma peur se transforme en panique.

J'étais certain de pouvoir exprimer mon enthousiasme et ma joie d'avoir trouvé un travail à papa.

Mais quand j'ai commencé à parler, j'ai perdu mes forces et j'ai eu envie de pleurer...

J'ai balbutié quelques mots :

“Papa, grâce au coiffeur, j'ai réussi à trouver un emploi qui me plaît. Je vais être assureur. J'ai déjà un rendez-vous lundi matin avec l'Inspecteur de l'agence qui a son bureau au centre-ville.”

J'avais le cœur qui battait la chamade, j'ai commencé à transpirer et je suis devenu rouge pivoine.

Papa m'a jeté un coup d'œil et m'a répondu :

“C'est bien, tiens-moi au courant”,

et il s'est remis à manger.

Le silence est retombé et je me suis senti honteux.

C'était comme si, d'un endroit de la pièce, une voix me disait :

“Mais quel assureur... que vas-tu donc faire toi ? Tu ne vaux rien ! Tu as même eu du mal à obtenir ton diplôme de troisième... Alors, imagine-toi !”

Et tout se termine dans un énorme éclat de rire ironique.  
Puis, tout à coup, la peur s'est précisée et je l'ai comprise :

“Steven, calme-toi, tu as eu ces pensées parce que tu avais peur que ton père te dise : - Non, Steven, être assureur n'est pas un travail pour toi, comme il l'a fait quand tu lui as dit que tu voulais devenir camionneur - .”

J'ai rapidement terminé mon repas et je suis sorti.

Et tout de suite, les tensions se sont apaisées.

J'ai soupiré :

“Steven, plutôt que de la fierté ou de l'orgueil... tu es submergé par mille émotions et sentiments quand tu parles à ton père devant ta tante. Ils sont tellement durs et sérieux que tu en perds tes moyens et que tu restes sans voix, de sorte que tu te retrouves épuisé comme tu l'es maintenant.”

Mais je vais essayer à tout prix de devenir plus sûr de moi et de ne plus être honteux de parler de moi, ni à eux, ni aux autres. -

-----

- Ce matin, à dix heures, je suis allé au rendez-vous pour mon travail.

J'étais très ému et j'ai demandé à maman de m'aider à me présenter convenablement pour faire bonne impression à monsieur Lucian.

Son bureau est au second étage d'un très grand immeuble.

J'ai sonné et c'est monsieur Glanville lui-même qui est venu m'ouvrir.

Je me suis présenté en souriant :

“Je m’appelle Steven, j’ai rendez-vous avec monsieur Lucian.”

“C’est moi. Viens, entre, je t’attendais. Nous sommes seuls, ma secrétaire est en vacances et l’agent général, monsieur Alan Manley, a pris quelques jours de congés. C’est une période pendant laquelle il n’y a pas beaucoup de travail.”

Tout en me parlant, il m’a accompagné dans une pièce et m’a fait asseoir dans un petit fauteuil :

“Alors, Steven, Octavius m’a dit que tu aimes le travail de représentant et que tu es un brave garçon. Tu le sens bien de devenir assureur ?”

Lucian me plaisait : je me sentais bien avec lui et je commençais déjà à me sentir plus détendu.

Il devait avoir à peu près le même âge qu’Octavius, il souriait et, surtout, il me parlait comme un grand frère.

“Monsieur Lucian, je suis impatient d’apprendre ce travail et je suis persuadé qu’il me plaira.”

“Bien, Steven, si tu veux, tu peux déjà venir demain matin visiter des clients avec moi. Je pense que dans une semaine, nous saurons si ce travail te plaît et s’il peut te convenir.”

J’ai éprouvé une forte émotion :

“Je suis content, Monsieur Lucian, de commencer avec vous demain.”

Il a compris que j’étais ému, et m’a encore souri davantage. Il a conclu en me mettant la main sur l’épaule :

“Demain matin, à neuf heures, je viendrai te chercher chez toi. À demain, Steven.”

“Merci monsieur Lucian, à demain.”

En descendant les escaliers de l'immeuble, j'ai tout de suite remercié maman :

“Merci, maman je suis sûr que c'est toi qui m'ai aidé. Je suis super heureux.”

Si monsieur Lucian me prend avec lui, j'apprendrai facilement à devenir assureur.

Il me plaît beaucoup : il est gentil, souriant et je sens que c'est une bonne personne.

“Merci, maman, je t'aime tellement.” -

-----

- La semaine dernière, passée avec monsieur Lucian a filé à toute vitesse.

Je suis tout excité par ce travail.

Il m'a déjà dit que, d'après lui, je n'aurai aucune difficulté à le faire et que donc, la semaine prochaine, il me présentera à monsieur Manley pour qu'il m'engage.

Il m'a aussi demandé de le tutoyer : maintenant, je le considère vraiment comme un grand frère.

Et comme ça, ça a été assez facile de lui parler de ma situation familiale et de lui expliquer pourquoi je ne peux pas l'inviter à la maison.

Comme avec tous ceux qui viennent me chercher à la maison, je l'attends en rue.

Lucian a été un peu étonné par mon histoire et il m'a rassuré :

“Steven, tu verras qu'en entrant dans le monde du travail, ta situation va changer. Je suis sûr que ton père t'aime et qu'il va certainement t'aider à trouver la solution qui te convient.” -

- Lucian a fixé le rendez-vous avec l'agent général, monsieur Alan Manley pour la signature du contrat d'embauche : je suis ému et plein d'espoir... -

- Cette fois, papa m'a accompagné et cela m'a fait fort plaisir : avec lui, je me sens plus tranquille et sûr de moi.

Après nous être présentés, papa a pris la parole :

“Monsieur Manley, d'ici quelques semaines, mon fils sera majeur. C'est un brave garçon. Il a eu beaucoup de malchance parce qu'il a perdu sa maman à l'âge de six ans. J'essaye de faire mon possible pour qu'il puisse s'intégrer dans le monde du travail, vu qu'il n'est pas fait pour les études. Dès qu'il aura son permis de conduire, je lui achèterai une voiture. Steven m'a expliqué que ce travail lui plaît beaucoup et que monsieur Lucian lui a dit qu'il pourra le faire facilement. Moi aussi, je serais content qu'il essaye de le faire.”

Souriant, monsieur Manley, regardait attentivement mon père et à la fin de son discours, il lui a répondu :

“Monsieur Lucian m'a parlé de Steven, et je suis d'accord de l'engager.”

Puis, en s'adressant à moi, il a ajouté :

“Steven, en attendant que tu obtiennes ton permis et que tu aies ta voiture, tu pourras t'occuper des dossiers au bureau et continuer à sortir avec Lucian pour bien apprendre le métier de la vente. Au début, tu auras le salaire minimum. Mais quand tu seras prêt à faire les polices et à sortir seul, nous reverrons ton contrat. Ça te convient ?”

“C’est parfait”,

ai-je directement répondu.

Monsieur Manley et papa se sont regardés et ils ont souri.

Nous n’avions plus rien à ajouter et nous nous sommes donc salués.

Papa était content et souriait : qu’est-ce qu’il est différent quand nous sommes seuls, lui et moi !

Même s’il gardait sa façon de faire, expéditif, décidé, sûr de lui, quelque chose en lui changeait.

Ainsi, derrière ses discours, même très brefs, je réussis à percevoir tout l’amour qu’il a pour moi.

Plus particulièrement, je le lis dans ses yeux quand il me fixe du regard.

En sortant du bureau, nous nous sommes arrêtés dans un bar pour boire quelque chose ensemble.

Comme à chaque fois, il m’a répété :

“Comporte-toi bien, Steven, je ferai tout pour toi.”

Ces paroles me remplissent de joie et d’orgueil : je suis important aux yeux de mon père ! Pourtant, tout au fond de mon cœur, je ressens toujours un peu de tristesse...

Je voudrais avoir le courage de lui dire :

“Papa, j’aimerais que tu sois toujours comme tu es maintenant alors qu’à la maison, quand tante Adele et Flavius sont là, tu ne m’adresses jamais la parole.

Je voudrais que tu me donnes la possibilité de t’exprimer ce que je pense et de te donner mon opinion sur tout.

Au contraire, tu ne me permets de te parler que de peu de choses: des discours d’ordre général, des sujets banals, le sport et rien d’autre.

Papa, j'ai tellement envie de t'ouvrir mon cœur sur tout, sans limite... C'est comme si tu m'enfermais tout seul dans une chambre... ça me fait énormément souffrir."

Mais j'ai directement chassé cette tristesse en pensant que le lendemain, j'allais commencer à travailler : je crois rêver ! Et je suis à nouveau heureux et plein d'enthousiasme. -

-----

- L'employée du bureau s'appelle Irene. C'est une jeune fille, elle a un an de plus que moi.

Le matin, quand je suis au bureau, je l'aide à faire son travail et à ranger les archives.

Toutes les après-midi, je sors avec Lucian et j'apprends un tas de choses.

C'est un vendeur infatigable et déterminé. Il inspire vraiment confiance.

Il parle d'une façon décisive, tout en étant doux. On sent sa bonté dans sa voix et on la voit dans chacun de ses gestes.

On comprend tout de suite que c'est une personne bonne et honnête.

Je pense que c'est ça qui convainc ses clients, même les plus réticents, à souscrire les polices d'assurance qu'il propose. -

-----

- Je suis le cours d'auto-école avec assiduité : j'ai envie d'obtenir



mon permis de conduire le plus vite possible, vu que papa m'a déjà dit qu'il m'achèterait directement une voiture.

J'ai tellement hâte... surtout parce que, pour le moment, j'ai une petite amie...

Je l'ai connue dans une boîte de nuit, elle habite dans un village tout près de me ville.

De temps en temps, le dimanche, je vais la rejoindre. Je connais déjà ses parents et sa petite sœur.

Pour pouvoir y aller, je dois demander à mes amis de m'y déposer, c'est pour cela que je ne peux pas y aller chaque fois que je veux. -

-----

- De temps en temps, le dimanche, je vais dire bonjour à mamie Celestina et à mes oncles Francis et Roland.

Mamie Celestina me demande toujours comment je vais et je lui raconte un peu ma vie en ville et mon travail.

Elle reste toujours un peu perplexe, peut-être parce que ce que je lui dis est très différent de son mode de vie et de la simplicité de la campagne.

À la fin, elle me sourit et dit :

“L'important, c'est que tu te sentes bien.” -

-----

- Génial, j'ai le permis ! Génial, j'ai une nouvelle voiture !

C'est une FIAT 500 L blanche.

Papa et moi sommes allés ensemble chez le concessionnaire.

Après m'avoir répété à plusieurs reprises de toujours contrôler le niveau d'eau et d'huile, il a terminé avec la même phrase :

“Et souviens-toi de ton père.”

Quand j'entends cette phrase, c'est comme si je recevais un coup de poing dans l'estomac. Mais à présent, je ne veux plus y penser: je suis trop heureux d'avoir ma voiture !

Maintenant, je suis autonome !

Et Lucian a dit à monsieur Manley que je suis prêt à aller voir les clients.

Monsieur Manley a signé un accord avec les responsables de certains concessionnaires automobiles et avec des vendeurs privés. Ils proposent une assurance au moment de la vente et c'est moi qui dois me charger de conclure le contrat.

Quand il m'a appelé dans son bureau pour me l'annoncer, j'ai été très ému : maintenant, je peux enfin prouver ce que je vauds et appliquer tout ce que Lucian m'a appris.

Je ne suis pas encore très sûr de moi, surtout quand ce sont les vendeurs du plus gros concessionnaire de la ville qui m'appellent.

J'ai compris qu'ils ne sont pas très contents que ce soit moi qui aille voir leurs clients : ils pensent que je suis trop jeune et inexpérimenté...

Les vendeurs reçoivent une commission pour chaque police qu'ils signent et, naturellement, ils préfèrent travailler avec Lucian ou monsieur Manley...

C'est pour cela que je préfère, et de loin, aller voir les vendeurs privés : ils sont plus calmes et leurs clients sont plus réceptifs.

Je suis en train d'apprendre qu'être assureur, ce n'est pas si facile que cela.

Il faut toujours être enthousiaste, déterminé et très calme.  
Quoi qu'il en soit, je ne me décourage pas. J'adore être en contact avec les gens parce que je vis un tas d'émotions.  
Et puis, avec l'aide des vendeurs, j'arrive presque toujours à conclure les contrats d'assurance. -

-----

- Dave, ce que tu me disais est arrivé : je ne suis pas tourneur !  
Quand tu m'as conseillé de ne pas trop penser au travail que j'aurais pu faire, j'ai essayé de le faire le moins possible. Mais parfois, j'avais envie de dire :

“Steven, le seul travail que tu as envie de faire, c'est camionneur.  
Mais ton père ne veut pas... que vas-tu devenir ?”

Dave, j'ai compris une chose très importante : on ne peut jamais être sûr de ce qui arrivera plus tard, ni en bien, ni en mal.  
Merci Dave, j'essayerai de toujours m'en souvenir. -

- “Merci, maman, si aujourd'hui je suis assureur, c'est uniquement grâce à ton aide.  
Je sais que tu voyais comme j'étais désespéré à ces moments-là, ne sachant ce que j'allais faire...  
Je t'aime tellement, maman.” -

- *Steven, je suis content que tu aies compris cela.*

*C'est l'unique façon de vivre sereinement ta vie, pour obtenir d'elle tout ce dont tu as besoin pour grandir, pour savourer toute chose et jouir de tout ce qu'elle offre.*

*Tu dois savoir que ce ne sera pas toujours facile à faire : l'esprit te porte toujours vers le passé ou le futur, mais jamais vers le présent.*

*Si tu retournes dans le passé, tu peux être nostalgique et avoir des regrets à propos de choses ou de moment vécus. Ceci peut te pousser à agir de sorte à les recréer, alors que ce n'est plus possible.*

*Si tu revis des situations que tu as déjà vécues, tu ne peux pas ressentir les mêmes émotions et sensations qu'à ce moment-là, parce que tu as changé.*

*En plus, si tu penses au passé, tu peux devenir amer, ou des souffrances que tu as vécues peuvent ressurgir dans tout ce qu'elles ont eu de douloureux.*

*Tu peux te sentir coupable de ce que tu n'as pas donné, aimé ou parce que tu as fait souffrir.*

*Tu peux avoir du ressentiment envers les personnes qui ne t'ont pas aimé ou pour ce qu'elles t'ont fait subir.*

*Se retourner vers le passé est utile pour comprendre les leçons apprises grâce aux expériences vécues.*

*Tu peux revoir le passé seulement pour guérir les blessures de ton cœur, pour pardonner et te pardonner.*

*Et c'est bien de faire ceci avec les personnes qui peuvent t'aider et te soutenir.*

*Par contre, si tu te perds dans le futur, tu peux avoir des peurs et des angoisses pour des choses qui pourraient ne pas arriver. Cela peut créer en toi des attentes qui, si elles ne se concrétisent pas, te rendront amer.*

*Penser au futur peut te pousser à créer ce que, à ce moment-là, tu retiens de tes certitudes, mais que tu pourrais perdre d'un*

*moment à l'autre ou que tu ne considèreras plus comme telles, quand tu auras la confirmation que, dans la vie, il ne peut y avoir ni sécurité, ni certitudes.*

*C'est pour cela que tu dois demander à ta maman et à ton Ange de t'aider à vivre uniquement dans le moment présent. -*

-----

- Le travail de papa se porte bien.

Samedi dernier, nous nous sommes retrouvés dans 'son' bar et il m'a dit :

“Steven, j'ai acheté un autre camion pour la société avec un ami.

Nous ne manquons pas de boulot.

Continue à bien te comporter, sois respectueux de tout et de tout le monde.

Tu peux aller faire le plein de ta voiture chez le distributeur avec lequel je travaille toujours. À la fin du mois, c'est moi qui payerai la facture.”

J'en suis extrêmement heureux, bien sûr.

J'étais sûr de pouvoir passer un peu de temps avec lui et j'espérais pouvoir lui parler de moi.

Mais après m'avoir dit cela, il m'a fait comprendre qu'il n'avait plus envie de discuter d'autre chose et il a commencé à parler de football.

J'ai préféré lui dire au revoir et m'en aller...! -

-----

- Monsieur Manley m'a demandé de l'accompagner chez un client. Cela m'a étonné car c'était la première fois qu'il me demandait cela.

Il m'a toujours beaucoup intimidé : il est autoritaire et sa silhouette est si imposante qu'il se fait respecter par tout le monde.

Tout le monde le considère comme quelqu'un de très professionnel. Il est exactement l'opposé de Lucian qui est toujours très amical avec les autres.

Dans la voiture, il a commencé :

“Steven, regarde attentivement comment je me comporte avec ce client. Et rappelle-toi que, en fonction de la personne que tu as en face de toi, tu dois changer ta façon d'agir.”

Et de fait, le client que j'avais déjà rencontré avec Lucian, se comportait avec lui d'une façon tout à fait différente.

J'avais du mal à en croire mes yeux. Les rôles étaient inversés : monsieur Manley paraissait être le client et vice-versa.

Il posait un tas de questions au client et à la fin, celui-ci a signé un nouveau contrat...

En rentrant au bureau, il m'a expliqué d'autres choses sur le comportement à avoir au cours de rendez-vous d'affaire.

Sa façon cultivée de parler, sa capacité de conviction, sa prestance, le soin qu'il prend de sa personne, tout en lui me fascine énormément.

Il s'exprime avec beaucoup d'assurance et parfois même un peu d'arrogance.

C'est un modèle que je veux imiter. -

*- Attention, Steven, c'est normal que tu apprennes bien ton métier et la façon dont tu dois te comporter. Mais ne fais jamais*

*semblant ou ne trompe jamais les personnes que tu as en face de toi, en utilisant des arguments commerciaux.*

*Tu peux les utiliser si tu respectes les autres. Mais fais très attention à ne pas t'en servir pour pousser quelqu'un à faire ce que tu veux. Dans le travail que tu fais, cette frontière est ténue. N'oublie pas que si tu en abuses pour gagner davantage d'argent, tu pourrais te comporter ainsi avec tout le monde.*

*Ton cœur est simple et candide, protège-le pour qu'il reste toujours comme il est.*

*Tu peux apprécier monsieur Manley et apprendre de lui les choses nécessaires à ton travail, mais ne fais pas de lui un modèle à imiter.*

*Nous avons tous notre beauté et nous possédons tous des capacités différentes. C'est pour cela qu'il est bon que nous exprimions chacun notre Lumière et que nous utilisions nos talents.*

*Sinon, nous ne sommes pas nous-mêmes, et ceci crée des difficultés et fait souffrir.*

*Et en plus, si tu décides d'imiter quelqu'un, tu cours le risque de te tromper toi-même et les autres. -*

-----

- Maintenant que j'ai ma voiture, je suis encore plus proche de Sebastian et de Patrick.

Quand nous avons du temps libre, nous faisons de longues promenades en voiture et nous allons dans de nombreux endroits différents et éloignés de chez nous.

À présent, ma maison n'est plus un cauchemar. J'y retourne seulement pour manger et tard dans la nuit, pour dormir. Je ne parle plus, ni à tante Adele, ni à Flavius.

J'ai expliqué à papa que j'ai deux grands amis, Sebastian e Patrick. Et que donc, si je ne rentre pas à la maison pour manger, cela veut dire que je suis chez eux.

La maison de Sebastian, plus particulièrement, est devenue un vrai refuge pour moi.

Parfois, quand je me sens un peu triste, je vais chez lui même pendant mes pauses du boulot. Et, en attendant le retour de Sebastian, je passe mon temps à discuter avec son grand-père Gustavus.

Il me transmet une grande tranquillité. Après quelques minutes de discussion, je ne me sens plus triste.

Je m'assieds près de son grand fauteuil et souvent, je lui demande de me parler de la première guerre mondiale.

Grand-père Gustavus aime me parler et se souvenir de la 'Grande Guerre'.

Il répond à toutes mes questions très calmement et doucement.

L'autre jour, je lui ai demandé :

“Monsieur Gustavus, comment avez-vous fait pour résister autant de temps dans les tranchées ? Comment faisiez-vous pour avoir le courage de sortir de là pour aller combattre ?”

Il m'a encore souri davantage et m'a caressé la tête :

“Cher Steven, nous étions habitués à être dans les tranchées, cela faisait des semaines qu'on y était. Et même si cela te semble impossible, celui qui n'était pas tué par les balles ennemies, se résignait à rester là. J'ai compris que nous les hommes, nous avons une force énorme qui nous permet de vire et de survivre à



des situations dramatiques, même dans des conditions désespérées.

Je t'assure que nous aussi, nous avions très peur et que nous n'avions pas le courage d'affronter l'ennemi en face à face, avec une baïonnette.

Mais en temps de guerre, tout soldat doit obéir aux ordres.

Nous comprenions quelques jours à l'avance que nous allions devoir sortir des tranchées et avancer.

Nous le réalisions parce que les rations de nourriture étaient augmentées et nous recevions une grande quantité de chocolat, de cognac et de cigarettes.

Toute cette abondance signifiait une chose : le moment de l'assaut était arrivé !

Et chacun d'entre nous essayait de cacher ses propres peurs et d'avancer.

C'est sûr que les jours qui précédaient l'assaut étaient terrifiants... ils ne passaient pas... l'attente augmentait l'angoisse et la peur de mourir.

Nous étions conscients que, dans les tranchées, nous pouvions tous mourir d'un moment à l'autre. Mais au cours de l'assaut, nous savions qu'il était plus facile de mourir que de survivre...

Steven, je ne veux pas t'impressionner avec ces histoires, mais je voudrais t'aider à comprendre que dans tout homme, il y a une force inimaginable qui lui permet de résister à des choses inhumaines et de survivre dans des conditions tellement horribles qu'on pourrait penser ne jamais y arriver.

Ceci arrive souvent dans la vie. Si une personne savait toujours à l'avance ce qu'elle allait vivre, ce qu'elle allait souffrir dans certaines conditions, elle serait tellement sûre de ne pas pouvoir y arriver, de ne pas avoir la force et la résistance nécessaires, que rien ni personne ne pourrait lui faire changer d'avis.

Par contre, quand nous nous trouvons face à certaines situations, nous arrivons à tirer de nous des ressources énormes, que nous ne pouvions pas imaginer.

Steven, n'oublie jamais ceci : dans la vie, nous vivons tous nos propres guerres, et nous avons tous la force de les gagner.”

Les yeux brillants, il parle toujours très calmement de ces choses-là.

Et il conclut :

“Heureusement, Steven, cette époque est révolue. Aujourd'hui, les personnes ont tout ce qu'elles désirent, elles sont heureuses et vous, les jeunes, vous pouvez vous amuser.”

Très ému, je lui serre la main et je lui dis que je l'estime car il a été un grand soldat.

Il me sourit et continue de me caresser.

Les histoires de grand-père Gustavus me touchent énormément. Et dans les jours qui les suivent, je réfléchis sur toutes les souffrances qu'il a endurées au cours de la guerre, comme des millions de personnes.

Et je pense qu'on pourrait éviter ces souffrances s'il n'y avait pas la guerre... -

*- Tu as raison, Steven, et l'homme crée encore combien d'autres souffrances avec son attitude ou quand il ne fait pas ce qu'il devrait faire.*

*Et tout cela pour avoir le pouvoir, les privilèges, les richesses, le succès et toutes les autres choses.*

*Alors qu'il pourrait éviter tant de douleurs, simplement en aimant. -*

- Dave, comme je te l'ai dit, je réfléchis toujours beaucoup à ce que me dit grand-père Gustav us.

J'ai compris qu'il connaît un tas de choses, mais surtout, je sens que ce qu'il dit est très important pour moi. -

*- Cela s'appelle la sagesse du vécu, Steven. La sagesse qui fleurit de toutes les expériences que nous vivons si nous les observons attentivement pour en comprendre le sens et en tirer les enseignements.*

*Si tu continues à observer ce que tu vis, ce que tu ressens, ce qu'on te dit, toi aussi, tu deviendras un 'sage' comme grand-père Gustavus, et tu pourras aider les autres jeunes, simplement en partageant avec eux ta vie, tes expériences, ta compréhension des choses.*

*Je suis certain que cela arrivera, parce que tu sais observer et réfléchir, principalement avec ton cœur, et pas seulement avec ton esprit.*

*Et les vraies sagesse sont celles qui naissent dans notre cœur, pas celles qui sont créées par l'esprit. -*

- Dave, il y a pourtant une chose que je n'arrive pas à comprendre.

Grand-père Gustav us m'a dit que pendant la guerre, ils n'avaient pas le courage, mais la force... j'ai toujours cru que les soldats avaient du courage... -

*- C'est vrai, ils ont du courage.*

*Mais ce que grand-père Gustavus voulait te dire, c'est qu'eux aussi, comme tout le monde, ils avaient peur.*

*Il est naturel d'avoir peur dans certaines situations difficiles et il est également naturel d'avoir peur de mourir.*

*Mais la force que chaque homme a en lui l'aide à surmonter ses peurs et à agir malgré elles.*

*C'est comme ça que naît le courage.*

*Dans un premier temps, nous acceptons nos peurs, en sachant qu'elles sont naturelles. Ensuite, nous reconnaissons notre propre force, et nous agissons avec détermination et courage.*

*Notre courage naît au moment où nous sommes conscients et sûrs d'avoir la force nécessaire pour vivre une certaine expérience, pour affronter certaines choses. -*

- Mais si je n'ai pas le courage de parler à papa, comme je voudrais pourtant le faire, cela veut dire que je n'ai pas la force nécessaire... ? -

- Non Steven, ce n'est pas aussi simple.

*Souviens-toi des paroles de grand-père Gustavus:*

*"Tous les hommes ont en eux la force de vivre ce que la vie exige."*

*De la même façon, toi aussi, tu as et tu auras toujours la force nécessaire pour tout faire. -*

- Alors, mon courage ne naît pas de ma force... -

- Cela ne peut jamais arriver, chez personne.

*Le courage naît toujours de la force. Et donc, si nous avons tous de la force, nous pouvons tous agir avec courage.*

*Si cela n'arrive pas, c'est parce que nous faisons d'autres choix pour les nombreuses raisons que tu comprendras si tu continues à observer ta vie et celle des autres.*

*Bien entendu, si tu le fais toujours avec ton cœur, et sans ne juger rien ni personne. -*

- Je ne sais pas pourquoi, mais cela fait un petit temps que je n'ai plus envie de voir ma petite amie.

Maintenant que j'ai une voiture et que je pourrais aller chez elle quand je le veux, je n'en ai plus envie.

Même si nous ne nous sommes vus que quelques mois, je n'ai pas envie de le lui dire, je ne veux faire souffrir personne.

Comme je ne sais pas quoi faire et comme j'ai peur de me faire enguirlander par ses parents, je ne suis plus allé chez elle, sans même lui donner la moindre explication.

Mes amis l'ont vue et m'ont dit qu'elle était très fâchée sur moi, et ses parents aussi.

Ils ont raison : j'ai honte de n'avoir pas eu le courage de leur dire la vérité et d'avoir disparu de cette façon.

À présent, je me rends compte que je n'ai été ni honnête, ni loyal avec elle et sa famille... et en me comportant ainsi, je l'ai encore fait souffrir davantage et j'ai encore plus fâché ses parents... -

*- Steven, tu dois toujours affronter toutes les situations de la vie, pour pouvoir te sentir bien et que ton cœur puisse vivre en paix. C'est vrai que la vérité fait parfois souffrir. Mais ne pas la dire, ou raconter des blagues pour la cacher, fait encore souffrir bien davantage.*

*La vérité peut créer des difficultés, elle peut t'amener à perdre des personnes, des choses, des privilèges.*

*Mais elle te rend libre. Et la liberté n'a pas de valeur.  
La vérité est une expression de respect et d'amour. Elle attire le respect et la confiance des autres.  
Dis-la toujours avec tact et amour, et accepte sereinement les réactions qu'elle peut faire naître. Ceux qui l'auront reçue t'en seront reconnaissants.  
N'oublie pas que tu peux échapper de certaines situations, tu peux cacher la vérité, mais tu ne peux pas échapper de toi-même, ni tromper ton cœur. -*

- Patrick et Sebastian sont aussi célibataires. Nous avons donc décidé de passer les fêtes de Noël ensemble.  
La frénésie qu'ont les personnes à faire leurs achats et à organiser les fêtes nous excite : tout le monde pense à s'amuser. Cette atmosphère enveloppe la ville toute entière. -

-----

- Nous avons passé la nuit du nouvel an dans un village proche de chez nous, où nous avons récemment rencontré de nouvelles jeunes filles.  
Une d'entre elles a mis sa maison à disposition pour faire la fête et nous nous sommes beaucoup amusés.  
Mais mon cœur était un peu triste : je pensais à la façon dont j'avais quitté ma petite amie. Peut-être a-t-elle passé de mauvaises fêtes à cause de moi... -

-----

- Susan va accoucher dans environ deux mois. Maintenant, quand je vais lui dire bonjour, je n'écoute plus ses éternels discours sur papa. Je la rassure toujours, je la félicite pour son bébé et je m'en vais.

Même si ses paroles continuent à me déranger, maintenant, j'arrive facilement à ne plus trop y penser.

Je vis de bons moments avec mes amis. J'ai deux familles qui m'aiment, j'ai un travail, j'ai une voiture et je ne manque pas d'argent.

Je suis trop heureux pour prêter attentions aux habituelles lamentations de Susan à propos de papa. -

-----

- Aujourd'hui, quand papa est rentré à la maison, il avait les yeux brillants : j'ai eu un coup au cœur parce que je ne l'avais jamais vu ainsi.

La voix rauque, il a murmuré :

“Oncle Valerius est mort.”

J'en suis resté abasourdi : mon gentil oncle Valerius est mort, comment c'était possible ?

Papa a ajouté :

“Il a eu un infarctus”,

et puis il s'est renfermé dans son silence.

J'étais bouleversé : aussi bien par la mort de mon oncle qu'à la vue de mon père qui pleurait.

C'était la première fois que cela arrivait !

Je suis sorti en courant de la maison.

Je continuais à penser : oncle Valerius n'est plus là.  
Puis je pensais à papa, à ses larmes. Je ne comprenais pas... et je me demandais : si papa pleure oncle Valerius, cela veut dire qu'il l'aimait. Mais alors pourquoi se parlaient-ils aussi difficilement ?

Ah ! Combien de choses me cache-t-on... !

Même mamie Celestina ne me dit pas toute la vérité !

Il y a tellement de choses que je ne comprends pas !

Il y a un petit temps, mamie m'a raconté :

“Pendant la guerre, la famille de la sœur de mon mari, ton grand-père, a emménagé chez nous parce qu'ils n'avaient plus rien à manger. C'est à cette occasion que ton papa a rencontré ta maman.”

En fait, cette ‘sœur de mon grand-père’, c'était aussi ma mamie vu qu'elle était la maman de mon papa...

A ce moment-là, j'ai compris que maman et papa étaient cousins.

Quand j'ai dit ceci à ma mamie, elle a vite coupé cours à la discussion. Personne ne m'avait jamais dit que mes parents étaient de la même famille.

Ceci, et la façon dont ma mamie a terminé son histoire, m'ont fait comprendre qu'on ne pouvait pas se marier entre cousins.

Mamie Celestina a toujours été très vague à propos de la rencontre entre mes parents. Mais une fois, cette phrase lui a échappé :

“Dans la famille de ton papa, il y avait vingt-et-un enfants.”

Comme elle voyait que j'étais stupéfait, elle a ajouté :

“Steven, à cette époque, on avait beaucoup d'enfants. C'était une chose naturelle, toutes les familles étaient nombreuses.”



A l'époque, on recevait également des primes du gouvernement, car il affirmait que tous ces bras pour travailler la terre allaient apporter le bien-être aux familles et au pays.

Ton père a perdu son père alors que lui et ses six frères étaient encore très jeunes.

Sa maman, ta mamie, a épousé un autre homme qui était également veuf et qui avait déjà sept enfants.

Ensuite, ils ont fait encore sept enfants.

Et donc, en tout, ils en avaient vingt-et-un..."

À ce moment-là, je me suis mis à rire :

"Ce n'était plus une famille, c'était une tribu..."

"En effet",

a répondu mamie Celestina.

"C'est tellement vrai que parfois, ils n'arrivaient plus à trouver l'un ou l'autre enfant... et ils passaient des heures à le chercher... c'est pour cela qu'ils se sont retrouvés sans rien à manger. Et donc, ton grand-père et moi les avons hébergés.

Mais très vite, nous aussi, nous nous sommes trouvés au bout de nos réserves et nous avons donc tous souffert de la faim."

À cette époque, qui sait tout ce qui s'est passé entre toutes ces personnes qui vivaient ensemble dans une situation aussi désespérée...

Qui sait combien et quels sentiments sont nés entre toutes ces personnes !

Ayant vu papa pleurer la mort d'oncle Valerius, je pense qu'à cette époque-là, mamie, mes oncles et papa avaient de bons rapports et qu'ils s'aimaient.

Je voudrais tellement que quelqu'un m'explique ce qui a changé leurs relations !

Mais peut-être que l'amour était toujours dans leur cœur, si j'en crois la douleur et les larmes de papa. -

*- Steven, ta réflexion est correcte : entre les deux familles, de nombreux sentiments sont nés, et peut-être pas tous d'amour... Leur union n'a pas été un choix libre. Et quand nous sommes obligés de faire des choses que nous n'avons pas envie de faire, inévitablement, des difficultés apparaissent dans les relations que nous avons avec les autres.*

*Et c'est encore pire si nous vivons des situations de privations et de difficultés, comme ce qu'ils ont vécu.*

*Si par la suite, ils ont gardé des non-dits dans leur cœur, s'ils ne se sont jamais expliqués et s'ils ne se sont jamais pardonnés, il ne pouvait plus y avoir de dialogue serein entre eux.*

*Dans la vie, il faut absolument toujours tout clarifier et se pardonner.*

*Ce n'est que de cette façon que nous pouvons surmonter les difficultés et créer des relations sereines et d'amour.*

*De plus, cela permet d'avoir le cœur en paix et d'éviter des souffrances ultérieures.*

*Et cela s'avère bénéfique même pour notre santé. Car tout sentiment de non-amour, un jour ou l'autre, provoque des maladies.*

*Souvent, nous guérissons après avoir surmonté des difficultés dans une relation avec quelqu'un et après avoir pardonné l'autre.*

*La mort d'une personne chère nous porte toujours à réfléchir, nous fait comprendre qu'il n'y a rien de plus important que l'amour et que nous ne devrions jamais laisser rien ni personne n'en empêcher l'expression. -*

-----

- Peu de semaines après la mort d'oncle Valerius, le fils de Susan est né et elle lui a donné le même nom que lui.

Elles et George sont très proches de mamie Celestina. Ils vont souvent la voir, avec leur fils.

Pauvre mamie, c'est le troisième enfant qu'elle perd : ma maman, oncle Valerius et son fils de dix-huit ans, mort pendant la guerre.

Qui sait ce qu'elle est en train de souffrir... ! -

-----

- Dave, pour le moment, je me sens encore moins sûr de moi que d'habitude.

La mort d'oncle Valerius m'a beaucoup perturbé.

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour penser à autre chose, mais, comme à l'époque, je me suis senti faible, les jambes tremblantes, perturbé pour un rien.

Encore une fois, j'ai parlé avec Sebastian et Patrick du sens de la vie et de la mort. Mais après en avoir discuté pendant des heures, nous ne sommes arrivés à rien.

Cela reste un grand mystère pour nous !

Malgré tout, cela m'a fait du bien de discuter avec eux de ces choses, même si je n'arrive pas à leur exprimer le mal-être que je ressens au fond de moi. -

- Steven, la mort de ton oncle Valerius, en plus de la douleur que tu ressens pour lui, a rouvert la blessure causée par la perte de ta maman.

Si tu y réfléchis, ces moments de mal-être augmentent quand tu apprends le décès de quelqu'un, que cette personne te soit chère ou que tu ne la connaisses pas.

Maintenant que tu es de nouveau bouleversé, il est naturel que tu ressentes à nouveau ces sensations qui te font tellement peur. Le manque d'assurance qui en découle à chaque fois en est un signe.

Ton père a vécu la mort de ton oncle Valerius de la même façon que toi.

Même si sa réaction a été différente de la tienne, sa douleur est très forte. Chez lui aussi, cela a rouvert la blessure liée à la mort de ta mère. Tout comme toi, il l'aime encore énormément et souffre toujours beaucoup de son absence.

N'aie pas peur d'ouvrir complètement ton cœur à tes amis. Confie-leur tes peurs, tes douleurs, tes besoins, tous tes mal-être.

N'aie pas honte, ces sentiments sont naturels.

En te confiant à tes amis, tu en souffriras moins et tu te sentiras mieux. -

-----

- Malheureusement, il est arrivé ce que papa craignait : j'ai fait une sortie de route ! J'étais avec Patrick et Sebastian.

C'est arrivé en pleine nuit, juste en sortant d'une boîte de nuit.

Je me souviens seulement que, dans un virage, ma voiture a dérapé, le volant m'a échappé des mains et j'ai vu un 'grand platane' devant moi... puis plus rien !

Quand j'ai repris connaissance, j'étais dans le fossé.

J'entendais la voix d'un homme qui demandait à Sebastian, qui était encore à l'intérieur de la voiture, à combien nous étions.

Sebastian continuait de répéter :

“À trois, à trois...”

Patrick avait 'volé' encore plus loin que moi. L'homme l'a découvert seulement quand il a entendu ses gémissements.

Patrick avait très mal à la jambe, tandis que Sebastian et moi, nous ne sentions rien.

“C'est un vrai miracle”,

continuait à répéter notre secouriste alors qu'il nous amenait à l'hôpital.

Je crois vraiment qu'il avait raison ! -

- “Maman, encore une fois, tu m'as aidé et protégé...”

Merci maman, reste toujours à mes côtés, je t'aime tellement.” -

-----

- Sebastian et moi sommes restés trois jours à l'hôpital, Patrick une semaine parce qu'il a une fracture au pied.

Quand j'ai vu entrer mon père dans notre chambre d'hôpital, j'ai compris à son regard qu'il avait eu très peur que je sois sérieusement blessé.

Il venait à peine de rentrer de son voyage professionnel, il avait les yeux gonflés par le sommeil, la fatigue et l'angoisse.

Il m'a dit à voix basse :

“Comment vas-tu ?”

“Bien, papa.”

Il n'a rien ajouté, il m'a de nouveau regardé intensément et m'a tendu une nouvelle robe de chambre.

Il a souri à Sebastian et à Patrick, leur a demandé s'ils allaient bien et puis il s'en est allé. -

- Monsieur Manley est venu me voir. Il a blagué avec nous tous.

Puis, avant de partir, il m'a serré la main et m'a souri :

“Courage, Steven, je veux très vite te revoir au bureau.” -

- Dave, ces deux derniers mois ont été si remplis d'émotions que maintenant, j'ai juste envie d'un peu de tranquillité. -

*- C'est normal, Steven. Tu as vécu des expériences intenses. Elles t'ont appris de grandes choses et tu te rends compte que tu n'as pas encore tout bien compris.*

*Tu as vu comme la mort peut tout à coup emporter une personne qui t'est chère et comme la vie te rend la joie avec la naissance d'un bébé.*

*Que ceci t'aide à toujours dire ton amour des autres.*

*L'accident que tu as fait a été une autre expérience marquante.*

*Qu'elle t'aide à t'arrêter et à te faire réfléchir, comme tu le désires.*

*Remercie encore ta maman.*

*Je sens que tu as de nouveau changé, que tu as compris de nombreuses autres choses : j'en suis content, Steven. -*

-----

- Patrick devra garder son pied plâtré soixante jours.

Quand tante Virginia m'a revu, elle m'a serré très fort dans ses bras:

“Remercions le Seigneur, l'important, c'est que vous soyez tous ici.”

La préfecture m'a annoncé que, à cause de l'accident, je vais devoir repasser le permis de conduire.

Heureusement qu'on ne me l'a pas retiré !

Il y a une autre bonne nouvelle.

Grâce au conseil de monsieur Manley, j'avais pris une assurance 'kasco' pour ma voiture. Elle couvre les dégâts causés lors d'un accident même si je suis en tort.

Et, avec l'argent de l'assurance, papa m'a déjà acheté une autre Fiat 500.

J'ai vraiment beaucoup de chance : après deux semaines, j'ai de nouveau une voiture.

Les parents de Sebastian aussi, dès qu'ils m'ont revu, m'ont serré très fort dans leurs bras :

“Grâce au Ciel, vous êtes encore parmi nous !” -

-----

- J'ai de nouveau réussi l'examen du permis de conduire.  
J'ai repris le boulot et maintenant, je suis beaucoup plus prudent au volant.  
Patrick, malgré sa jambe plâtrée, continue à aller à l'école sans trop de problèmes.  
Maintenant, l'accident n'est plus qu'un mauvais souvenir.  
Sebastian, Patrick et moi continuons à sortir ensemble.  
Je me sens mieux, aussi bien physiquement que mentalement.  
Papa voulu que je l'accompagne sur le lieu de l'accident. Nous y sommes allés avec Sebastian.  
Pendant le trajet, il ne m'a fait aucun reproche, mais il m'a encore donné d'autres conseils sur la façon de conduire une voiture.  
Il a été vraiment très gentil et compréhensif avec moi ! -

-----

- Je continue à rencontrer de nouvelles personnes au travail et j'apprends à me comporter de mieux en mieux avec elles.  
Par contre, je sens que le fait de ne pas avoir fait d'études me pénalise beaucoup.  
Quand je dois proposer des assurances à des personnes instruites, je me mets toujours à trembler, j'ai peur de ne pas être à la hauteur. C'est d'ailleurs souvent le cas.  
Ça va beaucoup mieux quand je vais vendre mes assurances en province.  
Là-bas, les personnes veulent surtout connaître l'assureur et, une fois leur confiance acquise, tout devient très simple.



Beaucoup de ces personnes ont des points communs avec mes oncles et ma mamie. Alors, je repense à la vie à la campagne qui me plaît encore tellement aujourd'hui. -

-----

- L'été arrive.

Sebastian et moi avons décidé de partir à nous deux en vacances, dans un petit village de montagne.

Patrick ne peut pas nous accompagner parce qu'il doit passer l'examen d'état pour obtenir son diplôme.

Papa n'était pas d'accord, mais quand il m'a dit :

“Non, Steven, tu n'iras pas aussi loin”,

pour la première fois, j'ai eu le courage de lui répondre devant tante Adele et Flavius:

“Non, papa, je veux y aller et j'irai : j'ai mon argent du boulot.”

Je lui ai dit cela les larmes aux yeux, j'étais très nerveux.

Papa n'a rien répondu. Et comme ça, dans le silence qui venait de tomber, j'ai quitté la maison. -

-----

- Quelques jours avant le début de mes congés, j'ai confirmé à mon père que je voulais aller à la montagne.

Cette fois-ci, il n'a fait aucune objection :

“Ça va, Steven, donne-moi l’adresse de ta pension et je viendrai te dire bonjour.”

Bien entendu, il a ajouté ses recommandations habituelles sur la conduite de la voiture, que j’écoute toujours patiemment et en silence.

Sebastian et moi sommes partis émus et excités : c’étaient nos premières vacances !

Mon ami Martin, quand nous étions encore au collège, me parlait avec enthousiasme d’un petit village où il allait chaque été avec sa famille.

L’endroit nous a tout de suite plu.

C’était exactement comme Martin l’avait décrit : il y avait une grande place avec une belle fontaine. Sur cette place se trouvait la pension où nous allions longer, ainsi que d’autres petites maisons, l’une à côté de l’autre.

Elles étaient toutes décorées de nombreuses fleurs colorées aux fenêtres et sur les balcons.

Lorsqu’on levait les yeux au ciel, on découvrait de hautes montagnes qui enfermaient le petit village comme dans un grand cercle.

En réalité, la pension était un bel hôtel et avait même une discothèque.

Un soir, j’y ai rencontré Juliana, une jeune fille qui était en vacances avec sa famille.

Elle me plaisait beaucoup et j’essayais de passer le plus de temps possible avec elle.

Sebastian s’amusait à se moquer de moi. Il disait que je devenais ‘idiot’ pour elle parce que je ne mangeais plus et que je ne regardais plus les autres filles.

Et c’était vrai !

J’essayais de faire semblant de rien... et je souriais à Sebastian.

Le dimanche d'après, à 11 heures, papa est arrivé devant la pension. Avec lui, il y avait aussi tante Adele...!

Je ne m'y attendais pas du tout...!

J'étais très content, mais en même temps furieux.

Content, parce que papa me montrait son amour, furieux parce qu'il avait pris ma tante avec lui.

Je voudrais ne plus jamais la revoir !

Nous nous sommes à peine salués.

Papa a directement voulu voir l'endroit dans lequel je me trouvais et avec qui...

Après avoir jeté un coup d'œil à la pension, il a souri, satisfait, et m'a dit :

“Steven, ta tante et moi mangeons avec Sebastian et toi.”

“Ça me fait plaisir, papa, nous allons nous promener et nous nous retrouverons ici à 12.30.”

J'ai directement dit à Sebastian ma rage à cause de la présence de tante Adele, et il m'a rassuré :

“N'y pense pas, Steven, nous ne resterons avec eux que le temps du repas. Après, nous les saluons et nous retournons nous amuser.”

La présence de Sebastian, me reconfortait beaucoup. -

-----

- Dave, ces derniers jours, j'ai beaucoup pensé à cet épisode, au malaise que j'ai ressenti en voyant tante Adele et j'ai compris d'autres choses.

Quand elle est là, papa n'est plus spontané. Au contraire, il se contrôle énormément. En plus, je ne veux pas qu'elle connaisse ma vie : elle ne m'aime pas, elle ne m'a jamais aimé, même quand j'étais petit.

Et je ne comprends pas pourquoi papa l'a prise avec lui, étant donné qu'il sait que nous ne nous parlons plus depuis très longtemps déjà.

Si elle n'avait pas été là, tout serait différent avec papa et je ne me sentirais pas aussi mal.

Pour moi, sa présence est une intrusion dans ma vie. -

*- Steven, je comprends ton irritation et ta difficulté.*

*C'est vrai que jusqu'à présent, elle ne t'a jamais montré d'amour, mais essaye de libérer ton cœur des sentiments que tu ressens pour elle.*

*Les années passent et les situations changent, Steven.*

*Aujourd'hui, vous êtes tous adultes et vous pouvez passer outre de nombreuses choses.*

*Peut-être que ton papa a voulu essayer d'apporter un peu de sérénité à la maison, pour mettre fin à cette atmosphère de douleur et de souffrance qui existe lorsque vous êtes ensemble.*

*Steven, essaye de ne pas ressentir de sentiments négatifs envers elle, reste ouvert à l'amour et aie confiance : tout peut toujours changer. -*

-----

- Les vacances sont finies, mais dans notre cœur, il n'y a pas de tristesse.

À présent, je me sens encore plus proche de Sebastian. En effet, comme nous avons vécu ensemble pendant quinze jours, nous avons eu le temps de nous parler et de nous confier de nombreuses choses intimes.

Patrick a obtenu son diplôme et nous attendait, curieux de savoir si nous nous étions amusés.

Cela nous a fait plaisir de nous retrouver tous les trois, nous avons tellement de nouveautés à nous raconter. -

-----

- Je n'ai pas oublié Juliana. Maintenant, je vais la rejoindre le dimanche, dans sa ville.

C'est un long trajet : cela me prend une heure et demie pour arriver chez elle.

C'est pour cela que j'ai dû le dire à papa qui, en secouant la tête, a marmonné :

“Mais pourquoi devais-tu aller si loin pour te trouver une copine ? Vas-y, mais sois prudent en route.”

C'était évident qu'il n'était pas d'accord. Mais il n'a pas ajouté un mot et j'ai directement quitté la maison.

J'arrive chez Juliana tôt le matin et elle me fait découvrir sa belle ville.

À l'heure du repas, elle doit rentrer chez elle. Juste une heure, puis nous reprenons notre promenade à travers la ville.

Nous parlons beaucoup de nous.

Je lui ai raconté ma situation familiale et elle m'a parlé de la sienne.

Elle vit avec ses parents, sa petite sœur et ses grands-parents maternels.

Elle se sent bien en famille.

C'est une gentille jeune fille tranquille. On comprend qu'elle vit dans un milieu dans lequel elle est aimée. -

-----

- L'hiver est arrivé. Mais même si le temps est mauvais, je vais retrouver Juliana.

Ses parents ont dit qu'ils désiraient me rencontrer. Et donc, un dimanche, je suis allé manger chez eux.

Depuis lors, j'y vais toujours et je me sens bien, en particulier avec maman Giudith.

Elle connaissait déjà un peu ma situation familiale parce que Juliana y avait déjà fait allusion.

Quand je lui ai raconté mon enfance plus en détail, elle a soupiré :

“Je te comprends tout à fait, Steven. Adolf, mon mari, a aussi perdu sa maman très jeune. Il a vécu avec une belle-mère et en a beaucoup souffert.”

Ici, tout le monde m'apprécie. Comme je peux aller chez eux à partir du samedi après-midi jusqu'au dimanche soir, ils m'ont trouvé une chambre chez une de leur voisine. -

-----

- Flavius est parti depuis quelques mois au service militaire. Grâce aux relations de son oncle, il est arrivé à entrer dans l'aéronautique et à rester dans une ville juste à côté de la nôtre. Comme ça, il peut rentrer à la maison tous les week-ends. J'en ai été content pour lui et j'ai pensé : Flavius a vraiment beaucoup de chance. Il a une maman qui ne vit que pour lui, un papa qui le respecte et grâce auquel il ne manque de rien, ses oncles le gâtent depuis qu'il est petit et il n'a aucun problème. Mais un soir, je l'ai vu pleurer avec sa mère et il m'a dit :

“Je suis rentré à la maison parce que ma fiancée m'a quitté...”

Le voyant en larme, j'ai éprouvé de la tristesse et j'ai essayé de le consoler :

“Flavius, ce sont des choses qui arrivent.”

Une fois sorti de chez moi, je suis retourné à mes pensées :

“Tu vois, Steven, la vie n'est pas toujours facile, pour personne. À tout moment, quelque chose de désagréable peut arriver et il faut être fort et prêt à tout.”

Je suis triste pour Flavius. Peut-être que lui non plus, il n'est pas heureux à la maison... et peut-être qu'il voulait se marier après son service militaire. -

-----

- Les semaines passent, tranquilles, entre travail, amis, et week-ends avec Juliana.

Lucian s'est mis à son propre compte. Il a ouvert une agence dans un gros village.

Il travaille pour la même compagnie d'assurance et nous continuerons donc à collaborer avec lui.

Mamie Celestine va mieux. Elle a accepté la mort d'oncle Valerius avec beaucoup de dignité.

Je vais un peu moins souvent chez Susan.

Je sais que papa est toujours régulier dans ses visites et Susan est régulière pour m'exprimer ses reproches à son sujet.

C'est pour cela que parfois, j'évite d'aller lui rendre visite. J'ai de plus en plus de mal à rester tranquille quand Susan commence à critiquer papa.

En partie, probablement, parce qu'il ne me fait manquer de rien, du moins matériellement.

Il y a aussi autre chose qui me rend mal à l'aise, mais je n'arrive pas à le dire à Susan.

Tous les samedis, elle reçoit de papa un grand sac rempli de produits alimentaires. Je pense qu'en un mois, cela représente presque l'équivalent de mon salaire.

Et elle, non seulement, elle n'apprécie pas, mais en plus, elle dit qu'elle aurait besoin d'autre chose...!

Je crois aussi que papa lui donne de l'argent, comme il nous en donne, à Flavius et à moi.

Sur ce point, je ne sais pas comment cela se passe exactement et papa se garde bien de me dire un seul mot sur le sujet...! -

*- Steven, fais attention à ne pas juger Susan.*

*Une personne peut adopter un tel comportement lorsqu'elle a dans le cœur un ressentiment aussi fort que celui que ta sœur a pour ton père. Si elle n'arrive pas à s'en détacher, elle ne peut pas apprécier les côtés positifs des autres, ni reconnaître les bonnes choses qu'ils font.*



*Et tu vois que tu découvres 'toujours plus' des côtés positifs chez ton père que tu ne voyais pas avant.*

*Je suis content que tu saches les reconnaître et les valoriser, malgré les blessures de ton cœur et ton désir qu'il t'exprime l'amour et l'estime qu'il a pour toi.*

*Le besoin énorme que tu as qu'il t'ouvre un peu son cœur, qu'il te parle de ta mère, de sa vie et de la tienne, pourraient aussi te pousser à seulement le critiquer et le blâmer.*

*Bravo Steven, reste aussi objectif dans toutes tes relations avec les autres. -*

-----

- Depuis que l'assurance obligatoire pour les voitures est entrée en vigueur, nous avons beaucoup plus de travail et Monsieur Manley fait de très très bonnes affaires.

Pour cette raison, il a ouvert une nouvelle agence dans la rue principale de notre ville et il a engagé une nouvelle employée.

L'autre jour, j'ai vu entrer papa avec Susan et George dans son agence : j'ai tout de suite eu très peur.

Mais en voyant que Susan souriait, je me suis directement tranquilisé.

Papa m'a demandé :

“Steven, s'il-te-plaît, peux-tu descendre cinq minutes, nous voudrions te montrer quelque chose.”

“Bien sûr, papa ! Salut Susan, salut George ; quelle bonne surprise !”

Ils m'ont souri tous les trois, heureux, et nous sommes sortis.

Devant le garage Volkswagen, qui se trouve en bas de mon bureau, une nouvelle ‘Golf’ bleue était garée.

Susan était excitée :

“Steven, tu aimes la voiture que papa m’a offerte ?”

“Oui, elle est magnifique, c’est une ‘familiale’ et vous serez encore plus à l’aise quand vous promènerez votre fils.”

En remontant au bureau, je pensais :

“Je n’ai jamais vu Susan aussi contente, heureuse, souriante. Et papa aussi. Quel bonheur de les entendre et les voir blaguer ensemble !”

Je me suis dit :

“Tu verras, Steven, maintenant que Susan et toi êtes adultes, vous allez arriver à parler sereinement avec votre père et à vous exprimer mutuellement votre amour.

Vous allez peut-être même parler de votre maman et de vos vies...”

J’ai levé les yeux vers le ciel :

“Maman, je désire tellement tout cela... aide-nous pour que ceci se réalise rapidement.” -

-----

- Après plusieurs semaines, je suis allé chez Susan et George. Susan était ravie de sa voiture et semblait plus sereine par rapport à papa.

Mais, alors que nous étions en train de parler de tante Adele, elle m'a dit tout à coup :

“Tu sais, Steven, j'ai appris que la Fiat 128 de Guy, c'est papa qui l'a achetée...”

J'ai senti une douleur à l'estomac.

J'ai compris que Susan ne me disait pas ceci par hasard...

Et de nouveau, nous en revenions aux habituels griefs sur papa !

Je me sentais tellement mal que je n'ai même pas eu la force de lui demander comment elle le savait.

Je continuais à penser :

“Que c'est moche d'apprendre les choses de cette façon !”

Et tout à coup, j'ai commencé à douter :

“Tante Virginia est-elle aussi gentille avec moi parce qu'elle m'aime vraiment ou parce que papa aide ses enfants ?

C'est évident que papa aimait son frère.

Je sais qu'il est mort après une longue et douloureuse maladie.

Peut-être que, avant que son frère ne meure, papa lui avait déjà promis qu'il allait aider ses fils...

Mais papa, pourquoi ne me dis-tu jamais rien ? Quel mal y a-t-il à me dire que tu aides aussi Guy et Patrick?”

Pour moi, c'est quelque chose de bien et j'en suis content.

Je me sens très fatigué et je quitte rapidement la maison de Susan.

Je me sens en émoi.

Je suis fâché contre papa, contre tante Virginia, contre Susan.

“Papa, pourquoi ne me fais-tu pas confiance ? Pourquoi continues-tu à me cacher tant de choses ?”

“Tante Virginia, m'aime-t-elle vraiment ou fait-elle semblant ?”

“Susan, quand donc arrêteras-tu de me parler des choses négatives concernant papa et de me rendre aussi malheureux ?”-

-----

- Je me sens vraiment bien avec Juliana et je vais la rejoindre le plus souvent possible.

Toute sa famille est très attentionnée envers moi.

Maman Giuditta me dorlote beaucoup, et chaque fois qu'elle me voit, elle me demande :

“Steven, dis-moi ce que tu voudrais manger, comme ça, je te prépare un bon petit repas.”

Monsieur Adolf est toujours gentil et souriant, il ne me pose jamais aucune question, ni sur moi, ni sur ma vie.

Même les grands-parents de Juliana sont des personnes douces et réservées.

Quand nous sommes tous ensemble à table, j'éprouve toujours une grande joie.

Je sens que j'ai une famille qui m'aime.

Depuis que je sors avec Juliana et que je côtoie sa famille, je me sens beaucoup mieux.

Cette sensation de bien-être, je la ressens dès que j'ai quitté ma ville. Plus je m'éloigne, plus elle se fait vive.

Mon esprit devient plus lucide, une grande excitation naît en moi.

Par contre, sur le chemin du retour, c'est le contraire qui arrive...

Mon esprit devient confus et je me sens un peu triste.

J'ai comme le sentiment d'entrer et de sortir de prison...

C'est vraiment génial de vivre chez Juliana, entouré d'une famille qui m'aime, dans une ville agréable à visiter et où je me sens libre : je n'ai plus du tout envie de rentrer à la maison ! -

-----

- J'ai reçu ma convocation pour le service militaire : dans quinze jours, je devrai me présenter à la caserne d'une grande ville en bord de mer, dans le sud, au centre d'instruction des recrues. -

- Je n'ai vraiment pas envie du tout de faire mon service militaire.

J'ai aussi un peu peur, mais je le cache à tout le monde.

Monsieur Manley, son épouse qui travaille avec lui au bureau, et leurs employés m'ont gentiment salué et m'ont dit qu'ils m'attendaient à la fin de mon service.

Avec Patrick et Sebastian, nous blaguons beaucoup sur mon départ, mais c'est seulement pour ne pas être triste à cause de notre séparation.

Ils me disent :

“Allez, Steven, comme ça, tu vas pouvoir nous préparer pour quand ce sera notre tour.”

J'ai embrassé affectueusement Susan et George, qui m'ont dit que je devais être fort et bien me comporter.

Avoir Juliana et sa famille qui m'aiment me donne de la force et de l'assurance.

La dernière fois que nous nous sommes vus, nous avons échangé des photographies.

Nous étions sûrs qu'elles allaient nous aider un peu quand nous nous sentirions seuls.

Le jour de mon départ, papa m'a accompagné à la gare et a attendu le train avec moi.

Au début, il n'a montré aucune émotion. Il avait toujours le même comportement, sûr de lui et déterminé.

Mais dans la salle d'attente, alors qu'il me parlait, j'ai senti son amour et son émotion :

“Steven, ne t'inquiète de rien, je viendrai souvent te dire bonjour. Tu sais que rien ne peut m'arrêter, et sûrement pas la distance qui nous sépare. Ecris-moi.”

En entendant ces paroles, j'ai éclaté en sanglots, puis j'ai essayé de retenir mes larmes.

Quand je suis monté dans le train, papa avait aussi les yeux humides : nous nous sommes étreints et nous nous sommes embrassés. -

-----

- Je suis à la caserne depuis plusieurs jours.

Il n'y a qu'une chose positive : la luminosité de cet endroit qui me fascine depuis le premier jour.

Au premier rassemblement de toutes les recrues, les Caporaux et les Sergents responsables de notre instruction nous ont fait comprendre comment cela se passe dans les casernes.

Notre Sergent a hurlé.

“À partir d’aujourd’hui, vous devez obéir aux ordres, nous voulons de la discipline, de l’ordre et de la propreté et faites attention : nous ne regardons jamais personne en face.”

Cette phrase s’adressait à ceux qui pensaient avoir un traitement de faveur parce qu’ils étaient ‘pistonnés’...

Et il a terminé en disant :

“Maintenant, tous en file, je vous amène chez le coiffeur.”

Tout à coup, en quelques minutes, je me suis retrouvé sans mes longs cheveux qui me descendaient jusqu’aux épaules. Je les aimais tellement...

J’avais plein de petites épingles sur la tête... et tout ça, au mieux des rires et des grimaces des coiffeurs et des ‘ancêtres’ de la caserne.

Toutes les recrues, nous avons eu le même traitement.

Il y a beaucoup de garçons qui viennent de toutes les régions d’Italie, mais ceux qui viennent du sud sont les plus nombreux. Ils ont l’air heureux de faire leur service. Ils ne tirent pas la tête comme nous, les garçons du nord.

Peut-être parce qu’ils sont plus proches de leur famille, ou peut-être parce qu’ils ont des caractères et des cultures différentes, ce qui leur permet de faire face à ces expériences plus sereinement. Par contre, moi, je ne me sens pas bien du tout et j’espère vraiment que ce mal-être va disparaître dans les prochains jours.-

*- Courage, Steven, essaye de ne pas faire trop attention à ton mal-être.*

*Pense que cela peut être une expérience qui va t’enrichir. C’est pour cela que tu dois l’accepter et la vivre le plus sereinement possible.*

*Demande à ta maman et à ton Ange de t'aider et de te protéger.  
Tu peux être sûr que c'est ce qu'ils feront.  
Quand tu ne te sens pas bien, pense à eux et à leur amour.  
Steven, tu as besoin de devenir plus fort pour tout. Ainsi, tu dois  
penser que le service militaire va t'endurcir.  
Observe sans juger cette atmosphère tellement neuve pour toi.  
Réfléchis à tout ce que tu vivras, comme tu sais si bien le faire.  
Tu vas connaître tellement de personnes différentes. De chacune  
d'elle, tu pourras tirer des enseignements utiles pour ta vie, si tu  
te comportes humblement et simplement, si ton cœur reste  
ouvert.  
Comme ça, à travers eux, tu pourras comprendre de nombreuses  
autres choses sur toi.  
Non seulement tu seras plus fort, mais tu auras plus de confiance  
en toi et tu te montreras plus sûr dans tes relations.  
Courage, mon garçon, oublie ta tristesse et tes plaintes, ouvre-  
toi encore plus à l'amour. -*

-----

- J'ai du mal à m'habituer aux nouveaux rythmes que la caserne impose.  
Réveil à six heures, gymnastique, petit-déjeuner et longue marche.  
Ensuite, autres sortes d'entraînements jusqu'au déjeuner.  
Après le repos, nous recommençons à marcher.  
Cela fait plus d'une semaine que je suis entré dans cette caserne et je n'en suis pas encore sorti.



Nous les recrues, nous attendons de nous faire vacciner afin de nous immuniser contre certaines maladies qui peuvent se contracter lorsque l'on vit en communauté

Hier, le Sergent nous a rassemblés dans la même cour que d'habitude et nous a dit :

“Demain, vous vous ferez vacciner.”

J'ai fait un bond de joie en pensant : ça y est, ensuite, je sortirai tous les soirs.

Mais le Sergent n'avait pas terminé sa communication :

“À partir d'aujourd'hui, les sorties sont interdites à cause de l'épidémie de choléra qui sévit dans une ville côtière.”

J'en ai eu le souffle coupé et mes jambes ont commencé à trembler.

À présent, je sens une profonde angoisse.

Bien qu'à l'intérieur, nous ayons de la place pour faire de longues promenades, je n'arrive pas à me calmer et à me résigner à devoir rester entre ces murs pour qui sait encore combien de temps. -

- Dave, je n'arrive pas à comprendre pourquoi je réagis aussi mal à cette interdiction.

Mon mal-être est tellement fort que je commence à être agité, je n'arrive pas à rester en place et j'ai du mal à respirer. -

*- Essaie de te calmer, Steven. Ce que tu as vécu enfant, enfermé pendant des années à la maison, est imprimé au plus profond de toi et t'a traumatisé.*

*Aujourd'hui, quand tu te trouves dans une situation identique, le malaise se manifeste à nouveau. -*

-----

- J'ai été vacciné : une injection dans la poitrine.  
Une fois hors de l'infirmierie, je suis allé dans le pré d'en face :  
je me suis effondré comme un sac vide !  
Mieux vaut là qu'à l'intérieur... dans le pré, peu de personnes  
m'ont vu et je me suis épargné de nombreuses moqueries.  
J'attendais et je craignais beaucoup ce moment. En effet, depuis  
que je suis petit, j'ai toujours eu peur des piqûres et je me suis  
toujours évanoui à la vue du sang. -

-----

- Je me sens très mal !  
Le matin, je me lève, je vais à la toilette et je pleure longtemps.  
J'essaye qu'on ne me voie pas et jusqu'à présent, personne ne  
m'a jamais rien demandé.  
Je ne vais plus au réfectoire pour manger, je réussis seulement à  
boire du lait et à manger des petits gâteaux que j'achète à  
l'épicerie de la caserne. -

-----

- Je dois faire la file pour téléphoner à Juliana : dans la caserne, il y a peu de téléphones et il y a tellement de soldats qui, comme moi, ont très envie de parler avec leur petite amie.

Elle me dit toujours son amour, ce qui m'apporte force et sérénité.

Papa m'a écrit qu'il viendrait bientôt me dire bonjour. Comme ça, je pourrai sortir de la caserne et passer du temps avec lui. -

-----

- En plus des marches et des entraînements, nous devons faire des corvées, comme nettoyer les chambrées et faire la vaisselle à la cuisine.

Il y a aussi des corvées à l'extérieur, impensables...!

Par exemple, hier, sur le tableau d'affichage, j'ai lu : 'service extérieur : sanctuaire', mon nom était écrit à côté, ainsi que celui de trois autres soldats.

Je savais que le sanctuaire était un monument érigé en l'honneur des morts des deux guerres mondiales, mais je ne savais pas quel genre de corvée j'allais devoir faire là.

C'est pour cela que je l'ai demandé au caporal. Il m'a répondu :

"Tu le sauras demain...!"

Le lendemain, on nous a fait monter dans un camion sans nous dire un mot.

Nous sommes enfin sortis de la caserne !

Ainsi, j'ai pu voir la campagne couverte d'oliviers et une partie de la ville.

Après une demi-heure, nous sommes arrivés devant le sanctuaire militaire.

Le caporal qui nous accompagnait ne nous a même pas permis d'admirer les nombreuses statues qui se trouvaient sur le grand escalier de marbre.

Il nous a ordonné d'entrer directement par une porte qui se trouvait au bas du monument.

Nous sommes entrés dans les souterrains !

Il nous a donné à tous des gants et une petite échelle et nous a dit :

“Vous devez contrôler que les coffrets sont en bon état et ensuite, les amener dans cette pièce”,

et de l'index, il nous a indiqué l'endroit dont il parlait.

J'ai eu la réponse que j'attendais hier !

Ces petits coffrets contenaient les os des soldats tombés pendant la guerre...

J'ai pensé : voici l'endroit idéal pour moi ! Déjà que je suis triste comme ça, et voilà la corvée que je dois faire...!

Enfermé dans les souterrains du sanctuaire avec tous ces restes humains !

Je ne savais pas si je devais en rire ou en pleurer.

J'ai essayé de me distraire en lisant les informations écrites sur les coffrets.

Nombreux étaient les morts qui avaient mon âge ou même moins.

Certains étaient nés dans ma ville ou ma province et leurs noms me semblaient familiers.

J'ai repensé aux longues discussions que j'avais eues avec Patrick et Sebastian sur le sens de la vie.

Encore une fois, je me suis posé la même question :

“Quel est le sens de cette vie ? Il y a ici des milliers de jeunes qui ont vécu peu d’années, qui sont morts de façon violente, en souffrant terriblement.”

Mais, une fois de plus, je n’ai pas trouvé la réponse.

Nous avons eu besoin d’une semaine pour terminer ce travail.

J’ai dû ouvrir certains coffrets et transférer les os dans un nouveau.

Je l’ai fait très vite, sans penser à ce que je faisais, parce que cela m’impressionnait beaucoup.

J’ai dit adieu au sanctuaire et à ses souterrains glacés.

Ça a été une expérience très dure.

Je me sens seul et triste.

J’attends la visite de papa avec angoisse. -

-----

- Ce dimanche matin, à neuf heures, le haut-parleur de la caserne a appelé mon nom :

“La recrue Steven est attendue à l’entrée de la caserne.”

Papa est arrivé !

Je me suis mis à courir et, quand je l’ai vu, je lui ai presque sauté au cou.

Nous étions tous les deux très émus, nous nous sommes serrés très fort et je lui ai donné un baiser sur la joue.

Le lieutenant m’a accordé une sortie jusqu’au soir.

Le taxi nous attendait à quelques mètres de la caserne. En entrant, papa a dit :

“Au centre-ville, s’il-vous-plaît.”

Nous nous sommes arrêtés sur le boulevard qui longe la mer. Le soleil commençait déjà à chauffer et la mer était d'un bleu intense.

Papa était très attentionné : je ne m'imaginais pas qu'il m'aimait autant !

En souriant, il m'a fait remarquer :

“Tu as vu, Steven, je suis venu très vite !

Je suis rentré de mon voyage du boulot et, moins de deux heures plus tard, j'étais déjà dans mon train pour venir te rejoindre. Ce voyage est long et fatigant, il m'a pris presque une journée, mais ce qui importe, c'est que maintenant, nous sommes ensemble.”

Depuis son arrivée, je me sens tout à coup mieux, il m'a suffi de le voir et de l'étreindre.

Que mon père me donne de l'assurance !

J'aimerais tellement être un 'colosse' comme lui, marcher bien droit, tête haute, sûr de moi, déterminé et poli envers les autres personnes.

Quand il est plein d'amour pour moi, je me sens redevenir petit enfant. Plus rien ne me fait peur.

Papa m'a amené dans un restaurant luxueux, avec vue sur mer, où nous avons mangé du poisson.

Il a continué à me rassurer pendant le repas :

“Steven, n'aie pas peur, quand on fait son service militaire, les premiers temps sont très durs, mais ensuite, tu t'habitues. Je continuerai à venir te voir et je te donnerai l'argent dont tu auras besoin.”

Papa n'a jamais parlé de sujets familiaux. Il s'est limité à dire que Susan, George et leur enfant vont bien. Il n'a même pas cité les noms de tante Adele ou de Flavius.

La journée est passée à une vitesse folle. Quand le taxi nous a déposés devant la caserne, nous étions tous les deux souriants et heureux.

Je l'ai serré très fort avant de franchir la porte de la caserne : son regard doux, plein d'amour et son sourire sont restés imprimés dans mon esprit et dans mon cœur.

Avant de m'endormir, j'ai repensé au moment où j'ai revu mon père ce matin-là.

C'était comme quand j'étais enfant et qu'il venait me retrouver à la campagne, chez ma mamie.

Mamie Celestine hurlait de la fenêtre :

“Steven, descends, ton papa est arrivé”,

et je laissais tout tomber, je me mettais à courir à perdre haleine, je montais les escaliers et je lui sautais dans les bras. -

-----

*- Comme tu le vois, Steven, cette nouvelle expérience t'a déjà apporté un grand cadeau.*

*Maintenant, tu as la certitude que ton papa t'aime.*

*Peu de temps a passé depuis ton départ, mais il n'a pas hésité à venir dès qu'il s'est rendu compte que tu n'étais pas bien et il t'a rassuré avec son amour.*

*Sois en heureux, Steven, réjouis-toi. Et estime-toi heureux en pensant que certains de tes compagnons n'auront jamais la visite de leurs parents parce qu'ils sont trop loin.*

*Pour les revoir, ils devront attendre leur première permission et ça, ce n'est pas avant longtemps.*

*Peut-être même que parmi eux, certains n'ont plus leur père...*

*La prochaine fois que tu te sentiras de nouveau découragé, seul, pense que ton père t'aime et souris.*

*De cette façon, il te sera plus facile de vivre n'importe quelle situation et tu pourras récolter les cadeaux que cette expérience ne manquera te t'apporter.*

*Si tu souris et si tu aimes, tu sentiras ta mère et ton Ange à tes côtés. -*

-----

- Une discipline de fer règne à la caserne et j'en souffre beaucoup.

J'éprouve de la colère pour la façon dont les Caporaux, les Sergents et tous les autres supérieurs nous traitent.

Ils exigent que tout soit parfait : la propreté personnelle, la propreté des chambrées et les corvées.

Parmi eux, personne ne parle sur un ton normal : ils hurlent tout le temps, même pour faire un discours banal.

On dirait des fous furieux.

Mais moi, je me tais toujours et je ne me rebelle jamais.

Je pense toujours aux paroles de papa :

“Comporte-toi bien Steven, et prends patience.”

Mais tout le monde n'est pas comme moi.

Il y a un groupe de garçons qui fait peur à tout le monde.

Leur ‘chef’ appartient à une ‘famille respectable’ comme on dit ici.

Il réagit souvent et a déjà terminé plusieurs fois dans la prison de la caserne.



Quand on l'y amène, il rit fort et hurle des paroles que je ne comprends même pas.

Avant d'entrer à l'armée, il a déjà fait plusieurs fois de la prison et cela ne lui fait pas peur.

Il a la silhouette et le regard d'un guerrier indien, porte une balafre sur le visage et d'autres cicatrices sur le corps.

Il aime se couvrir d'or... des colliers, des montres, des bracelets et il les met bien en évidence.

Avec ses amis, il rit, hurle et donne des ordres.

Comme moi, les autres recrues se tiennent loin de lui.

Nous avons peur de rencontrer son regard qui nous fixe avec un air de défi.

Nous avons presque tous été provoqués par ses hommes : ils veulent voir quelle est notre réaction.

Lui, il contrôle de loin. Si un de ses amis se trouve en difficulté parce que quelqu'un se rebelle, il intervient et lui met tout de suite le grappin dessus.

Moi, par exemple, ils m'ont volé le nécessaire de nettoyage des chaussures, y compris la graisse pour mes bottines et les lacets, mais je n'ai pas eu le courage d'aller les voir pour le leur réclamer.

Je suis allé rouspéter chez l'officier de service. Mais lui, en 'haussant les épaules', m'a dit de me 'réveiller'...

J'éprouve beaucoup de sentiments, pas tous bons, pour ces compagnons si puissants et arrogants...

Il y a deux jours, il s'est passé quelque chose qui m'a bouleversé. C'était au moment de la sieste, nous avons entendu du verre voler en éclat.

J'ai tout de suite regardé vers les grandes fenêtres qui se trouvent à ma gauche et, avec horreur, j'ai vu un garçon du groupe des provocateurs encastré dans la fenêtre, avec des morceaux de verre plantés dans tout le corps Son sang coulait à flots.

J'ai été choqué et je me suis enfui dans les toilettes parce que je sentais que j'allais m'évanouir.

Le garçon a été amené à l'hôpital militaire et nous n'avons plus jamais entendu parler de lui.

Dans la caserne, le bruit circule qu'il souffrait de dépression nerveuse, que la discipline et le séjour forcé à la caserne l'ont poussé à accomplir ce geste dramatique. -

- Mais alors, Dave, je n'avais rien compris !

Je pensais qu'il n'était qu'un garçon insensible, tyrannique et arrogant, alors qu'en fait, il était épuisé depuis longtemps. Tout comme moi, il avait du mal à accepter les ordres et à rester enfermé dans cette caserne.

Tous les deux, nous souffrons... seulement lui, il se montre dur, violent, sans peur, tandis que moi, je fais le contraire : je fuis devant les situations qui me font peur et je ne réagis jamais.

Je donne l'impression que je suis calme et détaché, mais à l'intérieur de moi, je suis en émoi. Quand je n'y arrive plus, je m'isole et j'éclate en sanglots.

Maintenant, je ne ressens plus ces sentiments négatifs envers lui et je sens une profonde tristesse en moi. -

*- Bravo, Steven, d'avoir abandonné ces sentiments négatifs que tu nourrissais pour ce garçon.*

*Maintenant que tu as compris ce qui se cachait derrière son comportement, tu peux te dire la même chose pour ses compagnons et tu les verras autrement.*

*Ceci ne veut pas dire que tu dois justifier leur attitude, ni la subir. Mais grâce à la compassion que tu auras envers eux, tu*

*pourras abandonner les sentiments négatifs que tu as dans le cœur et tu ne les jugeras plus.*

*Cet épisode t'a beaucoup perturbé, mais il t'a fait comprendre beaucoup de choses.*

*Ce garçon a orienté son désespoir vers lui.*

*Steven, fais de cette expérience un trésor. Que tes peurs ne te poussent pas à t'apitoyer sur ton propre sort ni à fuir car tu resterais triste et déprimé. Ceci est risqué.*

*Dirige ton regard et tes pensées vers les personnes qui t'aiment, ouvre-leur toujours d'avantage ton cœur, à eux ainsi qu'à l'amour.*

*Parle à ta maman, et continue de lui demander tout ce dont tu sens avoir besoin. -*

- L'alarme cholera a pris fin et le Commandant de la caserne nous a donné une permission.

Le Lieutenant nous a réunis dans la même cour que d'habitude et a vérifié que nous soyons tous impeccables : coupe de cheveux, propreté corporelle, vêtements propres et repassés, chaussures luisantes.

Après nous avoir examinés l'un après l'autre, il nous a donné ces 'consignes' :

“Vous ne devez pas aller dans la vieille ville, vous ne devez pas importuner les jeunes filles.

Les habitants de cette ville acceptent les militaires, mais il y a des règles non écrites qu'il vaut mieux respecter.

Dans les restaurants, ne mangez ni moules, ni fruits de mer. Vu que l'épidémie vient à peine de prendre fin, il vaut mieux être prudents. Et si vous tenez à votre santé, n'allez pas voir les 'filles' qui vous attendent en dehors de la caserne.”

Je me suis approché de la sortie avec mes amis de chambrée. Après quelques minutes, nous étions tous les trois assis dans un tram qui menait vers le centre-ville. Nous nous sommes tout de suite rendu compte d'une situation bizarre : agrippés à l'extérieur du tram, de nombreux jeunes gens s'amusaient à voyager sans payer. Et ceci se produisait dans tous les moyens de transport public.

Nous nous sommes rendu compte que ces jeunes étaient beaucoup plus vifs et entreprenants que ceux du nord... et cela nous a fait rire.

Même le trafic est différent : ici, on ne prête aucune attention aux feux de signalisation et ils sont nombreux à passer au rouge. Les automobilistes jouent facilement du klaxon et se crient dessus à tour de rôle en utilisant des expressions très 'colorées'. Nous avons tous les trois envie d'un peu d'indiscipline, de désordre et d'entendre le vocable festif des jeunes sur les marchepieds. Nous avons donc accueilli tout ceci avec joie et de grands éclats de rire. Nous avons même lancé nos bérêts en l'air pour fêter ces heures de liberté.

Un peu plus tard, nous avons vu la 'ronde' qui contrôlait le comportement des militaires. Nous nous sommes directement calmés :

“Pfff, même ici, on ne peut pas se défouler !” -

-----

- D'ici quelques jours, je 'prêterai serment'. Papa m'a promis qu'il assisterait à la cérémonie.

Je continue à ne pas me sentir bien : ici, à la caserne, tout me fait peur. La tristesse que je ressens ne me quitte jamais et j'ai de moins en moins d'appétit.

Contrairement à moi, mes amis de chambrée arrivent à relativiser.

En fait, ils sont nombreux à être insouciant, ils se sont très vite habitués à la vie militaire. -

-----

- Aujourd'hui, nous avons prêté serment.

Quand j'ai revu et embrassé papa, j'ai ressenti la même chose que lors de sa première visite : comme par enchantement, tout mon mal-être s'est volatilisé.

Pendant la cérémonie, la caserne a été 'ouverte' aux civils. Mais papa et moi, nous ne sommes pas restés manger là, comme l'ont fait de nombreux autres.

Nous sommes retournés au restaurant du centre-ville et j'y ai dégusté un excellent poisson.

Au cours du repas, papa s'est montré plein d'amour et très rassurant :

“Steven, ne t'en fais pas. Continue à bien te comporter, obéis et sois patient. Je viendrai toujours te dire bonjour et veillerai à ce que tu ne manques de rien.”

Après le repas, nous sommes allés nous promener le long de la mer et dans les rues du centre.

Nous n'avions plus grand chose à nous raconter, vu que papa ne parle jamais de lui. Il m'a simplement dit :

“J’ai la santé et je ne peux pas me plaindre du boulot. Susan, George et leur enfant se portent bien.”

Il n’a fait aucune allusion à tante Adele et à Flavius, et moi, naturellement, je ne lui ai pas demandé de leurs nouvelles...

Il m’a raccompagné en fin d’après-midi à la caserne.

Nous nous sommes quittés sereins et souriants : nous avons de nouveau passé ensemble une excellente journée et même si nous ne nous étions pas fait de grands discours, j’étais immensément heureux.

Une fois dans ma chambrée, j’ai repensé au temps que j’ai passé avec papa et dans mon cœur, je l’ai remercié d’être si proche de moi dans un moment aussi difficile pour moi.

À présent, je me sens mieux et plus sûr de moi. -

-----

- La caserne est en effervescence : nous avons appris que les listes avec nos régiments de destination se trouvent dans la salle des rapports.

D’ici quelques semaines, nous termineront notre instruction. Nous sommes de plus en plus curieux de savoir où nous allons être transférés. À présent, dans la caserne, on ne parle plus que de cela !

Nous savons qu’une vingtaine d’entre nous devra rester deux mois supplémentaire pour faire ‘l’instruction avancée’.

Je demande à Maman de m’aider : j’espère beaucoup que je n’en ferai pas partie !

Nous avons dans notre chambrée un Caporal qui fait son service dans la salle des rapports : c’est une des recrues de la levée qui

a précédé la nôtre et il est resté ici pour faire son instruction avancée.

Comme c'est un bon garçon, mes amis de chambrée et moi le supplions tous les jours de nous dire où nous allons être transférés.

Il répond toujours la même chose :

“J’ai reçu l’ordre de ne rien communiquer à personne, sinon, vous savez ce qui m’arrivera...”

et il indique de son index la prison de la caserne...

Mais nous comptons sur sa bonté et nous continuons à lui poser la même question chaque fois que nous le voyons.

Finalement, aujourd’hui, il s’est laissé convaincre et nous a communiqué notre prochaine destination.

Pendant que j’attendais mon tour, mon cœur battait la chamade et mes jambes tremblaient, comme j’en avais l’habitude.

Quand je me suis approché de lui, il m’a expliqué :

“Steven, tu as deux destinations : la première est Caboto dans ta région. Tu y seras quatre mois pour suivre une formation de pilote d’hors-bord. Ensuite, tu seras transféré à Lago, où tu resteras jusqu’à la fin de ton service.”

J’ai hurlé de joie mais il m’a directement rappelé à l’ordre :

“Steven, tu es fou ou quoi ? Si tu te comportes comme ça, un officier pourrait comprendre que tu as eu des informations sur ton transfert.”

Je me suis directement excusé, mais j’étais fou de joie !

Incrédule, je lui ai demandé de me répéter ce qu’il venait de me dire. Après avoir reçu la confirmation que j’avais bien compris ce qu’il m’avait dit, je l’ai remercié de tout mon cœur.

Je suis allé en courant sous les arbres, près du mur de l'enceinte de la caserne, j'ai levé les yeux au ciel et j'ai parlé à ma mère :

“Merci maman, tu as encore fait un nouveau miracle !

Tu connais la douleur que j'ai dans le cœur, tu connais ma souffrance et le besoin que j'ai de voir souvent les personnes qui m'aiment.

Merci de m'avoir rapproché de la maison.” -

- Oui, Dave, j'ai encore du mal à y croire : je vais aller quatre mois à Caboto et puis à Lago!

Ce qui veut dire que quand je serai à Caboto, je peux retrouver papa en deux heures de train. Et quand je serai transféré à Lago, il me faudra encore moins de temps pour rejoindre Juliana.

J'aurai juste besoin d'une permission d'un jour pour pouvoir les voir. Génial ! -

*- Je suis très heureux pour toi, Steven.*

*Tu vois qu'il ne faut jamais désespérer, ni tomber dans la tristesse ou se décourager.*

*Ces émotions rendent la situation encore plus difficile.*

*Ta maman continue à veiller sur toi Elle est venue à ton aide en t'apportant ce nouveau cadeau.*

*Maintenant, fais de cette expérience un trésor et fais tout pour que la joie que tu ressens actuellement reste dans ton cœur.*

*Tu verras que tu vivras de nombreux autres bons moments. -*

- J'ai écrit la bonne nouvelle à papa et j'ai directement téléphoné à Juliana : elle aussi, elle a hurlé de joie !



Le jour du départ, les Chemins de Fer de l'État ont mis à notre disposition un train réservé aux militaires.

Avant de partir, j'ai regardé le ciel pour me rappeler ce bleu intense que je ne reverrai plus dans le nord.

Le soleil resplendissait, ses rayons m'apportaient de la chaleur et de la lumière, je l'ai salué.

Etrangement, maintenant que j'étais sur le point de la quitter, j'étais un peu triste de ne plus voir cette belle ville qui donnait sur la mer :

“Merci ville de m'avoir donné de si belles émotions. J'ai vécu ici de nombreuses expériences qui m'aident à grandir.” -

-----

- Le train qui se charge du transfert vers les différentes casernes s'appelle le 'convoi militaire'.

Nous savions déjà que nous allions avoir besoin de beaucoup plus de temps que d'habitude pour rejoindre le nord.

Et c'est bien ce qui s'est passé : les arrêts ont été très nombreux afin de permettre à tout le monde de rejoindre son régiment.

Nous sommes arrivés à Caboto très tard dans la soirée. Nous étions quinze à descendre du train.

Un officier nous attendait : il nous a directement accompagnés au camion qui devait nous déposer à la caserne.

Cela ne nous a pris que quelques minutes et nous sommes directement allés dormir.

J'ai passé la nuit dans un demi-sommeil, un peu à cause de la fatigue due à ce long voyage, un peu à cause de la tension que

j'éprouve chaque fois que je me trouve face à une situation ou des personnes nouvelles.

Au matin, j'ai pu visiter toute la caserne : c'est un ancien couvent. Elle est beaucoup plus petite que la précédente.

On y trouve encore des locaux très petits, avec de grosses barres aux fenêtres, qui devaient probablement être les cellules des moines.

À l'intérieur, il y a une énorme esplanade, où nous nous rassemblons et où nous marchons. Il y a également de magnifiques cloîtres avec d'autres esplanades plus petites.

Qui sait combien de moines se sont promenés et ont prié dans ce lieu ! -

-----

- Lors du premier rassemblement, le Sergent-chef nous a donné des informations sur notre future fonction de pilote de hors-bord et sur la façon dont nos journées allaient se dérouler :

“Vous êtes ici pour devenir des pilotes de hors-bord. Vous allez apprendre à piloter les bateaux à moteur avec lesquels vous transporterez vos camarades qui construisent les ponts et le matériel dont ils ont besoin.

Tous les matins, après la marche, nous sortirons de la caserne et nous nous rendrons au ‘port’ sur le grand fleuve.

Nous commencerons avec les cours de théorie et ensuite nous monterons sur les embarcations pour les exercices pratiques.

À midi, vous rentrerez à la caserne pour le repas et le repos et ensuite, vous retournerez au port.” -

-----

- J'ai téléphoné à papa pour lui dire que j'étais à Caboto :

“Salut papa, je suis arrivé, je vais bien, le voyage a été long, mais il n'y a pas eu de problème. Je suis content parce que nous sommes près l'un de l'autre.”

“Steven, tu as déjà des permissions ?”

“Oui, papa.”

“Super, Steven. Demain, à 21 heures, rends-toi au bar en face de la gare, je viendrai te rejoindre.”

“Génial papa ! À demain soir, je t'aime.”

Quelle surprise ! Je n'y croyais pas :

“Comment papa va-t-il faire pour venir me rejoindre, vu toutes ses obligations professionnelles ?” -

-----

- La nouvelle caserne se trouve au centre de la ville. À pied, il ne faut que dix minutes pour rejoindre la gare.

Le soir du lendemain de ma conversation téléphonique avec papa, je suis sorti en permission : je me suis dirigé, heureux, vers la gare où j'ai tout de suite repéré le bar indiqué par papa.

Comme il était encore très tôt, je suis retourné me promener au centre.

À vingt-et-une heures piles, je me trouvais devant le bar. J'étais très ému !

Un peu plus tard, alors que je regardais la rue, j'ai vu arriver trois camions : j'ai directement reconnu papa et ses collègues !

Je suis directement sorti, j'ai couru à sa rencontre et je l'ai embrassé très fort.

Ses collègues s'étaient arrêtés à l'entrée du bar pour me dire bonjour. Ils nous regardaient en souriant.

Ce n'est que plus tard que je me suis aperçu qu'un des deux hommes était mon oncle, le papa de Richard.

Nous sommes entrés dans le bar et, après avoir commandé un café, papa m'a regardé attentivement et s'est exclamé :

“Steven, mais combien de kilos as-tu perdu ?”

“Dix kilos papa.”

“Dix kilos, c'est énorme en moins de deux mois ! Allez Steven, à présent tout va être différent. Nous nous verrons souvent.”

Mon oncle et leur collègue s'étaient un peu éloignés de nous, ils nous regardaient en souriant et en opinant du chef.

Papa a continué :

“Steven, j'ai une bonne nouvelle : pour le moment, je fais ce trajet pour le travail et je suis sur cette route tous les jours. Nous pouvons donc nous voir ici tous les soirs. Nous avons de la chance.”

Je ne savais plus que dire, tellement j'étais heureux !

J'ai senti que j'avais les larmes aux yeux et que ma gorge se nouait : mais cette fois-ci, c'était dû à la joie...!

Tandis que j'embrassais à nouveau papa pour cette bonne nouvelle, j'ai pensé à maman :

“Maman, je ne sais comment te remercier Tu es merveilleuse, tu m’as apporté papa à mes côtés, je vais le voir tous les jours. Je t’aime tellement, maman !”

Je suis rentré en courant à la caserne. J’avais l’impression de voler... -

- Dave, j’avais honte de le dire, même à moi-même, mais ici aussi, je me sens mal.

Je n’arrive tout simplement pas à m’habituer à la vie militaire ! Mais à présent je suis sûr que comme je verrai papa tous les soirs, je me sentirai mieux. -

*- Très bien Steven, sois certain qu’à partir de maintenant, les choses vont changer et que tu ne ressentiras plus ce désespoir. Ta maman a fait ce qui était inimaginable pour toi. C’est bien de t’entendre lui exprimer ta gratitude et ton amour.*

*N’oublie pas d’observer attentivement ce que tu vis tous les jours : les relations avec tes amis et tes supérieurs, les sentiments que tu éprouves en vivant une discipline aussi rigide et combien les endroits comme celui-ci te troublent.*

*De cette façon, tu pourras comprendre toujours mieux ce qui te rend si peu sûr de toi et te fait tellement souffrir.*

*Demande à ta maman de t’aider. Avec elle, tu vaincras tout et je t’aiderai à tout comprendre. -*

- Merci Dave, je te promets que je ferai attention à tout et à tout le monde pour découvrir toujours davantage ce qu’est la vie et pour apprendre à bien la vivre.

Je suis sûr que grâce à ton aide et à l'aide de maman, j'y arriverai.

Je t'aime, Dave. -

-----

- Le 'port' se trouve à une vingtaine de minutes de la caserne. C'est une énorme esplanade qui s'étend sur la rive du grand fleuve.

Il y a de nombreux hangars dans lesquels se trouvent de petits bateaux, des moteurs hors-bords, des canots pneumatiques et tout le matériel nécessaire à la construction de ponts.

C'est dans un de ces hangars que nous suivons les cours théoriques.

Nous rejoignons le port en marchant d'un bon pas, en file par deux.

Pour moi, c'est un bon moment de distraction.

Quand nous y sommes allés la première fois, j'ai ressenti une forte émotion : le grand fleuve qui passe aussi à côté de ma ville se trouvait là, devant moi et maintenant, en naviguant dessus, l'allais le connaître bien mieux.

J'ai regardé autour de moi : sur la rive opposée, il y avait des étendues de peupliers qui ondulaient sous le vent. À ma droite, à quelques centaines de mètres, il y avait deux grands ponts. Le premier servait pour le passage des véhicules, l'autre pour le train.

Ils étaient soutenus par de gigantesques pylônes de béton armé. L'eau battait contre eux avec beaucoup de violence et formait de grands 'tourbillons'.

En les observant, on comprenait combien le grand fleuve était puissant et impétueux et qu'il pouvait parfois même être très dangereux.

J'ai senti un 'frisson' :

“Que c'est beau de vivre ici, en dehors de la caserne, sur ce fleuve qui me plaît tant ! Maintenant, je vais même apprendre à naviguer dessus : je serai très prudent, comme notre Sergent nous l'a conseillé.” -

-----

- Depuis que je vois papa tous les soirs, je me sens beaucoup mieux. J'ai même recommencé à manger à la caserne.

Parfois le matin, je me réveille en rêvant que je suis toujours à l'instruction. Quel cauchemar... Heureusement, cela ne dure que quelques minutes !

L'autre soir, tandis que je me rendais au rendez- vous avec papa, j'ai été saisi d'un doute :

“Est-ce que papa faisait vraiment ce trajet pour rejoindre sa destination, même avant que je sois transféré à Caboto ou a-t-il rallongé son parcours pour me voir ? Ce soir, je le lui poserai la question !”

Après avoir bu mon café, je le lui ai demandé.

Papa m'a fait un grand sourire :

“Steven, c'est aussi pour cela que, la première fois que nous nous sommes retrouvés, je t'ai dit que nous avons beaucoup de chance. Moi aussi, quand tu m'as appris où tu allais être transféré, j'avais du mal à y croire : c'est mon trajet habituel du

retour et ceci est le bar où nous nous arrêtons pour faire une pause.

Ton oncle et mon collègue peuvent te le confirmer.

Mon fils, la vie est belle également pour ceci : c'est au moment où tu t'y attends le moins que des choses merveilleuses peuvent arriver.

Steven, tu dois aussi reprendre des forces physiquement. Essaie de reprendre quelques kilos.”

Nous nous sommes mis à rire tous les quatre.

Mon oncle s'est approché de moi et, en me faisant une caresse, il a ajouté :

“Steven, moi aussi, je suis content pour tout ceci.”

J'ai ressenti une forte émotion : mes yeux sont devenus brillants... mais je suis arrivé à retenir mes larmes.

En rentrant à la caserne, j'ai levé les yeux au ciel et j'ai laissé couler les larmes que j'avais retenues auparavant : c'était impensable qu'on me transfère dans une caserne qui se trouvait sur le trajet que papa faisait pour le travail...!

“Maman, je t'aime tant. Ceci est encore un de tes miracles !” -

- J'ai reçu ma première permission : elle est de sept jours.

Je suis super content de revoir Juliana, Susan, George, mes amis, ma ville.

J'étais curieux de voir ce que j'allais éprouver en rentrant à la maison et revoir tante Adele et Flavius.

Mais là, rien n'avait changé !

Tante Adele et moi, nous nous sommes ignorés, comme si je n'étais jamais parti.



Avec Flavius, il y a juste eu un simple salut et rien de plus.  
Comme toujours, dans cette maison, chacun ne s'intéresse qu'à ses affaires ! -

- Le dimanche, Juliana, est venue me rejoindre en train.  
À la gare, elle a couru à ma rencontre. Nous nous sommes longuement embrassés, nous exprimant ainsi notre amour et comme cela avait été douloureux de rester séparés aussi longtemps.

Tandis que je la serrais dans mes bras, je lui ai murmuré :

“Juliana, merci d'avoir été si proche de moi, merci pour tout ton amour. Merci pour les lettres que tu as écrites presque tous les jours. Savoir que tu m'aimais m'a permis de survivre à ces mois d'instruction si difficiles.”

Ensuite, fous de joie, nous avons fêté mon prochain transfert qui me permettra de la voir souvent.

Quand je lui ai dit que je ne le sentais pas de l'inviter à la maison, elle m'a souri et a répondu :

“Ne t'en fais pas, Steven, j'aurai l'occasion de rencontrer ton père plus tard.”

Nous sommes allés voir Susan, George et leur fils Valerius.

Ils nous ont accueillis avec beaucoup d'amour et nous avons mangé ensemble.

Cela a été un moment de joie très important pour moi, aussi parce qu'avec Juliana, j'avais honte de ne pas pouvoir faire cela avec ma famille...

Cette sensation de honte de ne pouvoir recevoir personne à la maison, je l'ai ressentie dès l'école élémentaire et elle ne m'a jamais quitté depuis.

C'est pour cela que, avant de saluer Susan et George, je les ai beaucoup remerciés pour leur accueil et leur amour. -

- Le lendemain, j'ai raconté à papa la journée que j'avais passée avec Juliana, et il a fait ce commentaire :

“Tu as bien fait, Steven de lui présenter ta sœur. Essayez de toujours vous aimer.”

J'ai souri, mais au fond de mon coeur, je souffrais. Je pensais :

“Fais-toi une raison, Steven, tu es différent des autres, tu n'as pas de famille... Comme tu le vois, papa s'est bien gardé de te dire :

- Steven, j'aurais aimé la rencontrer. La prochaine fois, invite-la ici. -

Cependant, même en ne le disant pas clairement, avec cette phrase, papa t'a confirmé que tu ne peux inviter personne... Cette maison n'est pas la tienne...!”

J'ai du mal à accepter ceci, comme j'ai du mal à retenir mes larmes devant cette triste réalité. -

*- Steven, ne te laisse pas distraire encore une fois par ces tristes pensées. Non seulement elles te gâchent les moments heureux que tu vis, mais en plus, elles te poussent à nourrir des sentiments qui ne sont pas d'amour, à juger, à critiquer.*

*Regarde comme ton esprit te pousse à surtout remarquer les choses que tu n'as pas, à regretter ce que tu ne reçois pas... Ainsi, il crée en toi une souffrance que tu peux éviter, justement, en écoutant ton cœur.*

*Celui-ci te fait savourer l'amour et les attentions que tu reçois, Il te pousse à te montrer reconnaissant pour ce cadeau et à jouir de ce que tu as.*

*Sois vigilant, Steven, et sois très attentif à ton esprit, entraîne-toi à ne laisser libre cours qu'à tes pensées positives d'amour. Ce n'est que comme cela que ta vie pourra être riche d'amour et de belles choses. -*

-----

- Sebastian et Patrick ont été très contents de me revoir. Moi aussi, naturellement.

Ils m'ont accueilli avec beaucoup de joie et de blagues. Puis ils m'ont posé une infinité de questions sur la vie militaire.

Je leur ai répondu joyeusement, mais je ne leur ai pas dit comme je m'étais senti mal.

Cependant, j'ai compris à leur regard qu'ils avaient bien compris que dans une caserne, il n'y a vraiment pas de quoi s'amuser...! Patrick, qui part dans un mois faire son service, a ajouté en ricanant :

“Steven, c'est évident qu'on mange très mal dans une caserne, tu es maigre comme un gressin!”

Nous avons ri tous les trois. Nous n'avons plus parlé de la vie militaire, mais nous nous sommes tout de suite organisés pour aller nous changer les idées. -

-----

- Les quatre mois de formation de pilote de hors-bord touchent à leur fin.

C'est à ce moment-là que d'autres faits qui m'ont fait peur et m'ont troublé se sont produits dans la caserne.

Un de nos amis est mort d'une méningite. Nous avons donc tous dû avaler différents médicaments sous les yeux des officiers.

Ensuite, un officier s'est suicidé : on l'a retrouvé pendu dans sa chambre.

Et il y a quelques jours, au port, un autre accident très déchirant et impressionnant est arrivé : un sous-officier est tombé de son 'embarcation' et le pilote du hors-bord lui a coupé la jambe. Il a dû être amputé.

Heureusement, au cours de nos rendez-vous du soir au bar, j'ai toujours pu parler avec papa de toutes ces malheurs.

Et, encore une fois, j'ai compris que j'avais beaucoup de chance de l'avoir à mes côtés.

Comme toujours, il me suffisait de lui raconter ce qui s'était passé pour me sentir bien.

À chaque fois, papa me rassurait en me disant :

“Steven, ne te tracasse pas, sois très attentif à ce que tu fais et tu verras qu'il ne t'arrivera rien. Et tu sais que nous nous verrons tous les soirs.”

En vérité, cela me réconfortait beaucoup et quand certaines choses arrivaient à la caserne, je pensais :

“Ce soir, je verrai papa”

Et mon cœur se tranquillisait.

“Merci, papa, de ton amour et d'être là avec moi.” -

- Quand ils m'ont annoncé la date de mon transfert à Lago, j'ai éprouvé des sentiments contradictoires.

D'un côté, l'idée de ne plus voir papa tous les soirs m'attristait car sa présence, son réconfort me rendaient fort et sûr de moi.

D'un autre côté, j'étais ravi d'être près de la ville de Juliana, et donc d'avoir la possibilité de la voir souvent. -

- Heureusement, à présent, je ne me sens plus faible et je n'ai plus peur comme à l'époque de mon instruction !

Grâce à cela, j'ai vécu la séparation d'avec papa relativement sereinement.

Ses paroles rassurantes :

“Steven, à présent, tu peux être tranquille, ne te préoccupe plus de rien, je serai toujours à tes côtés”,

sont entrées dans mon cœur et j'ai senti une grande chaleur dans ma poitrine : à ce moment-là, je me suis senti comme un guerrier invincible !

Je l'ai très fort serré dans mes bras et je l'ai embrassé sur la joue. Pour lui exprimer tout mon amour, je lui ai dit :

“Je t'aime papa, merci d'avoir été à mes côtés pendant tout ce temps. Merci pour tes paroles de réconfort et d'encouragement. Elles ont été très importantes pour moi et ta présence a été déterminante.”

“Moi aussi je t'aime, Steven”,

m'a-t-il répondu, ému. -

-----

- Lago est une ville située très au nord du pays, presque à la frontière.

L'hiver est à nos portes, et à peine arrivé sur place, je me suis rendu compte qu'il y fait beaucoup plus froid qu'à Caboto.

J'ai été envoyé dans la caserne la plus grande de la ville. Elle abrite environ mille soldats.

Au premier rassemblement, de l'esplanade, j'ai pu admirer les hautes montagnes déjà enneigées.

J'ai respiré l'air vif et léger à pleins poumons. -

-----

- Je pensais que j'étais devenu beaucoup plus fort émotionnellement. Mais au contraire, ce nouveau changement de caserne m'a fait comprendre que j'étais encore plus fragile.

La sensation de solitude a fait surgir en moi, comme d'habitude, le même état d'esprit triste et l'envie de pleurer.

Le peu d'amis que je m'étais faits ont été transférés dans d'autres villes.

Seuls deux jeunes qui habitent sur une île sont venus avec moi de la caserne de Caboto, mais je ne suis pas arrivé à me lier d'amitié avec eux.

Ce sont de bons garçons respectueux, mais ils font comprendre à tout le monde qu'ils ne veulent être amis avec personne.

Ils parlent uniquement entre eux, dans un dialecte incompréhensible par les autres. -

-----

- Au cours de ces premières semaines, j'ai fait de nombreuses corvées, surtout la garde : la corvée la plus fatigante et stressante de toutes.

C'est pour cela que, avec d'autres amis qui faisaient de nombreuses gardes comme moi, je suis allé protester auprès de la recrue qui nous assigne les services.

Il a ouvert grand les bras et, en riant très fort, il a dit :

“Allez, les garçons, c'est tout à fait normal quand on rejoint un nouveau régiment. Vous avez déjà eu l'occasion de rencontrer les ‘ancêtres’, ils vous attendent avec impatience pour que vous les serviez...!”

À la caserne, ceux qui sont sur le point de terminer leur service s'appellent ‘ancêtre’.

Et en effet, à notre arrivée, les ‘ancêtres’ nous ont tout de suite demandé de les servir, de différentes façon, comme par exemple, faire leur lit.

Ils nous donnent des ordres en tous genres et nous font faire des choses incroyables.

Les insultes et les humiliations ne manquent pas, entre autres, celle de représenter des scènes stupides.

Par exemple, ils nous obligent à monter sur une petite armoire, nous mettre à genoux et imiter le chant du coq pendant des heures.

D'autres recrues sont arrivées en même temps que nous, les pilotes de hors-bords. Ils leur font subir les mêmes traitements, ce qui nous donne donc un peu de répit...

Le responsable des services avait été si clair et direct avec nous que nous ne savions plus que dire. Il a conclu :

“Garçons, ce n'est pas de ma faute. Courage, d'ici quelques mois, d'autres recrues arriveront et vous ferez alors moins de

corvées. Ensuite, quand vous aussi, vous deviendrez des ‘ancêtres’, vous aurez la ‘belle vie’, comme nous.”

Avec ce ‘nous’, nous avons compris que lui aussi était un ‘ancêtre’ et qu’il ne nous aurait donc sûrement pas aidés !

Au moins, il avait été gentil en nous écoutant et en nous expliquant comment cela se passait à la caserne...

C’était un garçon si doux et si tranquille que, s’il ne nous l’avait pas dit, nous ne nous serions jamais imaginé que lui aussi était un ‘ancêtre’.

Nous ne l’avions jamais entendu donner un ordre à quiconque, ni demander de faire son lit ou se moquer d’une recrue.

Alors qu’il nous raccompagnait à la porte de son bureau, il m’a regardé, m’a souri et m’a dit :

“Hé Steven, j’ai vu dans ton dossier que nous sommes de la même région. J’habite tout près de la mer.”

Je lui ai seulement répondu :

“Ah bon ?”

vu la période que j’étais en train de vivre, je n’avais aucune envie de parler, et encore moins de sourire! -

-----

- L’autre soir, je suis allé au centre-ville pour téléphoner à Juliana et j’ai fait une rencontre inattendue, très belle.



J'étais en train d'attendre mon tour devant la cabine téléphonique quand j'ai entendu une voix familière :

“Steven, c'est toi ?... que fais-tu ici ?”:

C'était Mark Manley, le frère d'Alan, mon chef au bureau. J'étais si surpris de le voir que je suis resté sans voix un certain temps.

Je me souvenais que Mark était parti faire son service militaire six mois avant moi, mais depuis lors, je n'avais plus eu de ses nouvelles.

Mark a vingt-neuf ans : il a toujours repoussé le service militaire parce qu'il était à l'université.

Maintenant qu'il avait son diplôme d'ingénieur, il répondait à l'obligation de faire son service.

“Salut Mark, je n'aurais jamais imaginé te rencontrer à Lago.”

“Ben si, Steven, je suis arrivé à Lago directement après l'instruction. Dans trois mois, j'ai fini. Et toi, tu es arrivé quand ici ?”

“Il y a quelques semaines, Mark. Après l'instruction, j'ai été transféré à Caboto pour suivre un cours de pilote de hors-bord. Et maintenant, je suis définitivement à Lago.”

Mark se tenait en face de moi, ses mains sur mes épaules.

Puis il a ajouté :

“Steven, tu es trempé ! Tu as marché sous cette pluie battante ! Mais comment vas-tu, Steven?”

Je ne suis pas arrivé à répondre à cette question. Je me suis mis à pleurer.

Entre deux sanglots, je lui ai murmuré :

“Pour moi, la vie militaire est très dure... en plus, je fais des corvées presque tous les jours, et plus particulièrement les gardes qui, comme tu le sais, sont stressantes. Les ancêtres ne nous laissent jamais tranquilles et nous devons aussi être à leur ordre...!”

Dès le premier instant où je l’ai connu, Mark m’a toujours montré de la sympathie.

Il arrivait souvent que j’aie chez lui pour accompagner son frère au bureau.

Pendant que j’attendais que mon responsable soit prêt à sortir, Mark discutait avec moi.

La sensibilité et la douceur avec lesquelles il parlait toujours me fascinaient.

Mark m’a laissé vider mon sac. Puis il m’a pris dans ses bras.

Quand nous nous sommes quittés, j’ai vu que lui aussi, il pleurait...! Nous sommes restés silencieux tous les deux.

Puis, en séchant ses larmes, il m’a dit :

“Viens, Steven, allons-nous asseoir. Je voudrais te proposer quelque chose. Je suis arrivé à éviter la caserne et je poursuis mon service à l’hôpital militaire.

Tu es dans quelle caserne, Steven?”

“Dans la caserne des ‘Lanciers’, Mark.”

“Mercredi, un de mes amis assurera le service médical dans ta caserne. Le matin, inscris-toi à la visite et présente-toi à lui.

Tu ne devras rien lui dire, à part ton nom, car je l’aurai déjà informé.

Il te prescrira une hospitalisation de quelques jours à l’hôpital militaire.

Quand tu seras là, nous verrons s’il est possible de te trouver un travail quelconque dans l’hôpital militaire.”

Encore une fois, nous nous sommes embrassés et, tout ému et en larmes, j'ai balbutié :

“Je ne sais comment te remercier, Mark.”

“Steven, courage, moi aussi, je suis en train de vivre un moment très difficile et je me sens mal.

Tu te souviens de Rosalie, ma fiancée ? Ben, elle m'a quitté... et aujourd'hui, elle est déjà fiancée à un autre...!

C'est arrivé il y a un mois. Quand elle me l'a appris, j'ai eu une réaction que je n'aurais jamais crue possible.

Au début, j'ai été choqué. Je me suis raidi et je n'arrivais plus à réfléchir.

Après quelques minutes, j'ai ressenti une rage énorme, que je n'avais jamais ressentie auparavant et j'ai commencé à la couvrir de claques et de coups de poings.

Elle est tombée par terre, mais malgré cela, je ne suis pas arrivé à m'arrêter.

Ensuite, mon cerveau s'est bloqué et, me rendant compte de ce que je venais de faire, j'ai craint le pire : l'avoir tuée.

J'étais désespéré et j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la ranimer.

Heureusement, après dix minutes, elle s'est relevée.

Elle s'est assise sur une chaise. Elle se tenait le visage entre les mains et elle pleurait.

Je m'étais retiré dans un angle de la pièce : j'étais embarrassé et sonné.

Quand Rosalie a repris des forces, elle s'est levée et a quitté la maison sans dire un mot.

Mon histoire d'amour s'est terminée comme ça, Steven!

Cela faisait dix ans que nous étions ensemble. Nous n'attendions qu'une chose pour nous marier : que j'obtienne mon diplôme...

Et regarde ce qu'elle m'a fait : elle m'a trahi pendant que je suis ici, à faire mon service militaire !

Tout ça alors que je n'avais plus que quelques mois avant d'être démobilisé et notre mariage."

Mark était désespéré !

Je ne savais que lui dire...

Déjà que j'étais perturbé par mes problèmes... Mes pensées se sont envolées vers Juliana :

"Espérons que tu restes à mes côtés et que tu ne m'abandonnes jamais..."

Mark a continué :

"Tu sais, Steven, la réaction que j'ai eue à ce moment-là me fait peur et me préoccupe parce que j'ai perdu le contrôle de moi-même. Je me sens encore très mal... Rosalie me manque énormément..."

Il s'est arrêté en plein au milieu de sa phrase : ses yeux étaient remplis de larmes.

J'ai compris que Mark souffrait énormément... peut-être même encore plus que moi !

Je sentais qu'aucune de mes paroles ne pourraient le reconforter... Mais j'espère quand même que je l'aurai aidé à se confier en l'écoutant attentivement et en silence, comme il l'avait fait avec moi avant.

Mark s'est ensuite calmé et il avait de nouveau son regard plein de douceur.

Il m'a conseillé, plein d'amour :

"Steven, n'oublie pas de t'inscrire à la visite médicale mercredi. Nous nous reverrons à l'hôpital militaire. Ciao Steven."

"Ciao Mark." -

- Aujourd'hui, je n'ai fait que penser à ma rencontre d'hier soir avec Mark.

Qu'est-ce que ce serait chouette qu'il arrive à me transférer à l'hôpital militaire et que j'y termine mon service !

Je suis prêt à faire n'importe quel travail, du moment qu'on me transfère à l'hôpital militaire.

Je ne suis pas comme tant de mes camarades qui, le samedi après-midi, quand ils reçoivent l'ordre d'aller à l'armurerie nettoyer leur fusil, sont heureux comme s'ils allaient danser.

Ils se sentent forts et importants. Ils nettoient leur fusil avec grand soin, le démontant et le remontant plusieurs fois.

Ils parlent avec enthousiasme des embarcations, des moteurs hors-bords, des ponts en construction, des chars insubmersibles qui peuvent traverser les fleuves...

Ils attendent impatiemment les premiers jours de printemps, période à laquelle débiteront les camps d'entraînement sur les fleuves.

Ils veulent être 'opérationnels' : c'est comme ça qu'ils aiment se définir.

Moi, tous ces discours me font trembler !

Je me sens opposé à toute forme de lutte, de guerre, de violence et je déteste tout ce qui appartient à la vie militaire, en commençant par l'uniforme...

Je ne peux surtout pas me définir comme étant 'opérationnel'... : j'arrive à peine à remonter mon fusil et à terminer de le nettoyer... et je suis toujours parmi les derniers ! -

-----

- Ce soir, je serai de garde au polygone : une zone militaire située à la périphérie de la ville.

Il s'agit d'un bois qui s'étend sur quatre ou cinq kilomètres carrés.

Mes compagnons disent que des armes dangereuses y sont enterrées : 'top secret!'.

C'est la garde la plus stressante et la plus dangereuse.

Le corps de garde est composé de vingt soldats.

Le départ pour le polygone est fixé à dix-sept heures. Nous y arrivons en camion en environ vingt minutes et à dix-huit heures, nous sommes prêts à entrer en service.

Quelques minutes avant de commencer notre garde, le 'chef de poste' accompagne le corps de garde dans le local réservé à la charge des fusils où il donne les consignes et répète les instructions :

“Attention maximale, ici, ça ne rigole pas ! Si vous entendez des bruits ou si vous voyez des silhouettes qui se déplacent, vous donnez immédiatement l'ordre : 'Halte là, qui va là!'.

Si la silhouette s'approche et ne se fait pas reconnaître, vous tirez en premier lieu en l'air et ensuite, sur elle.

Soyez extrêmement vigilants : il peut ne pas y avoir que des attentats, mais les inspections sont fréquentes : si vous n'arrêtez pas l'officier et qu'il vous surprend non préparé, il vous envoie directement en prison et l'ensemble du corps de garde en paye les pots cassés.”

Après cet avertissement, les premières gardes partent en jeep et vont dans les guérites qui leur sont assignées, au milieu du bois. Le tour de garde dure deux heures. Ensuite, nous retournons dans le local qui accueille le corps de garde et nous 'remontons' après deux heures de repos.

Et c'est comme ça jusqu'à six heures du matin. -

-----

- J'ai déjà fait plusieurs fois la garde au polygone : j'ai toujours aussi peur !

Quand je suis dans la guérite, au milieu des arbres, et complètement dans le noir, je suis tendu comme une 'corde de violon'.

Les yeux écarquillés, dès que j'entends un bruit, je sens des frissons dans mon dos et je reste sur mes gardes comme un chat effrayé. Quand le bruit se fait plus fort que d'habitude, je hurle toujours :

"Halte là! Qui va là?",

mais heureusement, jusqu'à présent, je n'ai jamais eu de 'visite'. J'imagine que les bruits que j'entends proviennent d'animaux qui vagabondent autour de moi.

Je souffre également beaucoup du froid : je n'ai pas l'habitude de températures aussi basses !

Il est évident que, tendu comme je suis, il serait difficile de me surprendre en train de dormir ! -

- Dès que je monte la garde, je demande à ma mère d'être à mes côtés et qu'elle fasse en sorte que personne n'arrive.

Pendant ces longues heures, je pense encore davantage à Juliana, au moment où je pourrai à nouveau l'embrasser, je pense à papa pour sentir à nouveau son étreinte, le contact de sa peau et celui des sous-vêtements en laine qu'il m'a offerts la veille de mon départ de Caboto:

“Tiens, Steven, voici deux tenues complètes de maillot et pantalon. Elles sont en très bonne laine : ils te protégeront du froid intense de Lago.”

Qu’est-ce que mon père m’aime !

Grâce à lui, je ne manque de rien.

Depuis que je suis à l’armée, il me regarde toujours avec beaucoup de douceur.

Chaque fois que je pense à lui, j’ai dans le mon cœur une voix qui me rassure :

“Ton père t’aime, Steven, il t’aidera toujours, peu importe ce dont tu as besoin.”

Et je retrouve le sourire. -

-----

- Comme Mark me l’avait annoncé, quand je me suis présenté à son ami médecin, je n’ai rien dû expliquer.

“Bonjour, je m’appelle Steven.”

Le médecin a répondu à mon sourire en souriant et il m’a invité à m’asseoir :

“Steven, quelle est ta fonction et quel est ton grade ?”

“Je suis simple soldat et je suis pilote de hors-bord.”

Il a ensuite pris une feuille de papier et a écrit pendant quelques minutes :



“Voilà, Steven, prépare tes affaires, je t’envoie à l’hôpital militaire, au service ophtalmologique. J’avertis l’officier de service et j’appelle l’ambulance.”

Je savais très bien que je ne devais lui adresser aucun remerciement, mais je crois que mon large sourire et mes yeux brillants lui ont fait comprendre mon message de gratitude.

L’hôpital militaire m’a paru être le plus bel endroit au monde.

Il faisait si chaud et si calme au service ophtalmologique !

Les chambres, qui n’étaient pas grandes, comptaient quatre lits.

On m’a assigné un lit dans une chambre dans laquelle seul un militaire était hospitalisé :

“Salut, je m’appelle Steven et je viens de la caserne des Lanciers’.”

“Salut, je m’appelle Nick, je suis un alpin. Je viens d’une caserne à la frontière, la ‘Graian Alps’.”

Nous avons parlé un petit temps, de ces choses que l’on se dit lorsque l’on fait connaissance entre militaires.

Ensuite Nick m’a dit qu’il voulait se reposer.

Moi aussi, je me suis enfoui sous mes couvertures.

J’étais heureux : j’avais l’impression que je serais tranquille sans ce petit lit... -

- Dans l’après-midi, Mark est venu me dire bonjour.

Je me suis levé et nous sommes allés discuter dans le couloir.

Mark était aussi heureux que moi :

“Et maintenant, Steven, tu peux te relaxer. Je vais parler au colonel médecin pour qu’il te trouve un travail : il viendra te rendre visite.

Toi, comme d'habitude, tu réponds à ses questions sans rien ajouter d'autre."

Notre entrevue a été très discrète et courte : Mark travaille au détachement et la prudence est toujours de mise.

"Retourne dans ta chambre maintenant, Steven. Salut",

il m'a mis la main sur l'épaule, m'a fait un clin d'œil et un grand sourire.

J'étais tellement heureux et joyeux que, en me rendant dans ma chambre, j'ai eu un instant l'impression que je ne touchais plus le sol : même Mark tient fort à moi !

Je n'aurais jamais cru qu'il pourrait autant s'en faire pour moi. Il se comporte comme un frère ou un père pour moi.

J'ai vraiment eu beaucoup de chance de rencontrer quelqu'un d'aussi gentil et qui tient tant à moi, même s'il ne me connaît que fort peu.

Sur mon petit lit, j'ai remercié ma mère en silence :

"Petite maman, tu es toujours à mes côtés et tu fais les choses les plus incroyables pour m'aider : il n'y a que toi qui pouvais faire en sorte que je rencontre Mark à Lago!"

Je pensais que seul peu de personnes m'appréciaient, mais ce n'est pas le cas...

Et maintenant; il y a aussi Mark!

Je me suis tourné sur le flanc et j'ai fermé les yeux : à ce moment précis, je n'avais plus peur. Et, avant de m'endormir, j'ai envoyé un baiser à ma mère. -

-----

- Cela fait deux jours que je suis à l'hôpital militaire et je n'ai pas encore reçu la visite du Colonel médecin.

Et je n'ai plus vu non plus Mark...

Je suis devenu l'ami de Nick, mon camarade de chambre.

Cette après-midi, alors que nous parlions de choses et d'autres, tout à coup, il m'a demandé :

“Steven, toi aussi, tu es ici pour trouver un travail et te faire transférer, juste ?”

Je suis resté un instant silencieux.

Je n'ai senti aucune méchanceté ni dans son ton ni dans son intonation. Je lui ai donc répondu :

“Oui, Nick.”

À ce moment-là, il m'a regardé intensément et s'est mis à sangloter :

“Moi, Steven, là-bas, je n'y retournerai jamais. Quoi que dise le Colonel médecin, je n'y retourne pas...”

Ses sanglots se sont transformés en crise de larmes !

J'en suis tombé des nues !

Je sentais l'émotion qui me montait à la gorge : j'étais sur le point de me mettre à pleurer, moi aussi...!

Nick a continué :

“Tu ne peux pas t'imaginer ce que les ‘ancêtres’ te font faire dans cette caserne !

Non seulement nous devons faire leur lit, nettoyer leurs bottines, faire le ‘coq’... Mais également des choses que l'on ne peut raconter et tout à fait terribles.

Je te donne un seul exemple : j'ai même dû boire l'urine d'une mule...!

Je sens que je ne pourrai jamais survivre à cet endroit : non, je n’y retournerai jamais...!”

Il pleurait comme un désespéré et, instinctivement, il m’a tendu son bras : je lui ai serré la main très fort...

Et maintenant, moi aussi, je pleurais !

Je n’arrivais pas à parler... Peut-être qu’il n’y avait rien à dire !

En moi, plusieurs sentiments se bouscullaient : peur, impuissance, rage, peine, tristesse... et je me suis dit :

“Steven, tu as vraiment plus de chance que Nick !”

Ensuite, nous nous sommes glissés dans notre lit, sans rien ajouter.

Nous étions épuisés, mais grâce à notre échange et à nos pleurs, nos cœurs étaient un peu plus légers... -

-----

- Le lendemain matin, le Colonel médecin est venu dans notre chambre.

Il s’est approché de mon lit :

“Toi, Steven, tu es pilote de hors-bord et tu viens des ‘Lanciers’, juste ?”

Le colonel avait ma fiche dans les mains...

“Oui, mon Colonel.”

Il m’a fixé un moment et, après avoir à nouveau regardé sa fiche, il s’est approché du lit de Nick.

Nick ne l’a pas laissé parler et, en proie à une grande agitation, il a hurlé :

“Je suis malade, mon Colonel, je suis malade !”

Le Colonel, qui avait à ses côtés un autre officier médecin, l’a tranquilisé :

“Calme-toi”,

et il a commencé à l’ausculter. Mais Nick a continué à se plaindre et à s’agiter, de sorte que l’officier médical l’a invité à prendre une pilule. Avant de s’en aller, le colonel lui a dit :

“Nick, je te ferai transférer dans le service psychiatrique. Maintenant, tu ne dois plus t’en faire.”

Et il est parti !

Le lendemain, il a été transféré dans ce service.

En nous saluant, nous nous sommes souhaité :

“Nick, j’espère que tu vas aller mieux et que nous nous retrouverons ici, à travailler.”

“Moi aussi, je l’espère tellement, Steven..., bonne chance !” -

-----

- Mais la chance n’est pas arrivée !

Je l’ai directement deviné quand j’ai vu Mark entrer dans ma chambre, peu après le départ de Nick.

“Je suis désolé, Steven, je n’ai rien peu faire. Tout semblait réglé, tu devais prendre le poste d’un garçon qui est sur le point de terminer son service.

Mais voici ce que le colonel de ton régiment a répondu à la demande de transfert faite par le Colonel médical :”

“Non, ce n’est pas possible!

Ce soldat est spécialisé en pilotage de hors-bords. Nous en manquons déjà par-rapport aux besoins de notre régiment et d’ici peu, nous allons commencer les camps d’entraînement et les manœuvres.

Choisissez-en un autre...!” -

- La journée était comme d’habitude : froide, brumeuse et sombre.

Le soleil et la lumière de la belle ville où j’avais fait mon instruction me manquaient.

L’ambulance qui me ramenait à la caserne a traversé le centre-ville. Je voyais les magasins décorés de lumières colorées et j’ai pensé :

“Eh oui, les fêtes de Noël approchent...”

J’étais triste. Désormais, je n’avais plus aucun espoir d’échapper à cette vie : matinée et après-midi enfermé dans les hangars à ranger et préparer les embarcations, les canots pneumatiques et les moteurs des hors-bords pour les manœuvres.

Et puis, les gardes, les corvées et les ‘ancêtres’...!

Cependant, quelque chose en moi était différent. Ma rencontre avec Nick m’avait fait réfléchir à beaucoup de choses : il y avait des casernes dans lesquelles la situation des jeunes était pire que la mienne, mais ils serraient les dents et ils résistaient...

Même Mark souffrait énormément. Mais au lieu de se désespérer et de penser uniquement à lui, il a fait tout ce qu’il pouvait pour m’aider et il m’a prouvé son amour.

Je me sentais plus fort...

Une fois sorti de l’ambulance, j’ai regardé le ciel et j’ai revu les montagnes enneigées :

J'ai demandé à ma mère de m'aider et de rester à mes côtés.  
Je suis allé demander une permission.

En me voyant, la recrue de service s'est exclamé :

“Salut, Steven, tu as déjà quitté l'hôpital militaire ? Tu te sens mieux ?”

“Oui, merci. Je voudrais remplir le formulaire pour une permission.”

“Steven, c'est inutile. Le nombre prédéfini de permissions et de sorties a déjà été atteint... Le capitaine m'a dit qu'il les acceptera de nouveau à partir du mois de janvier. Ça fait longtemps que tu n'es plus rentré chez toi ?”

“Jusqu'à présent, je n'y suis allé qu'une fois, quand j'étais à Caboto. Ben, patience, je rentrerai en janvier.”

J'étais déjà sorti du bureau quand j'ai entendu qu'on m'appelait.  
C'était la recrue :

“Steven, Steven.”

“Qu'est-ce qu'il y a ?”

“Steven, tu serais intéressé par un service fixe ?”

“De quoi s'agit-il ?”

“Faire le planton à la grille intérieure, celle qui sépare notre caserne de la caserne ‘Sparta’, juste à côté.

Par contre, celui qui accepte ce poste doit y rester jusqu'au bout de son service.

C'est pour cela qu'on l'appelle service fixe.

Crois-moi, cela n'a rien de fatiguant ni de difficile.

Tu devras seulement contrôler la ‘carte de transit’ que les militaires doivent te montrer pour passer d'une caserne à l'autre.

Tu serais exempté de toutes les corvées de la caserne et tu ne serais de garde qu'une fois tous les mois ou tous les deux mois. La garde est de huit heures du matin à midi. Pause d'une heure et fin du service à dix-sept heures. Puis tu es libre jusqu'au lendemain matin. Du lundi au samedi. Tous les dimanches, tu seras libre.”

Pendant que je l'écoutais, j'étais de plus en plus excité, mais je ne perdais pas une seule de ses paroles. Dans ma tête, je soulignais tout ce qui me plaisait..., quasiment tout : exempté de toutes les corvées, une seule garde tous les mois ou tous les deux mois, fin du service à dix-sept heures et libre tous les dimanches ! Et tout ça, rien que pour ouvrir une grille et contrôler une carte et puis rentrer tranquillement dans ma pièce à côté de la grille...

“Tu as dit que j'aurais tous mes dimanches ?”

“Oui, Steven, celui qui se charge de cette corvée, s'il le désire, peut obtenir le dimanche une permission journalière, de huit heures du matin à minuit.”

Je n'ai plus retenu ma joie et j'ai hurlé :

“Oui, j'accepte,”

J'étais très excité : je l'ai submergé de questions :

“Je pourrai quand même demander des permissions ?”

“Bien sûr, Steven, c'est un droit que personne ne peut t'enlever.”

“Et quand je devrai faire les camps d'entraînement, les manœuvres ?”

“Tu seras remplacé ces jours-là, comme quand tu seras en permission.”



“Oui, oui, je te le reconferme : j’accepte de faire le planton à la grille de la caserne ‘Sparta’ !”

Le fourrier me fixait : mon enthousiasme et mon excitation le surprenaient.

Je lui ai expliqué :

“C’est génial parce que je pourrai rejoindre Juliana, ma copine, tous les dimanches.”

“Je suis très content pour toi, Steven, et pour moi aussi; Maintenant, je n’entendrai plus les plaintes relatives à ce service : personne ne voulait s’y coller.

Très bien, Steven, tu commenceras lundi. Salut.”

Je comptais les minutes avant de pouvoir sortir de la caserne et téléphoner à Juliana : mon cœur battait la chamade et l’excitation ne diminuait pas.

“Juliana, Juliana, il m’est arrivé une chose géniale. À partir de la semaine prochaine, nous pourrons nous voir tous les dimanches”,

Juliana s’est mise à hurler de joie.

“Steven, je suis contente. Génial, mais comment c’est possible ? C’est magnifique !”

“On m’a assigné un service qui le permet. Dimanche, je t’expliquerai plus en détail. Je t’aime, Juliana !”

J’avais appelé de la cabine téléphonique où j’avais Mark... Une fois hors de la cabine, je suis allé m’asseoir dans un petit fauteuil dans un angle de la salle.

La tension était en train de tomber et je sentais le besoin de me reposer.

J'ai appuyé la tête contre le mur et j'ai fermé les yeux : je ne voulais pas qu'on me voie en train de pleurer.

J'ai pensé :

“Je me sentais mal parce que je n'avais pas été transféré à l'hôpital militaire et aujourd'hui, j'ai obtenu ce poste qui s'adapte parfaitement à mes exigences et mes besoins, pratiques et affectifs.”

Puis, je me suis mis à rire en repensant à ce qui s'était passé dans le bureau, au visage de la recrue...

Je riais en pensant à ma mère :

“Maman, tu es encore une fois venue à mon aide et tu as fait un autre miracle.

D'abord, tu m'as rapproché de papa, maintenant, de Juliana : merci de me protéger tous les jours, merci pour ton amour immense.”

J'ai entendu une voix dans mon cœur :

“Je serai toujours à tes côtés...”

Riant j'ai rouvert les yeux...! -

*- Super, Steven, célébrons ces miracles de cette façon : en profitant, en riant, en remerciant.*

*Le 'non' du Colonel de ton régiment à ton transfert, le 'non' à ta demande de permission sont des portes qui se sont fermées à un moment très difficile pour toi, où tu en avais vraiment besoin. Mais en se fermant, elles ont permis à une autre porte de s'ouvrir : un nouveau service.*

*Ceci arrive souvent :*

*une porte se ferme pour permettre à une autre de s'ouvrir...*

*Mais elle ne peut s'ouvrir que si on ne se désespère pas devant la porte qui se ferme, si on accepte avec patience et si on prie avec confiance, si le cœur continue d'aimer. -*

-----

- Ce n'est pas un rêve... tout est vrai !

Lundi matin, après avoir fait le 'salut au drapeau', je me suis présenté au bureau.

Les clés de la grille étaient sur la table, et le fourrier, en me les tendant, m'a informé :

“Steven, ton sergent des hors-bord sait déjà que depuis aujourd'hui, tu n'es plus à sa disposition et que maintenant, tu appartiens à ce service.

Nous sommes d'accord que tu ne seras de nouveau 'opérationnel' uniquement pour les camps d'entraînement ou en cas de nécessité qui, aujourd'hui, sont plus qu'improbables.”

Le 'planton' est vraiment un service simple.

Mes compagnons ne veulent pas le faire parce que cela les ennuie de rester là sans rien faire pendant des heures! S'ils savaient...

Le poste de planton n'est rien d'autre qu'un trou dans un mur de ciment : deux mètres de haut, deux mètres et demi de large, deux mètres et demi de profondeur.

À l'intérieur, il y a un petit banc, mais j'ai reçu l'ordre que l'officier de piquet ne m'y trouve jamais pendant qu'il fait son inspection.

Pour moi, c'est comme un refuge, et quand je me sens fatigué, je pense à tous les avantages que j'ai à être là et tout le reste disparaît en un clin d'œil.

De temps en temps, un militaire qui passe par là me demande :

“Mais comment tu fais pour rester toujours là à l'intérieur ?”

Je ne me l'explique pas : je souris en ouvrant les bras.

Maintenant, je commence à comprendre comme chacun vit sa vie de militaire à sa façon! -

-----

- Cette nuit de samedi à dimanche, je n'ai pas dormi, je n'ai pas arrêté de me tourner et retourner sur mon lit de camp :

“Est-ce que le Lieutenant aura signé les permissions quotidiennes ? Vais-je revoir Juliana d'ici peu ? Et sa famille ? Retournerai-je dans sa jolie ville ?” -

- Youpie !

Sur la permission, je vois : le soldat Steven peut sortir de huit heures à vingt-quatre heures. C'est génial !

Juliana m'attendait à la gare :

“Steven, Steven, nous allons nous voir tous les dimanches ! C'est comme si tu n'étais plus à l'armée... Je n'ai pas dormi cette nuit à cause de l'émotion...”

Sa famille m'a reçu avec encore plus de chaleur que d'habitude : il y avait sept mois que nous ne nous étions plus vus.

Maman Judith était encore plus attentive que d'habitude :

“Steven, donne-moi ton sac de vêtements sales, s’il-te-plaît, donne-le-moi tous les dimanches. Et maintenant, Steven, je te ferai un tas de bons plats avec tout ce que tu aimes... Je n’ai sûrement rien oublié !

Tu dois rattraper les kilos que tu as perdus... tu es si maigre, mon garçon...!”

Tandis que nous mangions, j’ai raconté tout ce que je vivais depuis des mois, mais j’ai évité de dire ce dont j’avais honte, et tout ce qui était trop moche et impressionnant...!

Ils m’écoulaient attentivement et pendant que je parlais de mes rencontres quotidiennes avec mon père, la grand-mère de Juliana et Judith ont eu la larme à l’œil.

Moi aussi, à certains moments, j’ai eu du mal à parler à cause de l’émotion.

Juliana était à côté de moi et, de temps en temps, elle me donnait un baiser.

Quand j’ai terminé, réconforté par mon poste de planton, et comme j’allais être parmi eux tous les dimanches, ils m’ont applaudi et ont crié ‘youpie’ avec moi. -

-----

- J’avais parlé à papa de ma rencontre avec Mark, et de la possibilité d’être transféré à l’hôpital militaire.

Par la suite, je l’avais informé de mon retour à la caserne.

Aujourd’hui, j’ai reçu une lettre de lui dans laquelle il m’exprime tellement d’amour et me dit de ne pas me décourager.

Il conclut en disant :

“Cher Steven, nous nous verrons dimanche, je t’aime.”

Papa ne sait pas encore que désormais, je suis planton... je vais lui faire une belle surprise! -

- Quand, au restaurant, je le lui ai raconté, il s'est exclamé :

“Waouw, Steven, c'est génial ! C'est vrai que tu vas pouvoir sortir tous les dimanches ? Et que tu pourras donc aller voir Juliana toutes les semaines !”

“Oui, papa, j'y suis déjà allé dimanche dernier.”

“Super, Steven, salue sa famille et dis-leur que nous nous connaissons bientôt personnellement. Je suis tellement content que tu te sentes bien chez eux !”

Papa était rayonnant et m'a rappelé la promesse qu'il m'avait faite à Caboto :

“Steven, quand tu reviendras à la maison, je t'achèterai une voiture de sport.”

J'ai parlé d'un tas de choses avec papa. Mais nous n'avons jamais fait allusion à la famille, juste quelques mots à propos de Susan et de George.

Avant de s'en aller, comme à chaque fois, il m'a donné de l'argent et, riant, il a sorti :

“Maintenant, tu en as encore plus besoin puisque tu dois payer ton train pour rejoindre Juliana... N'oublie pas de saluer sa famille pour moi.”

Maintenant, c'est vrai que mon papa me sourit !

Il est tellement différent depuis que je suis à l'armée : on dirait une autre personne. J'espère qu'il restera comme ça quand je rentrerai à la maison...! -

-----

- Ils ont tué une jeune fille au polygone !

C'est arrivé la nuit.

Le garde a raconté :

“J'étais dans la guérite, près de la grille métallique qui marque la limite avec la voie publique.

J'ai vu une silhouette s'appuyer à la grille : j'ai directement intimidé le ‘halte là ! Qui va là !’. Comme je n'ai pas reçu de réponse, j'ai tiré en l'air, puis j'ai pointé mon arme vers la silhouette.”

Mais la vérité est sortie quelques jours plus tard.

En larmes, un autre membre de la garde a reconnu :

“C'était ma copine, je lui avais donné rendez-vous près de la guérite... je voulais lui parler...

J'étais sûr qu'ils allaient me désigner ce poste-là à cette heure-là.

Quand le Caporal a changé l'ordre des postes, je n'ai pas eu le courage de lui parler de mon rendez-vous : j'avais peur de finir en prison !

Je n'aurais jamais imaginé qu'elle serait restée là malgré le ‘Halte là ! Qui va là !’ ”

Nous sommes tous très secoués et tendus !

Je me rappelle des paroles de l'officier qui m'a proposé le poste à la grille de la caserne : moi aussi, je dois faire certaines gardes...!

Des dispositions ont été prises.

Le garçon qui a avoué a été transféré : dans un tel cas, ils te font ‘changer d'air’.

Mais ce qui nous a étonnés, c'est que le ministère a envoyé ses félicitations et a accordé une permission spéciale de quinze jours à celui qui a tiré... -

- Dave, tout ceci me perturbe beaucoup !

Je pense aux remords que ce pauvre garçon doit sûrement ressentir, lui qui, par peur, n'a pas osé informer le Caporal en chef de son rendez-vous et qui n'a donc pas pensé à ce qui pourrait arriver à sa petite amie.

Je pense au garçon qui l'a tuée :

“Qui sait ce qu'il doit éprouver ! Qu'est-ce qu'il doit se sentir mal !

Regarde ce que fait faire la peur !” -

- Depuis que je fais le planton, les mois sont passés à une vitesse folle.

La saison hivernale arrive à son terme et la semaine prochaine, je devrai partir faire mon premier camp d'entraînement, dans une plaine, à cinquante kilomètres de la caserne.

Je pars serein pour cette nouvelle expérience : l'amour et les attentions que je reçois tous les dimanches de la part de Juliana et de sa famille m'ont redonné des forces. -

-----

- Le camp d'entraînement a duré quinze jours. Il n'a pas été très pénible, à part le froid qui nous a un peu mis en difficulté.



Quand je suis rentré à la caserne, j'ai trouvé une lettre de mon père.

Il m'informait que Flavius allait se marier à la fin du mois :

“Steven, demande si tu peux obtenir une permission pour cet événement. Si tu veux, tu peux venir avec Juliana.”

La lecture de la lettre à peine terminée, j'ai ressenti cette sensation désagréable au creux de l'estomac et cette peur qui me tirait quand j'étais à la maison et que papa me parlait de cette façon.

“Mais papa, pourquoi ne m'as-tu pas d'abord demandé si je voulais assister au mariage de Flavius ?

Tu sais bien comme j'ai du mal avec lui et tante Adele. Ce n'est pas un hasard si nous ne nous parlons jamais.

Tu me demandes de jouer le rôle du bon frère, devant tante Adele et toute sa famille.

Comment puis-je faire cela avec des personnes qui ne m'ont jamais démontré, je ne parle pas d'amour, mais au moins un peu de sympathie ? Pour lesquelles je n'ai jamais existé...

Je ne connais même pas sa fiancée ...!

Je me sens de nouveau pris au piège : comment puis-je faire pour te dire que je ne viendrai pas jouer ce rôle ?

Que j'ai déjà mal au ventre rien que d'y penser ?

J'ai tellement peur que tu me fasses des reproches et que tu me blâmes. J'ai peur de détruire ces nouveaux liens qui sont nés entre nous.

Ils sont plus qu'importants pour moi à présent : ils sont vitaux ! Je comprends que mon ‘non’ pourrait te mettre en difficulté et je ne veux pas que tu aies l'impression que je suis ingrat pour tout ce que tu as fait pour moi au cours de ces derniers mois.

Je ne sais que faire, papa...” -

- Juliana m'a accompagné au mariage de Flavius.  
Comme elle sait que je me sens mal à l'aise rien qu'à l'idée d'y aller, elle a été très heureuse de m'accompagner :

“Tu verras, Steven, ensemble le temps passera très vite et après le repas, nous rentrerons chez moi.”

Cependant, quand j'ai vu mon père avec tante Adele sur la petite place devant l'église où la cérémonie allait se dérouler, mes jambes ont commencé à trembler.

J'ai serré la main de Juliana et j'ai pris mon courage à deux mains. Une fois devant eux, je n'ai pu dire que :

“Salut”:

J'ai fait exprès de ne pas ajouter leurs prénoms.

Cette façon de faire m'est venue spontanément, quand je me retrouve dans une situation où je dois saluer tante Adele, ne fût-ce que pour la forme.

Ils m'ont répondu tous les deux :

“Salut.”

“Je vous présente Juliana, ma petite amie.”

Tante Adele a répondu :

“Enchantée, Adele.”

Papa, au contraire, a été très expansif et lui a fait un grand sourire:

“Ah, enfin, je peux faire connaissance de mademoiselle Juliana en personne. Je suis content que vous soyez venue.”

Papa, il y a un petit temps, tu avais déjà parlé avec Juliana au téléphone.

Tu m'avais demandé son numéro pour la remercier, elle et sa famille, pour l'hospitalité et toutes les aides qu'elles me donnaient.

Juliana a rendu les expressions d'affection et de courtoisie de façon simple, comme c'est dans sa nature.

Le fait de voir mon père très gentil avec Juliana et d'avoir rempli l'obligation de revoir et saluer tante Adele m'a permis de me détendre.

La rencontre avec Flavius a été encore plus facile : nous nous sommes salués, nous avons fait les présentations et avons échangé quelques paroles de politesse.

Juliana avait raison : avec elle auprès de moi, j'ai pu rester un peu de côté, comme si je ne faisais pas partie de la famille du marié...

Et pour moi, cela a été plus simple et moins gênant. -

- Dave, tout ceci me semble tellement absurde !

À l'armée, j'ai vécu des situations très difficiles et des expériences choquantes et je suis encore là, les jambes tremblantes, parce que je dois voir tante Adele et faire semblant d'être de sa famille...

Tout ceci me fait perdre ma confiance en moi... Et cela plombe un peu la force que j'étais en train d'acquérir ces derniers mois... Serai-je un jour un homme sûr de moi ? -

*- Bien sûr que oui, Steven.*

*Je ne sais pas te dire quand parce que cela dépendra de beaucoup de choses et de toi, comme toujours.*

*Les blessures au cœur ont besoin d'un seul baume : l'amour.*

*Les vides causés par le manque d'amour ne se comblent que par l'amour.*

*Les manques d'assurance qui proviennent de ces blessures, de ces vides ne peuvent être surmontés que grâce à l'amour.*

*Tout ce qui naît de situations difficiles, douloureuses, traumatisantes, se transforme en créant des situations d'amour, de compréhension, de paix.*

*C'est pour cela que la présence de Juliana est déterminante à présent.*

*Sa présence, son amour, les attentions de sa famille peuvent créer les conditions nécessaires qui permettent à ton cœur de guérir, d'être comblé, d'oublier ses blessures et ses douleurs.*

*Cependant, tout cela dépendra de la façon dont tu accueilleras cet amour, de la façon dont tu lui permettras de rentrer dans ton cœur, de la façon dont tu t'abandonneras aux douceurs et aux attentions que tu recevras.*

*Et surtout de la façon dont tu aimeras et tu exprimeras ton amour.*

*N'oublie jamais que tant que tu ne seras pas complètement guéri, tu pourras être tenté de t'éloigner de l'amour, d'être aveugle à ses manifestations.*

*Même la façon dont tu retisseras des liens avec ton père aura une incidence sur la façon dont tu retrouveras la confiance en toi.*

*Fais ton possible pour que cette nouvelle relation éclore entièrement.*

*Fais attention à cela, surtout quand tu rentreras chez toi, à la fin de ton service.*

*Steven, tu apprends à comprendre qu'un homme peut être fort dans la vie, mais qu'il restera un enfant peu sûr de lui s'il n'atteint pas le sommet de l'amour. -*

-----

- Aujourd'hui, je me suis bien adapté à la vie militaire.  
Je continue à faire le planton et, même si toutes les journées se ressemblent, le temps passe très vite.  
J'ai toujours la permission du dimanche pour rejoindre Juliana et sa famille et pour cela aussi, je suis tranquille. -

- La caserne est en effervescence : tous les soldats se préparent au camp d'été.  
Naturellement, je devrai aussi y aller.  
Ce sera un exercice très important qui se finira par la construction d'un grand pont.  
Cette opération se fera en la présence d'un général haut gradé. -

-----

- Le camp a commencé.  
Le lieu choisi se trouve à quelques kilomètres de la mer. Comme la fois passée, nous avons planté nos tentes sous des hauts peupliers, près d'un fleuve encore plus grand que le précédent.  
Papa m'a fait la surprise de venir me rejoindre au camp d'entraînement.  
Le Capitaine l'a tout de suite prévenu que sa visite était autorisée mais que je ne pouvais pas m'éloigner du camp.  
Nous nous sommes assis sur un banc près de l'entrée, tous les deux heureux de pouvoir nous voir.  
Papa m'a souri :

“Steven, le Capitaine m’a dit que tu te comportes bien et cela me fait très plaisir. J’avais tellement envie de te voir et me voici.”

“Papa, c’est une surprise magnifique ! Merci d’être venu.”

“Steven, d’ici peu de temps, tu seras démobilisé. J’ai donc décidé de t’acheter une voiture de sport, comme je te l’avais promis. Tu veux laquelle, Steven, l’Alfa ou la Lancia?”

J’ai fait un saut de joie et j’ai hurlé :

“Merci, papa. Tu me l’achètes vraiment ?”

“Oui, Steven, tu sais que je tiens toujours les promesses que j’ai faites.”

“Alors, papa, je choisis l’Alfa.”

J’étais on ne peut plus excité.

“C’est fantastique, papa : quand je rentrerai à la maison, j’aurai une magnifique voiture rien qu’à moi...!”

Un peu plus tard, papa est parti, souriant et heureux de me voir aussi enthousiaste. -

- Les manœuvres ont duré presque un mois et se sont terminées par le discours du Général sur les forces armées et un repas spécial. -

- Cela n’a pas été difficile de faire notre devoir parce que les sous-officiers et les officiers étaient des experts et ils nous ont guidés, nous les soldats, avec beaucoup d’attention et en contrôlant tout ce que nous faisions.

Quand nous avons terminé la construction du point et que j'ai vu les camions et les chars le traverser alors que dans le ciel, les avions filaient à toute vitesse, j'ai été très ému : j'étais fier d'avoir participé à cette opération !  
Je suis rentré heureux à la caserne ! -

-----

- D'ici peu, je serai démobilisé.  
À présent moi aussi, je suis un 'ancêtre', mais pour moi, rien n'a changé, je me sens seulement un soldat qui doit remplir son devoir et respecter ses compagnons.

Il est donc évident que je ne ferai jamais aux recrues ce que les 'ancêtres' m'ont fait.

Quand je vois les recrues apeurées arriver, je repense à la peur que j'ai éprouvée à l'instruction et j'ai tellement de tristesse et de tendresse pour eux.

Je sens au plus profond de mon cœur que si je continue à être bon, je recevrai encore de ma mère et du ciel les aides miraculeuses, comme cela m'est arrivé ici auparavant.

J'ai téléphoné à papa pour lui dire que les exercices étaient terminés et que tout s'était bien passé.

“Bravo Steven, dimanche, je serai aussi chez Juliana. J'ai décidé de faire la connaissance de sa famille.”

“Cela me fait fort plaisir, papa.”

Quand je suis arrivé à la gare, Juliana a couru à ma rencontre en criant :

“Steven, viens, ton papa est là.”

Mais, en plus de papa et des parents de Juliana, il y avait aussi, bien mise en valeur, une magnifique Alfa Romeo GT Junior, bleu hollandais, flambant neuve.

J'étais tellement ému que je ne savais que faire : je voulais tous les saluer mais je voulais aussi monter dans la voiture pour mieux l'admirer : mon rêve s'était réalisé.

Papa a été merveilleux : non seulement il m'a offert ma voiture, mais il a essayé de me faire une grosse surprise.

À coup sûr, je ne pouvais imaginer voir ma voiture à cet endroit à ce moment.

J'étais sûr qu'il me l'offrirait à mon retour.

J'ai eu un succès fou auprès de Juliana et de ses parents !

Sans le savoir, il a satisfait un de mes plus grands désirs : leur montrer que mon père m'aime et que je suis fier de l'avoir comme père.

Nous avons passé une superbe journée ensemble.

Merci papa pour ton amour. -

*- Steven, ton père aussi a voulu montrer aux personnes qui te sont chères combien il t'aime et combien il est fier de toi.*

*Si tu penses à la façon dont il t'a fait ce cadeau, tu peux tout à fait comprendre la mesure de son amour.*

*Il a pensé à toi comme un père qui veut que son enfant soit heureux, en lui préparant une surprise inimaginable, comme on le fait avec un enfant, pour voir son plaisir.*

*Pour lui, tu resteras toujours son enfant...*

*Souviens-toi de ceci et de toutes les surprises qu'il t'a faites depuis que tu as commencé ton service militaire : elles te confirment combien il t'aime, même s'il n'arrive pas à te le dire...*



*Cette certitude t'aidera à toujours le comprendre, même quand il n'arrive pas à te montrer son amour.*

*Ainsi, les doutes et l'amertume que tu as éprouvés jusqu'à présent se dissiperont.*

*Sache toujours accueillir l'essence de l'amour, en regardant plus loin que ses expressions extérieures. -*

- J'ai fini mon service militaire !

J'ai fêté la dernière soirée de 'service' avec mes compagnons les plus proches dans une pizzeria.

C'est peu dire que je suis heureux !

Il y a juste une chose qui me turlupine : l'idée de rentrer à la maison et de revoir tante Adele... -

- Je suis rentré à la maison.

Avant de sonner à la porte, j'ai pensé :

"J'espère que papa est déjà rentré du boulot."

Le refus que j'ai d'être seul avec elle ne fût-ce que quelques minutes est si fort que je me sens agité et que j'ai peur.

Cela peut sembler ridicule à mon âge, mais c'est comme ça.

"Qui est là ?"

"C'est Steven, salut."

"Salut."

Papa n'était pas encore rentré...

J'étais à peine rentré que tante Adele m'a dit sur son ton habituel et sans me regarder :

“Maintenant, tu dormiras dans cette chambre-ci”,

en me montrant la petite chambre qui était celle de Susan avant.

Elle est ensuite retournée à la cuisine.

Je suis allé dans ma chambre et j’ai attendu le retour de mon père.

Quand il est arrivé, il a juste dit :

“Salut Steven, ton voyage s’est bien passé ?”

“Oui papa tout bien.”

J’attendais qu’il me prenne dans ses bras. Même si je craignais que cela n’arrive pas, j’ai espéré que nous ayons un petit dialogue...

“Mais où a donc disparu le père qui m’exprimait son affection ?

Qui me rassurait ? Qui m’avait fait sentir que j’étais son fils ?

Non, non... ce n’est pas possible que mon père d’avant soit revenu !

Papa, je t’en prie, ne te referme pas, reste près de moi, donne-moi encore tes belles expressions d’amour.” -

- Mais le climat à la maison n’avait pas changé et j’oserais même dire qu’il a empiré.

Nous avons mangé dans le plus grand silence, seulement interrompu par le bruit des couverts sur les assiettes.

Cela m’a gelé, je n’y étais plus habitué...!

J’ai vite terminé mon repas et je suis sorti retrouver Sebastian.

Non, je ne veux pas y croire... demain, tout sera sûrement différent...

Mon père me parlera encore, il me rassurera, il sera à mes côtés et il me dira qu’il m’aime... -

- Cela fait quelques jours que je suis retourné au travail.  
Monsieur Manley m'a accueilli très gentiment :

“Cher Steven, je suis heureux de t'avoir à nouveau parmi nous.  
Mark m'a raconté votre rencontre à Lago, vous avez tous les deux vécus des moments difficiles, pas vrai ? Mais cela aussi fait partie du passé.

Steven, à présent, tu vas t'amuser, nous avons tellement de choses à faire ensemble.”

Quand j'ai revu Mark Manley, nous nous sommes embrassés plus chaleureusement que d'habitude.

“Steven, finalement, le service s'est aussi terminé pour toi.  
Tu sais, j'ai une nouvelle fiancée et je vais me marier bientôt.”

“Je suis très content pour toi, Mark.”

J'ai profité de notre rencontre pour lui demander des conseils en tous genres pour améliorer mes rapports avec les autres.

Comme à son habitude, il m'a répondu avec douceur.

Il réussit toujours à comprendre ce qu'au plus profond de moi-même, je veux lui demander, même si parfois, je lui pose des questions confuses.

Il me rassure avec une parole, une étreinte et moi, en le sentant si plein d'amour, j'ai du mal à retenir mes larmes.

Pour moi, il est comme un frère, un père.

Une fois de plus, je ne suis pas arrivé à retenir mes larmes. Mais je n'ai plus honte, parce que je sais que Mark m'apprécie vraiment. -

- Je suis retourné avec beaucoup de plaisir chez Susan, George et le petit Valerius.

Mamie Celestine et mes oncles ont été très contents de me revoir après autant de temps.

Je les ai embrassés avec beaucoup d'émotion et d'amour. -

-----

- Grand-père Gustavus nous a quittés : il est monté au Ciel. Il est parti à l'improviste, apparemment sans signe avant-coureur particulier.

Maintenant, quand je suis à la maison de Sebastian, et que je vois son fauteuil vide, je sens un coup au coeur.

Son sourire, sa voix douce, ces moments où il me racontait avec tellement de sagesse les événements de sa vie, me manquent. -

-----

- Cela ne fait que deux mois que j'ai été démobilisé et pourtant, le service militaire est pour moi un lointain souvenir.

Le jour, je suis au travail, le soir, je sors avec Sebastian et le week-end, je vais chez Juliana.

Je suis à la maison quelques minutes pour le déjeuner et parfois, pour le dîner. -

-----

## Conclusion

*Mon Ange, les Anges, ma mère, en m'aidant à comprendre les relations avec les autres, m'ont fait connaître les différents chemins qui mènent au pardon de soi-même et des autres.*

*En pardonnant, j'ai compris qu'en réalité, tout ce que j'ai vécu m'a fait grandir, m'a permis de mieux comprendre les choses et les personnes, m'a aidé à ressentir la compassion, à accepter les autres comme ils sont, sans les juger.*

*J'ai fini par éprouver une grande gratitude envers ceux que j'avais pardonnés et je les ai aimés encore plus en les voyant comme 'moyen' de ma croissance et de mon évolution.*

*De mon passé, il ne me reste que la conscience vécue et les leçons apprises : mon cœur est libre.*

*Je souris à la liberté que je pensais avoir à vingt ans parce que j'ai compris et vécu que la seule et véritable liberté est celle de soi-même.*

*Je remercie mon Ange, les Anges et ma mère de m'avoir appris à vivre dans la solitude joyeuse, à ne plus me sentir seul.*

*Et je suis sûr je ne me sentirai plus jamais seul si je reste à Leurs côtés, si je saute dans Leurs bras comme un Enfant.*

Sriyam

# *I*ndex

<i>Introduction</i>	1
<i>Note de l'auteur</i>	2
<i>Conclusion</i>	183

# *Les livres de Sriyam*

*Sont disponibles :*

- en version papier
- en version électronique
- en audiolivres
- dans d'autres langues

*Les paroles de Dave ont été canalisées par Satya.*

*Satya est l'auteur des livres qui contiennent le channeling donné par les Anges*

*Pour plus d'informations et pour des mises à jour des œuvres de Satya et Sriyam, rendez-vous sur le site :*

[www.suonidiluce.com](http://www.suonidiluce.com)